



Paquin / Pocha

Les origines d'une famille dans le commerce
de la fourrure au Canada

1634 - 1896

Pat Redhead

Page couverture : P. Redhead

Paquin / Pocha

Les origines d'une famille dans le commerce
de la fourrure au Canada
1634 – 1896

Pat Redhead

Paquin / Pocha

Prenez le temps de lire l'histoire vraie d'un voyageur faisant la traite des fourrures, Joseph Paquin, qui fut l'ancêtre d'une branche de notre généalogie complètement inconnue des familles Paquin jusqu'à maintenant.

Madame Pat Redhead, une descendante de Joseph Paquin, a fait des recherches très poussées dans le but de retracer ses racines. En partageant ses informations avec nous tous, elle nous fait découvrir ce chapitre manquant de notre histoire.

La famille Pocha résulte de l'union de Joseph Paquin et d'une femme Cree vers 1800. Joseph est retourné à Berthierville en 1812, mais son fils est demeuré dans les prairies et a élevé une grande famille. Ils ont demeuré dans la colonie de Red River (maintenant Winnipeg) et vers 1878, ils ont déménagé à Prince Albert. Cette histoire familiale couvre une période comprenant dix générations de 1634 à 1896 avec le contexte historique de chacune des générations comme si le lecteur était un initié. Deux annexes fournissent les détails des arbres généalogiques.

La publication sur le site « Ancêtres Famille Paquin » de ce livre représente une volonté sincère de vouloir inclure les Paquin/Pocha de l'Ouest comme faisant partie intégrante de notre grande famille.

« **Bienvenue à tous les Paquin/Pocha** »

Jean-Paul et Jean-Marie

© 2019 Patricia G. Redhead

Ce volume peut être copié et partagé électroniquement, mais sur une base non lucrative seulement.

Pat Redhead
Campbell River, BC, Canada

Table des matières

Introduction	7
Première partie — Familles fondatrices	9
Première Génération — Marin Boucher et Perrin Mallet	11
Deuxième Génération — Jean Plante et Marie-Françoise Boucher	15
Troisième génération — Nicolas Paquin et Marie-Françoise Plante	18
Quatrième génération — Nicolas Paquin II et Marie-Anne Perrault Lagorce	23
Cinquième génération — Louis Joseph Paquin et Marie Joseph Lesieur	25
Sixième génération — Louis Paquin et Geneviève Marie Lesiège	28
1797 Lachine, Bas-Canada	35
1798 Grand Portage, Lac Supérieur	37
1803 Fort Pembina dans les zones frontalières	40
1806 Berthier, Bas-Canada	41
1807 De Pembina à Cumberland House	44
1807 De Cumberland House à Paint River House	45
1808 De Paint River House à Fort Edmonton	47
1810 De Fort Edmonton à la Columbia	49
1813 Berthierville, Bas-Canada	55
Troisième partie — Joseph Paquin-dit-Pocha	57
1813 Le Nord-Ouest	59
1828 Colonie de Red River	60
1846 La colonie de Red River	63
1860 High Bluff, Terre de Rupert	64
1867 High Bluff, Rupert’s Land	68
1873 High Bluff, Manitoba	72
1878 Prince Albert, Territoires du Nord-Ouest	74
1885 Prince Albert, Territoires du Nord-Ouest	77
1896 Prince Albert, Territoires du Nord-Ouest	84
Annexe A — Arbre généalogique des ancêtres communs	85
Annexe B — Arbre généalogique des familles	95
Annexe C - Fermes en 1888	107
Bibliography	111
Index	117

Dédicace

À mon arrière-grand-mère, Florence May Pocha (1885-1964)

et mes grands-mères Cree, qui sont invisibles dans cette histoire

Il y a plusieurs femmes d'origine Cree faisant partie des ancêtres, cependant les noms ou origines tribaux ne sont pas archivés. Je n'ai pas tenté de faire le portrait de leurs cultures qui a été perdu par notre famille. Cependant, ces personnes continuent de faire partie de mon ADN et je suis fier d'être Cree.

Remerciements

À tous les hommes et à toutes les femmes qui ont conservé l'historique de mes ancêtres Paquin sous forme de journal ou encore de mémoires. Le fait de retrouver la trace des personnes ordinaires dans les écritures est un don hors du commun. Je remercie James Bird, Marie Anne Gaboury, Alexander Henry the Younger et George Sanderson.

Un merci bien spécial à ceux qui m'ont offert leur soutien dans cette démarche.

- À ma mère, Verna Redhead, qui a fait naître cette curiosité en moi pour les ancêtres et pour avoir bien voulu écouter les histoires que j'écrivais.
- Jeanette Taylor, mon entraîneur pour l'écriture qui m'a permis de m'exprimer.
- Mon groupe qui a critiqué mes écrits et qui m'a donné le courage de publier mon travail.
- La famille et mes amis qui étaient passionnés par les histoires.
- Les chercheurs de la traite des fourrures qui ont interprété ces périodes historiques dans les livres, dans les thèses et dans les articles.
- Les gardiens des données de la famille Paquin pour avoir conservé les fiches de plusieurs générations.
- Paul Paquin pour avoir fourni un échantillon de son ADN à Ancestry.com afin d'associer son ADN à mon ADN pour enfin confirmer l'identité de Joseph Paquin.
- Les organisations et les institutions pour avoir numérisé des sources primaires et secondaires qui auraient autrement été inaccessibles.

Introduction

Les familles prénommées Pocha que l'on retrouve dans les prairies canadiennes descendent du seul survivant fils d'un voyageur canadien et d'une femme Cree qui vécurent au 19^e siècle. Même si l'on dit maintenant que nous sommes des « Pocha anciennement Paquin » c'est à peu près tout ce que l'on sait de nos ancêtres lointains, Joseph et Margaret (Cree). En faisant la découverte de cette histoire, qu'elle fut ma surprise de constater que ces derniers avaient voyagé avec les grands-parents de David Thompson et de Louis Riel. Ils avaient fait affaire avec les maîtres de la traite des fourrures James Bird et Alexander Henry « the younger » (le plus jeune). Leurs ancêtres furent les pionniers de l'Amérique et les familles fondatrices de Québec. Leur histoire fut remplie d'aventures et de réussite, mais ne fait pas partie de l'histoire connue même si c'est quelque chose dont nous devons être fiers.

L'histoire comporte trois parties — avant, pendant et après la période où le voyageur Paquin était dans le Nord-Ouest. Remerciements à ceux qui ont sauvé les données sur la famille Paquin et aux fiches de l'église Catholique qui sont à la base de celles-ci et qui ont permis l'identification des parents, des frères et des sœurs de Joseph et des deux frères qui furent des voyageurs à cette période. À partir de là, on peut tracer la ligne des générations qui descendent de Nicolas Paquin, le premier des Paquin à venir en Amérique du Nord. Il s'est marié à Marie Françoise Plante dont la famille s'était établie à cet endroit un peu plus tôt. La première partie se rapporte donc à ces familles fondatrices vivant le long de la vallée du fleuve Saint-Laurent appelé dans le temps « Canada ».

La deuxième partie fait état du séjour de Joseph Paquin dans le Nord-Ouest, qui a voyagé dans des secteurs qui n'étaient pas encore colonisés de Winnipeg à Edmonton et à travers les Rocheuses vers la côte du Pacifique. Lorsqu'il est retourné dans la vallée du Saint-Laurent 15 ans plus tard, il a laissé derrière lui un fils Cree (canadien), il s'est marié, sept autres enfants naquirent de cette union.

La troisième partie est l'histoire de la vie de son garçon, qui portait aussi le prénom de Joseph, vivant dans la colonie de Red River (Winnipeg) où il a élevé une famille nombreuse avec sa femme, Marie Lapointe. Joseph Paquin dit Pocha a couvert les deux conflits impliquant Louis Riel — la révolte qui se solda par la création du Manitoba et par la rébellion de 1885 à Batoche (Saskatchewan). Son rôle n'est pas spécifiquement mentionné dans les travaux sur l'histoire.

J'espère que cette histoire comble une lacune pour le lecteur comme elle l'a fait pour moi. Les origines de mon quatrième arrière-grand-père, Joseph Paquin, étaient un mystère et je ne savais rien de son époque dans le Nord-Ouest, sauf qu'il avait un enfant avec mon ancêtre Cree. Maintenant, je comprends la profondeur de mes racines canadiennes-françaises et le patrimoine des descendants des familles fondatrices du Canada — autochtones, francophones et anglophones. Maintenant, je suis lié à d'autres descendants de Paquin qui, comme beaucoup de ceux dont les ancêtres voyageurs ont eu des enfants avec des femmes autochtones, ne savaient pas jusqu'à tout récemment qu'une branche robuste de l'arbre généalogique existe dans les Prairies canadiennes et au-delà.

Un exemple de tracé de descendance sur la lignée Paquin

La ligne directe à partir de la famille française qui arrive en Amérique du Nord jusqu'à ma mère est 12 générations. La première personne inscrite plus bas formant un couple est le lien direct avec la génération précédente. Les huit premières générations sont le point commun à toutes les familles Pocha au Canada, donc c'est à la huitième génération que l'histoire dans ce livre prend fin.

1. Marin Boucher et Perrine Mallet
2. Marie-Françoise Boucher et Jean Plante
3. Marie-Françoise Plante et Nicolas Paquin
4. Nicolas Paquin II et Marie-Anne Perrault Lagorce
5. Louis Joseph Paquin et Marie Joseph Lesieur
6. Louis Paquin et Geneviève Marie Lesiège
7. Joseph Paquin et Marguerite (Cree)
8. Joseph Paquin dit Pocha et Marie Lapointe
9. George Pocha et Eliza Ann Work
10. Florence May Pocha et Thomas Henry Adams
11. Chestley Charles Adams et Cora Viola Lorenson
12. Verna Ilene Adams et Robert Fredrick Redhead

Terminologie

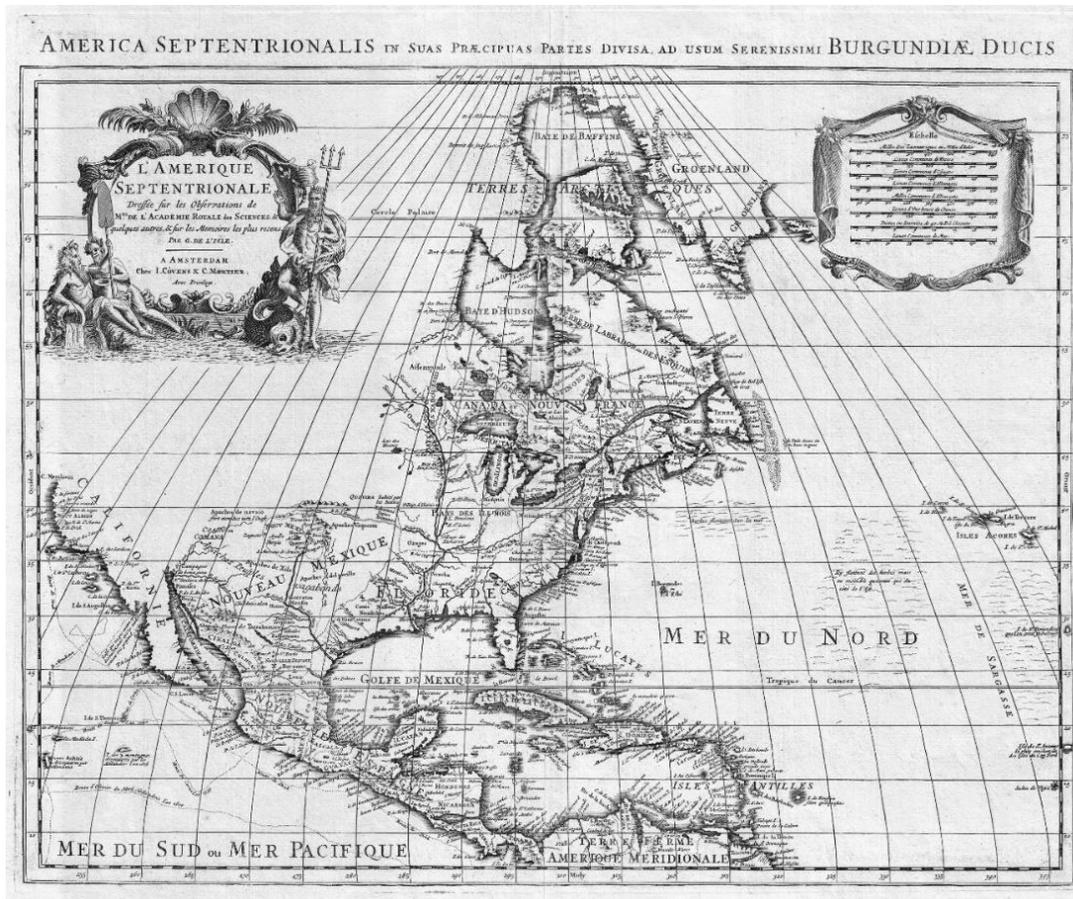
Dit : C'était la coutume au début du Canada français d'avoir des surnoms comme Paquin dit Pocha. Cette pratique servait à différencier les branches d'une famille dans la société qui avait évolué à partir d'une famille fondatrice.

Métis : Métis veut dire « mixte » et servait au début pour distinguer au Canada les gens d'origine mixte dans la généalogie soit Français et Indigène. Le gouvernement du Canada de 1870-1900 employait le terme « half-breed » (métis) et l'appliquait aux origines Indigène/anglais, Indigène/Écossais ou Indigène/Orcadienne. Le terme Métis a été inclus dans la constitution canadienne et maintenant sert à tous les groupes. Là où j'ai employé « Half-breed » c'est que ce sont des extraits d'une source historique.

Indien, Première Nation : ce nom inapproprié, indien, est employé seulement lorsque tiré d'expressions employées dans les sources historiques. Le terme Première Nation n'est jamais employé parce qu'il relève du 20^e siècle.

Autochtone : trois types de gens sont reconnus dans la constitution canadienne comme autochtone, ce sont les Premières Nations, les Métis et les Inuits.

Première partie — Familles fondatrices



Le régime français 1500-1760 1

Depuis que le monde est monde, les autochtones habitaient les Amériques ou depuis plus de 14 000 ans avant que les Européens découvrent le Nouveau Monde. La France faisait compétition à l'Angleterre, l'Espagne, le Portugal et la Hollande pour le territoire et les accès aux ressources, c'est aussi la raison pour laquelle l'étendue de la Nouvelle-France variait avec le temps. Depuis le début des années 1500, les bateaux de pêche naviguaient au large de Terre-Neuve et retournaient après la saison à leur port d'attache en France. En 1608, la toute première colonie permanente a été construite sur le site actuel de la ville de Québec et au début du siècle suivant des fermes longeaient les rives du Saint-Laurent depuis Québec allant vers Trois-Rivières et Montréal. Les guerres européennes ont mis fin à l'émigration à partir de la France, la croissance démographique s'est limitée aux naissances dans les familles fondatrices. En 1760, après la guerre de Sept Ans, la France a perdu toutes ses colonies en Amérique du Nord et les Canadiens dans la vallée du Saint-Laurent sont devenus des citoyens britanniques.

(Carte de L'Amérique Septentrionale, 1742, Collection de David Rumsey)

Première Génération — Marin Boucher et Perrin Mallet

L'histoire de la famille Paquin en Amérique du Nord a commencé près de quarante ans avant que Nicolas Paquin ait posé le pied à terre au port de Québec. La femme qu'il a éventuellement épousée était Canadienne de la deuxième génération et petite fille de Marin Boucher et Perrine Mallet ¹ au Canada depuis 1634 avec trois enfants. La famille Boucher était semblable à bien d'autres familles qui débarquèrent de la frégate en ce jour. Marin [47 ans] aux tempes grisonnantes, son garçon de 17 ans de son premier mariage, Perrine [30] ans, probablement dodue de ses deux premières grossesses ; et les deux enfants du couple, des garçons ; un bébé et l'autre de quatre ans.²

Les Boucher sont arrivés au début d'une nouvelle époque d'immigration en Nouvelle-France. Plusieurs essais pour établir des points de traite de fourrures avaient été ratés, cependant un avant-poste permanent construit en 1608 sur le site actuel de Québec avait survécu. En 1628, il y avait entre 60 et 80 personnes qui vivaient dans un regroupement de bâtisses et faisaient la traite des fourrures avec les Algonquins et comptaient sur les envois annuels de la France pour la nourriture. La couronne française préoccupée avec les rébellions de sa noblesse dans ses limites territoriales et des guerres religieuses à l'extérieur a décidé de céder le monopole à la Compagnie de la Nouvelle-France pour l'exploitation des ressources au Canada et pour maintenir leur revendication de souveraineté dans la région. La Compagnie devait par obligation amener des colons chaque année, mais ça devenait onéreux, donc ils optèrent pour allouer des terres à de petits nobles qui devaient amener des travailleurs et des fermiers pour coloniser les terres. La première seigneurie a été accordée en 1634 au Seigneur Robert Giffard.

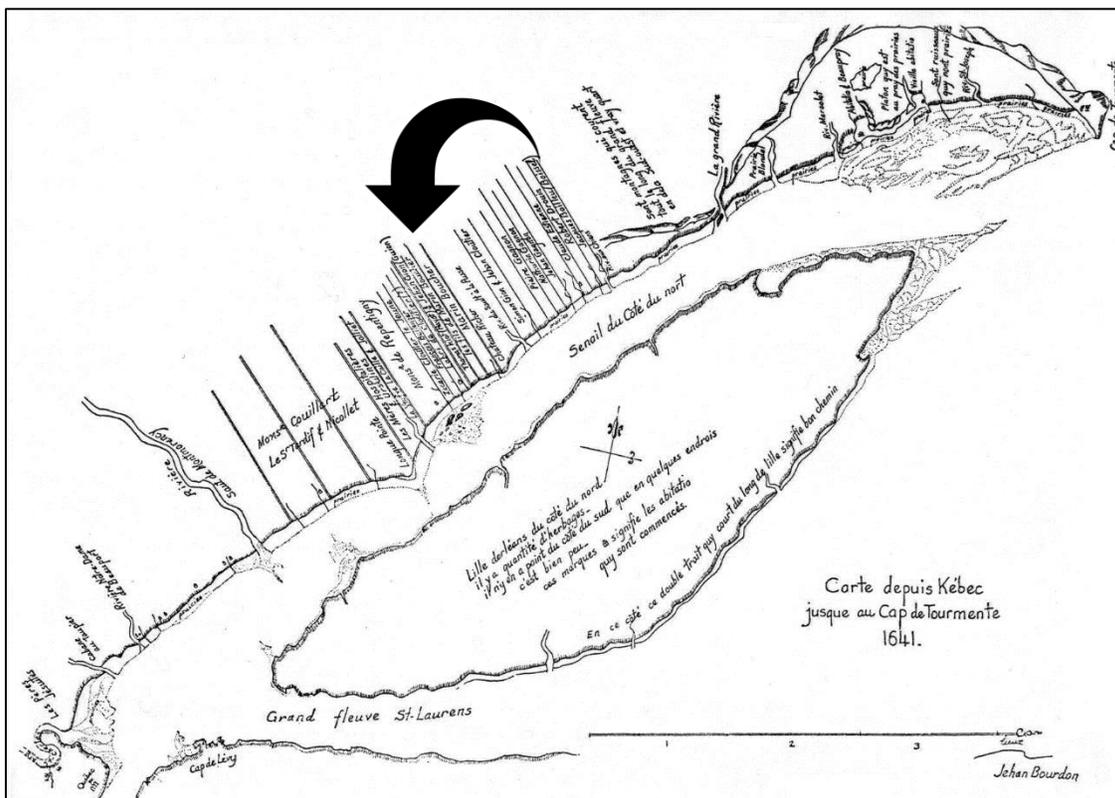
Les Boucher faisaient partie d'un groupe de familles recrutées de la Perche, province en France, par Giffard, dont la seigneurie sur les rives du Saint-Laurent se prolongeait dans les terres sur environ un kilomètre et plus.³ Le seigneur ramenait des immigrants de la France et leur attribuait une concession pour l'agriculture et construisait un moulin à farine devant servir pour leur usage. Le nouvel habitant [fermier] en l'occurrence Martin Boucher, défricha la terre, construisit sa maison, planta les grains et éleva les animaux. Boucher n'était pas locataire et il pouvait conserver la terre contre un paiement annuel au seigneur. Il pouvait vendre, subdiviser et léguer la terre à d'autres. Sa ferme à Château Richer était située à quelques milles à l'est du port de Québec. Le grand lot étroit, près du fleuve, était riche en nutriment et un secteur boisé qu'il défrichait en partie comme champs et jardins. Il n'y avait pas de village centralisé, mais ses voisins étaient tout près avec un côté de leur lot donnant sur le fleuve. L'église était le lieu de rassemblement.

Le fleuve Saint-Laurent coule en direction nord-est des Grands Lacs vers l'océan atlantique en formant un corridor d'eau vers le cœur du continent. La ferme des Boucher donnait une vue sur l'île d'Orléans, une grande île à environ 1500 kilomètres de l'ouverture de l'océan Atlantique. En amont de Trois-Rivières, le fleuve s'inverse avec les marées, mais en aval de l'île d'Orléans, l'eau devient saumâtre et les marées sont hautes. Le bord du fleuve est peuplé d'épinettes, de sapins et d'érables dans une zone de climat tempéré avec des étés chauds [+25 °C] et des hivers froids [-20 °C].

¹ Dictionnaire Paquin Dictionary— Perrine Mallet was the daughter of Pierre Mallet and Jacqueline Léger of France.

² Dictionnaire Paquin Dictionary

³ Canadian Encyclopedia/Early French Measurement. A typical concession was 3 by 30 arpents, or 175 metres wide and 1750 metres long.



La terre de Marin Boucher était à Château-Richer de l'autre côté de l'île d'Orléans

La vallée du fleuve Saint-Laurent n'était pas sans peuples autochtones, comme le croyaient les Français au début. C'était un territoire très recherché n'appartenant à personne qui était sujet à des raids et escarmouches fréquents entre les Hurons et les Algonquins d'une part et des Iroquois de l'autre.⁴ Les Iroquois qui avaient occupé la vallée, il y a plusieurs siècles, vivaient plus vers le sud-ouest, mais ils venaient toujours pour la chasse et la pêche avec leurs alliés dans les saisons respectives. (La confédération des Iroquois comprend les Mohawk, Oneida, Onondaga, Cayuga et Seneca). Les Français sont devenus leurs ennemis, par la suite Samuel de Champlain, a fait construire un fort en 1609. Champlain avait conclu une entente avec les Hurons, sur la traite des fourrures, en se joignant à eux pour combattre leurs ennemis les Iroquois. Lorsque Marin Boucher et sa famille arrivèrent vingt-cinq ans plus tard, les Iroquois étaient les alliés des Hollandais à Albany (250 km de Montréal) et possédaient des fusils en quantité, prêts à servir chez les marchands. Chaque homme de la seigneurie apprenait à se servir d'un fusil et se devait de se joindre à la milice parce que les raids étaient fréquents. Non seulement le fort de Québec était en danger, mais aussi les habitants qui travaillaient au champ étaient visés.

Au moins dix ans avant que la famille Boucher arrive en Nouvelle-France, la Couronne avait adopté une politique d'assimilation pour enseigner aux peuples autochtones les coutumes françaises et les convertir au christianisme. Ceux qui pratiquaient la religion catholique romaine étaient acceptés comme sujets français et avaient le droit de s'établir en France.⁵ Quelques missionnaires sont allés demeurer avec les Hurons et les Algonquins au début de 1600 avec peu de succès dans leur démarche. Par la suite la Société de Jésus (Jésuites) a eu le monopole du travail de missionnaire avec le soutien de riches

⁴ Historical Atlas of Canada—From the Beginning to 1800, plate 46

⁵ Eccles, The French in North America, p. 43. Clause XVII of the charter of the Company of New France

donateurs en France. Ils ont construit un collège des Jésuites pour les fils de la haute classe en 1635 et quatre ans plus tard une école pour les filles autochtones et un hôpital. Lorsque les autochtones ont ignoré la chance de devenir des Français, les Jésuites ont ouvert l'école et l'hôpital aux colons, aux soldats et aux travailleurs.⁶ Les Jésuites ont obtenu des seigneuries de différentes grandeurs, des grandes dans les zones rurales et de plus petits lots dans les secteurs habités et par la suite le quart de la vallée était sous le contrôle de l'église. Ils ont aussi créé une mission en Huronie (Huronie), le chef-lieu des Hurons sur les rives au nord des Grands Lacs et une autre à Québec.

Pour ce qui est de Perrine Mallet, la vie en Nouvelle-France est très semblable à celle dans la province de Perche. Elle jardinait, nourrissait les poules, faisait le ménage de la maisonnée et élevait les enfants.⁷ Le mari était le chef du foyer, comme son père l'était dans son jeune âge en France. Lorsqu'elle donna naissance à Marie-Françoise deux ans après son arrivée, une voisine ou une sage-femme l'assistait.⁸ Elle a donné naissance à un enfant tous les trois ans par la suite jusqu'en 1647 quand son septième est né. (Voir l'arbre généalogique des Boucher, Annexe A)

Quelques familles sont arrivées les années suivantes, amenées par les seigneurs pour travailler la terre ou comme ouvriers. Les deux tiers retournaient en France au bout d'une année ou deux ; d'autres mouraient suite aux dures conditions. La population continuait de s'accroître naturellement par les familles fondatrices quoiqu'en 1640, ils étaient seulement 356 personnes dans 64 familles.⁹ Marin Boucher a sûrement eu envie lui aussi d'abandonner la Nouvelle-France.



Marin Boucher et Perrine Mallet

Une plaque commémorative sur un mur extérieur de l'église

Notre-Dame-de-la-Visitation, Château Richer (photo – P. Redhead)

⁶ Eccles, p. 44

⁷ Greer, *The People of New France*, p. 29

⁸ Greer, p. 65

⁹ Eccles, p. 37



Familles fondatrices

Les familles Paquin de l'Amérique du Nord descendent de Nicolas Paquin (1648-1708) et de Marie-Françoise Plante (1655-1726) dont les ancêtres vivaient en Normandie en France. Nicolas est né à La Potherie-Cap-d'Antifer sur les rives de la Manche. Le père et les grands-parents maternels de Marie-Françoise sont nés dans le même secteur d'Orne, Normandie (anciennement — Perche) — Courgeon, Laleu, Saint-Langis-lès-Mortagne.

Deuxième Génération — Jean Plante et Marie-Françoise Boucher

Marie-Françoise Boucher avait 14 ans lorsqu'elle épousa Jean-Plante qui lui était de 15 ans son aîné. Plante était arrivé de la Perche trois ans auparavant, possiblement comme travailleur sous contrat. À la fin du contrat de travail, il pouvait se marier. Le père de Marie-Françoise, Marin Boucher, avait acquis des terres additionnelles cette année et six ans plus tard, il en donna à son mari et à son frère, Jean-Galleran. Il semble évident que le couple vivait avec le père Boucher les premières années de leur mariage et pratiquait l'agriculture sur cette terre.¹⁰

Les raids par les Iroquois se poursuivaient en ces années-là, plus particulièrement contre les trois postes de traite sur le St-Laurent — Québec — Trois-Rivières et Montréal. L'année précédant leur mariage, quelque trois cents réfugiés hurons arrivaient à la mission de Québec parce que leur chef — lieu, comprenant 25 villages entre le lac Simcoe et la Baie Georgienne, avait été détruit. La Huronie (Huronion) avait été la plaque tournante d'un réseau de traite des Autochtones pour toute l'Amérique du Nord. La population avait été affaiblie par les épidémies et un bouleversement social causé par l'effort des missionnaires voulant les christianiser.¹¹ Les Iroquois profitèrent de l'occasion. Seulement quelques milliers de Hurons ont survécu, et la Huronie (Huronion) a été détruite.¹²

Il y a eu une accalmie des hostilités entre 1654-1658 quand les Iroquois respectaient un traité de paix avec les Français. Le marché des fourrures a recommencé pour un certain temps et chaque été, des centaines de Ojibway, Illinois, Ottawa et autres groupes autochtones venaient à Montréal pour échanger des fourrures avec les Français contre des bouilloires, des perles, des couvertures et du tissu. Comme le castor se faisait rare pour avoir été trop piégé dans le secteur à l'ouest de Montréal, les trafiquants indépendants de la vallée du Saint-Laurent se déplacèrent de plus en plus vers l'ouest pour trouver de nouvelles sources et de nouveaux partenaires pour l'échange. Ces jeunes canadiens-français, voyageurs, quittaient parfois leurs terres et leurs familles pour un an ou plus à la fois. Deux de ces personnes avaient tenté de défier les autorités qui voulaient établir un contrôle sur la traite des fourrures en émettant des licences aux trafiquants. En 1659, Pierre-Esprit Radisson et son beau-frère, Médart Chouart, Sieur des Grosseilliers, étaient allés plus à l'ouest que quiconque auparavant (à l'exception des autochtones) vers la partie haute du bassin des Grands Lacs. Ils sont revenus à Québec avec des fourrures de grande qualité et des informations sur une baie qui donne accès sur cette région éloignée. Le Gouverneur a saisi les fourrures, a imposé une amende et a emprisonné Des Grosseilliers. Les deux ont passé l'information aux Anglais. En 1670, la Compagnie de la Baie d'Hudson (HBC) a été créée et les premiers postes d'échange ont été construits dans la baie.¹³ La rivalité entre les Français et les Anglais sur la traite des fourrures s'est prolongée sur une période de 150 ans.

Vers 1661, les attaques iroquoises reprurent sur les colonies et sur les autochtones alliés. Cette année, 68 des 2500 personnes vivant dans la vallée du Saint-Laurent furent tuées dans ce qui fut l'année de la terreur.¹⁴

¹⁰ Plante Family Association inc. June 14, 1650—Marin Boucher acquired 8 arpents, 8 perches of frontage at Château Richer from Olivier Tardif, between Claude Auber and Tardif. April 25, 1656—Boucher gave 2 arpents of this concession to his son-in-law, Jean Plante, and 2 arpents to his son, Jean-Galleran.

¹¹ Arthur Ray, *An Illustrated History of Canada's Native People*, p. 64

¹² Eccles, *The French in North America*, pp. 46–51

¹³ The first HBC posts were Rupert House (1668), Moose Factory (1673), and Fort Albany (1679) in James Bay, and Fort James (1689) on the Severn River.

¹⁴ Eccles, *The Canadian Frontier*, p. 56

Craignant l'effondrement de la colonie, le gouverneur de Trois-Rivières partit pour la France en 1664 pour expliquer la situation.¹⁵ Le jeune Louis XIV prit le contrôle en main et fit de la Nouvelle-France, une province royale avec Jean-Baptiste Colbert en charge. L'objectif était d'améliorer le pouvoir de la nation à l'échelle mondiale en faisant de la colonie une source de matériaux de matière première et un marché pour les produits français. La première étape étant de mettre un frein aux attaques des Iroquois sur les colonies. Un régiment composé de plus de 1 000 soldats arriva au port de Québec l'année suivante.¹⁶ Les Iroquois furent impressionnés par cette démonstration de force même si deux campagnes du régiment firent peu de dommage. À l'automne 1667, ils conclurent un traité de paix qui dura 20 ans. Le régiment fut rappelé en France peu de temps après, mais près de 400 soldats décidèrent de demeurer en Nouvelle-France.

Marie-Françoise avait été mariée depuis 17 ans et avait eu 7 enfants quand la paix fut réalisée pour la colonie. La couronne commença à subventionner l'immigration une fois que la sécurité fut assurée ; environ 250 personnes arrivaient chaque année entre 1660 et 1670. L'immigrant typique était un pauvre mâle sans attachement. Très vite le nombre d'hommes dépassa le nombre de femmes dans un rapport de 6 pour 1. Entre 1663 et 1673, près de 800 jeunes femmes arrivèrent de France. On les appelait les Filles du Roy, de jeunes filles pauvres d'environ 25 ans provenant de la ville.¹⁷ La plupart se sont mariés dès les premières semaines de leur arrivée.

Une bureaucratie militaire gouvernait pour le roi, un gouverneur général était responsable de l'armée et des relations avec les autochtones et un intendant voyait au bon fonctionnement de la colonie. Ce n'était pas une démocratie représentative, mais les chefs étaient efficaces, bienveillants et ils écoutaient les préoccupations des gens. Chaque secteur rural avait son capitaine de milice qui voyait à l'application des ordonnances et des règlements. Des assemblées publiques se tenaient fréquemment pour recueillir des informations sur les problèmes, mais les réunions non autorisées étaient prohibées. Un système de cour appliquait la justice qui consistait en une petite cour pour le niveau local allant jusqu'au Conseil Souverain ou à la cour d'appel.¹⁸ Les colons croyaient que le gouvernement était là pour maintenir la loi et l'ordre et pour protéger toutes les couches de la société. À l'opposé, dans les colonies anglaises qui se multipliaient plus au sud, les individus se disaient libres et égaux. Le peuple de la Nouvelle-France a compris que chacun doit perdre un peu de sa liberté pour le bien commun.¹⁹

Le plan de Colbert était de diversifier l'économie, alors Jean Talon mit de l'avant plusieurs nouvelles industries. L'objectif était d'envoyer du blé, du poisson, du bois et des minéraux à la France et à ses colonies aux Antilles, mais rien de tout ça n'a fonctionné. Comme exemple, les poissons pêchés dans le golfe du Saint-Laurent ne pouvaient atteindre les marchés français aussi vite que ceux pris par les pêcheurs du nord de la France sur les grands bancs et les pêcheurs d'Angleterre étaient plus près du marché des Antilles. Le bois pour la construction des bateaux était aussi plus dispendieux et de moindre qualité que celui utilisé traditionnellement par la France en provenance des états baltiques. La couronne française avait l'espoir d'acquérir de l'or et des minéraux comme les Espagnols avaient réussi à faire en Amérique Centrale et en Amérique du Sud, mais on ne trouvait pas de tels gisements. Donc la traite des fourrures continuait de dominer les exportations parce que c'était plus lucratif nécessitant peu

¹⁵ Eccles, *The French in North America*, p. 62. Pierre Boucher, governor of Trois-Rivières. (He was the cousin or nephew of Marin Boucher.)

¹⁶ Eccles, p.73. The Carignan-Salières regiment

¹⁷ Greer, p. 16. They were not prostitutes, as some stories claim.

¹⁸ Eccles, p. 75. *The French in North America*

¹⁹ Eccles, p. 74–75

d'investissement en capital. La colonie grandissait, néanmoins, et devenait autosuffisante comme le souhaitait Colbert et dépendait de moins en moins des expéditions de la France.

C'était aussi une période pour l'expansion du territoire, même si Colbert s'y opposait. Talon a envoyé des hommes à la recherche de minéraux et aussi dans la mer de Chine pour établir des alliances de traite des fourrures le long des rivières inconnues à l'ouest et au sud de la vallée du Saint-Laurent. Un de ses hommes a atteint Sault Ste Marie en 1671 et a déclaré territoire français le secteur entre les mers du Nord et de l'Ouest et la mer du Sud (bien qu'aucun Français ne s'était rendu aussi loin).

Il a aussi envoyé des hommes pour explorer l'étendue de la rivière Mississippi et ils ont confirmé que la rivière se rend jusqu'au golfe du Mexique. Un autre groupe d'explorateurs est allé vers le nord et a revendiqué la baie James. Les Anglais étaient déjà sur place. En 1672, les trois quarts du continent nord-américain étaient des territoires souverains français, mais il n'existait aucun fort ni aucun établissement pour faire respecter leur revendication.²⁰

Au fur et à mesure que la population augmentait, les besoins en missionnaires et en prêtres augmentaient aussi pour dispenser la religion catholique romaine aux colons. La chapelle à Château Richer a été remplacée par une église en 1660, Notre-Dame de la Visitation. Les familles Boucher, Plante et autres voisins pouvaient assister à la messe les dimanches et les jours de fête. En 1663, un séminaire à Québec commença à former de nouveaux prêtres. L'église réconfortait les immigrants venant de la France parce que les liturgies et les rites étaient les mêmes que ceux qu'ils avaient connus dans leurs paroisses d'origine.

En 1671, le père de Marie-Françoise est mort. Marin Boucher (84 ans) avait vécu en Nouvelle-France pendant 37 ans et avait élevé 8 enfants. Il avait à sa mort 24 petits-enfants. Marie-Françoise n'avait jamais connu l'endroit où son père est né, ni ses frères et sœurs aussi bien que tous les petits-enfants de Marin. Ils étaient des Canadiens avec un mélange de traditions culturelles de la France et du Nouveau Monde.



Photo : L. Brunanski

Du coton fin était importé de France, la plupart des habitants fabriquaient leurs propres tissus avec la laine de leurs moutons et le lin cultivé à la maison.

²⁰ Dictionary of Canadian Biography—Jean Talon

Troisième génération — Nicolas Paquin et Marie-Françoise Plante

Les falaises blanches de La Potherie-Cap-d'Antifer sur la côte normande tombent précipitamment des champs fertiles au-dessus. Le village n'est pas seulement quelques boutiques et maisons regroupées autour de l'Église catholique, mais leur survie est assurée grâce aux fermiers locaux. C'était sensiblement la même chose il y a 3 siècles quand Nicolas Paquin est né. Ses parents, Jean Gilles Paquin et Renée Frémont n'ont pas laissé de traces dans l'histoire autres que dans les registres paroissiaux. Ils étaient seulement des paysans dans la société hiérarchique des nobles et des roturiers que Louis XIV essayait de contrôler et de centraliser. Il est possible que les racines ancestrales de la Normandie datent du temps des Vikings de la Norvège et du Danemark. Il était impossible de penser, le 5 avril 1748, que le bébé Nicolas soit destiné à poursuivre la lignée des Paquin en Amérique.

Vingt-quatre ans plus tard, au moment où Nicolas Paquin terminait son apprentissage en charpenterie on lui a offert du travail en Nouvelle-France. François Deschamps, seigneur de la Bouteillerie, qui avait été établie quelques années auparavant à cet endroit où la Rivière-Ouelle rencontre le fleuve Saint-Laurent, avait besoin d'un autre charpentier. Selon l'entente, Nicolas devenait ainsi un travailleur sous contrat de 3 ans en échange du prix de son passage pour le Canada et de son retour en France, s'il le désirait. Le salaire était de 150 livres par année, les outils pour effectuer son travail étaient fournis, en plus d'être logé, nourrit et chauffé lors de son affectation.²¹

Tout au long du règne de Louis XIV, la France était soit en guerre ou en préparation d'être en guerre contre ses voisins européens. Les pauvres étaient surtaxés, mais pas les nobles ou les bourgeois de la classe moyenne. Une semaine après que Nicolas eut signé son contrat qui allait l'amener en Amérique du Nord, la France déclara la guerre à la Hollande. Il a possiblement évité d'être enrôlé dans l'armée en se prêtant volontaire pour un projet chéri du roi, soit la colonisation de la Nouvelle-France.

Quelques semaines après, Nicolas s'embarqua sur le bateau, le St-Jean-Baptiste, dans le port de Honfleur sur la rive sud de la Seine. Samuel de Champlain avait quitté du même port 60 ans plus tôt pour s'établir à Québec (aujourd'hui la ville de Québec). Dans la dernière décennie, 250 personnes par année quittaient de cet endroit y compris les 700 jeunes filles.²² Nicolas faisait partie des derniers à quitter selon le programme d'émigration parrainée pour la Nouvelle-France, car le programme cessa pour orienter ces ressources vers la guerre Franco-Hollandaise.

Lorsque Nicolas arriva au port de Québec après avoir été en mer durant 2 mois, il s'est sûrement émerveillé de retrouver une ville moderne et en plein essor comme il y en avait en France en ce temps-là.²³ La basse ville construite sur la rive était dense avec beaucoup d'édifices, de commerçants, d'artisans et de gens de métiers. Au sommet de la falaise, la palissade d'un fort, se trouvait le Château Saint-Louis, la résidence du gouverneur de la Nouvelle-France et l'église paroissiale (qui a été faite cathédrale deux ans plus tard).²⁴ Ce n'est pas à cet endroit que Nicolas passa les trois prochaines années. Il y avait des seigneuries, situées sur les deux côtés du Saint-Laurent aussi loin à l'ouest que Montréal, avec une façade étroite sur le fleuve, mais se prolongeant dans les terres sur une distance de deux milles ou plus. Son affectation se trouvait sur la rive sud, quelques 80 milles à l'est de Québec.

Nicolas avec d'autres charpentiers a construit des maisons, des étables et des granges pour le seigneur Deschamps en se servant des outils manuels et des techniques datant d'une époque antérieure en France alors qu'il y avait encore des arbres pour construire.

²¹ Little History of the Paquin Family, p. 29

²² Called *les Filles du Roy* (King's Daughters), most were poor and from urban centres. Greer, p. 16

²³ Historical Atlas of Canada, p. 114

²⁴ Notre-Dame-de-la-Paix was first built in 1647. In 1674, it was modified when was designated a cathedral.

Les petites maisons des fermiers avaient deux ou trois chambres et un grenier. Les billots étaient équarris, empilés et embouvetés dans les coins. Les espaces entre les poutres étaient remplis de foin et de boue. L'extérieur était blanchi à la chaux. Les toits étaient recouverts de chaume ou couverts de bardeaux de cèdre. Les charpentiers travaillaient possiblement aussi à construire un manoir pour le propriétaire des terres, un moulin à farine ou une chapelle. Quelques décennies plus tard, des maisons de ferme étaient parsemées le long des rives du Saint-Laurent et de ses affluents.

Nicolas arrivait dans la colonie à un moment où un changement de direction s'engageait dans une nouvelle voie précaire. Jean Talon est parti après deux termes comme intendant (1661-1668 ; 1669-1672), alors que la population avait doublé, le gouvernement colonial s'était réorganisé, les cours de justice étaient bien établies et la paix avait été négociée avec les Iroquois. Louis de Baude, Comte de Frontenac, arrivait cette même année pour devenir gouverneur général. Talon n'avait pas été remplacé et son poste était vacant. Ceci et l'expérience militaire de Frontenac lui firent prendre le contrôle, n'en déplaise au Conseil Souverain et aux autres dirigeants. Malgré la politique de restriction de Colbert, Frontenac commença à construire des postes pour la traite des fourrures dans la région des Grands Lacs en partie pour remplir ses coffres. Les marchands de fourrures de Montréal et les voyageurs, qui étaient bien en selle, avaient peur qu'il usurpe leur commerce. En plus, les postes français se trouvaient dans des territoires que les Iroquois réclamaient ou voulaient, ces derniers ont alors fait la paix avec des bandes rivales et s'apprêtaient à combattre les Français. Vers 1642, Frontenac avait aliéné le nouvel intendant, le Conseil Souverain et le clergé à un tel point qu'il avait été rappelé en France. Il laissa derrière lui la colonie sans défense à la menace des Iroquois — la milice manquait de formation, avait un équipement défaillant et il n'y avait pas d'endroit fortifié pour la protection des colons en cas d'attaques.



Nicolas Pasquin

Paquin le charpentier

Il n'existe pas de photos ou portraits de Nicolas Paquin, un artiste l'a imaginé avec ses outils.

(Illustration : Nos Ancêtres #1)

Durant cette décennie tumultueuse, Nicolas Paquin s'est marié et a commencé sa famille. Son contrat de trois ans s'est terminé en 1675, il est donc déménagé à Château-Richer pour travailler à la construction de la nouvelle église comme maître charpentier.²⁵ En octobre de l'année suivante, il se préparait à marier une fille de l'endroit, Marie-Françoise Plante. Une cérémonie pour la signature du contrat de mariage a réuni la famille et les amis un mois avant le jour du mariage religieux.²⁶ Les parents de Marie-Françoise, sa grand-mère et ses cinq jeunes frères étaient présents ainsi que quatre cousins et oncles de la famille Boucher.²⁷ Les témoins de Nicolas furent le Seigneur Auber, le juge Provost de Beaupré et un tailleur local. Les parents de la mariée ont promis une dot de 200 livres et une vache à lait à conserver si toutefois le mariage devait être dissous. Ils se sont mariés le 18 novembre 1676 en l'église Notre-Dame-de-la-Visitation de Château-Richer.²⁸

C'était la coutume pour un jeune couple de demeurer chez les parents de la mariée pour un an ou plus avant de s'établir en permanence. C'est exactement ce qu'ils ont fait jusqu'en 1678 lorsqu'ils ont acheté une terre sur l'Île d'Orléans.²⁹ Leur premier enfant Nicolas II était au monde depuis l'année précédente.³⁰ Leur lot était du côté nord de l'Île en face de Château-Richer qui se situait de l'autre côté du fleuve. (lot 61, maintenant le 3260 chemin Royal).

Un nouveau gouverneur arriva dans la colonie en 1685 pour remplacer le successeur de Frontenac qui avait fait peu dans trois ans en encourageant les Iroquois à signer un traité de paix qui trahissait certains des alliés français.³¹ Jacques-René de Brisay, Marquis de Denonville était un officier militaire respecté qui a évalué la situation en voyageant aller-retour de Québec à Fort Frontenac (Kingston On) et en intervenant sur différents points. Une palissade fut construite à Montréal et une école de navigation fut établie à Québec, des règlements mis en place pour contrôler l'ivrognerie et aussi des permis pour essayer de restreindre le nombre de personnes absentes de la colonie. Il a aussi pris les moyens de protéger la colonie contre trois dangers externes — les Iroquois qui voulaient chasser les Français du marché de la fourrure dans l'ouest — les Anglais de New York qui voulaient attirer par la ruse les Ottawas des Grands Lacs à faire la traite avec Albany et les Anglais de la Baie d'Hudson qui bloquaient l'expansion de la traite dans le nord. Après plusieurs mois de préparation pendant lesquels des fournitures étaient secrètement envoyées à Fort Frontenac et aux postes de l'ouest, les hommes de Denonville quittèrent Montréal en juin 1687 pour détruire les Senecas qui étaient les plus forts, les plus agressifs et les plus distants des Cinq Nations.³² Ils étaient 832 soldats réguliers, 400 alliés autochtones et plus 800 hommes de la milice. Pendant la campagne qui dura deux mois, les Français ont détruit les villages Senecas, ont fait prisonniers hommes, femmes et enfants et aussi ils ont capturé deux groupes d'Albany qui faisaient la traite. Quelques personnes ont perdu la vie dans les deux camps sans faire de victoire définitive pour autant.³³

²⁵ Little History of the Paquin Family, p. 32. July 3, 1676—Nicolas Paquin was listed as a witness when the land for the church at Beauport was ceded to the parish.

²⁶ Little History, pp. 33–35. The marriage contract is reproduced in this source.

²⁷ Her grandfather, Marin Boucher, had died in 1671.

²⁸ Little History, p. 37

²⁹ Little History, pp. 38–39. Land contract

³⁰ Dictionnaire Paquin Dictionary. Nicolas Paquin II was baptized 1677 at Château Richer.

³¹ Dictionary of Canadian Biography — Le Febvre de la Barre, Joseph-Antoine

³² Dictionary of Canadian Biography—Denonville

³³ Eccles, Canada under Louis XIV

Des troupes additionnelles arrivaient de France, mais il était trop tard pour l'affrontement de Seneca, en plus le bateau rapportait la variole et la rougeole. Mille personnes sur une population de onze milles ont perdu la vie, y compris plusieurs des troupes de la milice. Encore une fois, la colonie devenait vulnérable aux attaques ennemies des Anglais et des Iroquois.

En 1687, Nicolas Paquin (39) aurait dû faire partie de la milice puisque tous les hommes de la colonie entre 16 et 60 ans se devaient de prendre du service, il n'existe rien dans les notes pour prouver qu'il était de la campagne de Seneca, donc il serait sans doute demeuré sur la ferme à l'Île d'Orléans. La famille n'a pas pour autant été épargnée, car leur septième enfant, Jean (2) est mort de la rougeole lors de l'épidémie. Geneviève-Marie, née le mois précédent a survécu. Les années au début de la colonisation ont été très difficiles. Trois des bébés Paquin sont morts peu de temps après la naissance, ceux qui étaient toujours en vie étaient Nicolas II (10), Marie (7), Antoine (3) et le nouveau bébé.³⁴ Il y avait amplement de nourriture et de blé dans la colonie, mais les guerres contre les Iroquois empêchaient la traite des fourrures, ce qui laissait plusieurs sans-travail. Les raids iroquois et les épidémies sur la colonie avaient fait de nombreuses veuves et orphelins au point d'avoir à mendier.

Le Conseil Souverain créa le Bureau des Pauvres pour ramasser et distribuer de l'argent, de la nourriture et des vêtements à ceux dans le besoin. En mars 1698, Nicolas Paquin faisait partie du comité de l'Île d'Orléans et Marie-Françoise était l'une des quatre femmes qui recueillaient des aumônes pour les pauvres.³⁵ Le Bureau aidait aussi en plaçant les malades et les personnes âgées à l'hôpital ou pour des soins, se servait des enfants pour rendre service et en fournissant des outils et des matériaux aux gens de métier. La Société des Canadiens croyait être responsable du bien-être de chacun.³⁶

Nicolas, Marie-Françoise et leurs quatre enfants étaient relativement en sécurité sur l'Île d'Orléans lorsque 1500 guerriers iroquois attaquèrent Lachine (Montréal) le 5 août 1689. L'historien, W. J. Eccles, a décrit la scène : à l'aube, les Iroquois arrivèrent. Les colons ont été surpris et réveillés par des cris stridents. Plusieurs d'entre eux ont été tués chez eux et d'autres qui tentaient de fuir, furent capturés. Cinquante-six des soixante-dix-sept habitations ont brûlé comme des torches. La surprise avait été réussie. Avant le coucher du soleil, la troupe iroquoise s'était retirée de l'autre côté du Lac Saint-Louis. Les survivants qui s'étaient réfugiés dans un fort de la garnison pouvaient voir l'éclat des feux de l'autre côté. Les Iroquois célébraient leur première victoire de cette guerre qui fut la dernière de la fin du siècle en brûlant lentement quelques-unes des personnes faites prisonnières.³⁷

Ce fut le début d'une guerre soutenue décrite par Eccles de la façon suivante. Pendant presque trois ans, après l'assaut en masse de Lachine, les Iroquois ont infiltré les colonies et les guerriers ont frappé rapidement, puis se sont enfuis comme des loups dans la forêt laissant derrière eux des ruines fumantes là où existait déjà un foyer et dans les cendres se trouvaient des corps mutilés et scalpés des habitants et de leurs familles. »³⁸

³⁴ Paquin database. Geneviève Marie 1678 (died one day old); Marie 1679 (5 days old) ; Gentien 1683 (10 days old). The second daughter to be named Geneviève Marie was born in October 1688 and would live to marry and have a family.

³⁵ Little History of Paquin Family, p. 44–45

³⁶ Eccles, New France under Louis XIV

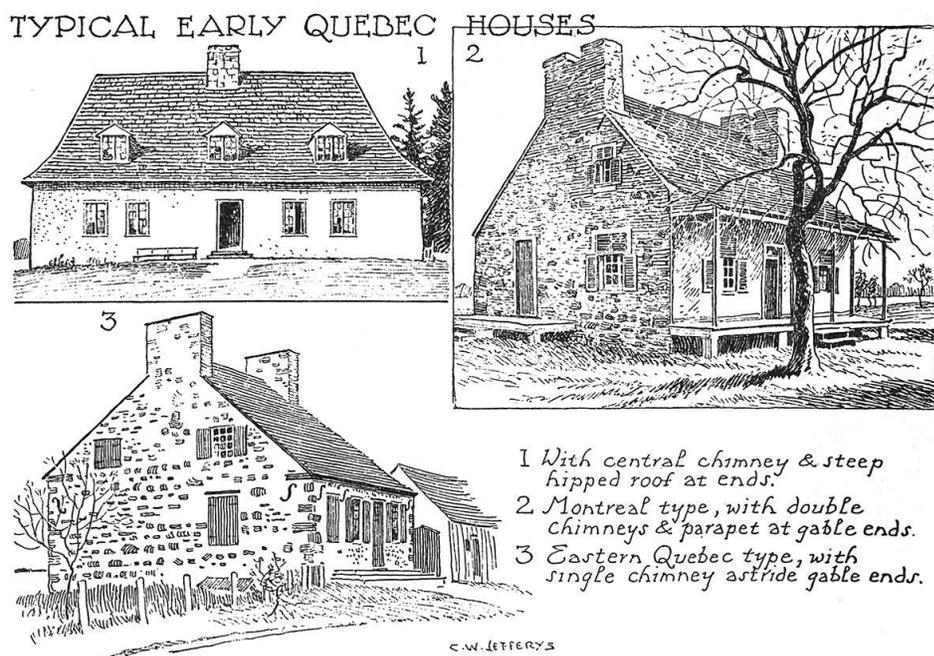
³⁷ Eccles, The Canadian Frontier, p. 120

³⁸ Eccles, Canada Under Louis IV, ch. 11

Frontenac qui était de retour à l'automne comme gouverneur général a préféré mettre un terme à l'approvisionnement des armes par les Anglais plutôt que de détruire les villages Iroquois. Il entreprit d'attaquer trois petites colonies frontalières en janvier, ces dernières servaient seulement de lieu de rassemblement pour combattre les Français. Une flotte de bateaux en provenance de Boston pénétra le golfe du Saint-Laurent, mais Québec était prêt, car on avait eu vent de cette attaque. Il est certain que Nicolas Paquin aurait été un de ceux habitant près de Québec qui aurait été appelé à creuser des tranchées et renforcer la palissade faite de poutres.³⁹ Frontenac a également rassemblé les hommes à Québec provenant autant de l'armée régulière, de la milice à Québec ainsi que de la vallée du Saint-Laurent. Dans la soirée du 15 octobre, la flotte de Boston a descendu l'ancre près de l'Île d'Orléans. Il y avait 34 bateaux comprenant 2300 marins et milice. Les Canadiens étaient avantagés avec 2000 hommes barricadés en haut de la falaise de Québec et les canons bien positionnés dans le périmètre. Dix jours plus tard, après avoir subi des échecs dans leurs tentatives de débarquer des troupes et l'écllosion de variole sur les bateaux, les Anglais ont quitté Québec.

La guerre s'échelonnait sur une période de dix ans, permettant ainsi au plus vieux des Paquin de se joindre à la milice.

Habitations typiques à Québec au début de la colonisation



1. Avec la cheminée centrale et le toit en pente aux extrémités.
2. Type Montréal, avec double cheminée et parapet aux extrémités du pignon.
3. Type de l'est du Québec avec une seule cheminée à l'extrémité d'un pignon.

Des habitations semblables ont été préservées sur l'Île d'Orléans, site national historique.

³⁹ Eccles, Canada Under Louis IV, ch. 11

Quatrième génération — Nicolas Paquin II et Marie-Anne Perrault Lagorce

Nicolas II devenait éligible pour la milice en 1693, quelques années après le retour de Frontenac à la colonie. À ce jour, les jeunes fermiers apprirent à se battre comme leurs ennemis, en participant à de petites rencontres guerrières, en se camouflant caché à plat ventre par terre dans l'attente de l'ennemi, en les attaquant et en fuyant dans la forêt.⁴⁰ Ils maîtrisaient les techniques de guérilla que les troupes régulières ne connaissaient pas pour ne pas les avoir apprises, donc lors de la petite guerre contre les Iroquois la plupart des batailles étaient entre les mains de la milice.⁴¹ Nicolas II aurait été actif trois ans dans la milice jusqu'en 1697 quand les négociations de paix commencèrent. Il aurait parcouru toute la vallée de Québec à Trois-Rivières et Montréal et aurait finalement décidé de s'établir dans un des secteurs ruraux au moment opportun.

La traite des fourrures n'avait pas été affectée durant les hostilités. Au contraire, elle se serait propagée avec la fourniture d'armes aux alliés autochtones par la garnison militaire. Les officiers en fonction rapportaient aux forts des quantités phénoménales de peaux de castor et en 1695, les entrepôts français débordaient de surplus. Le gouvernement français avait suspendu le commerce des fourrures et conserva un seul poste à l'ouest. Les Anglais en auraient profité pour s'emparer de ce territoire abandonné, donc les postes furent conservés. Le prix du castor fut réduit de façon dramatique et l'économie locale en a souffert.

La Grande Paix de Montréal en 1701 a été conclue à la suite de négociations s'échelonnant sur cinq ans avec la promesse que les Iroquois demeureraient impartiaux lors des guerres entre la France et l'Angleterre. Les colons se réjouirent de cette perspective de paix pendant que les tensions de l'autre côté de l'Atlantique, en Europe, augmentaient avec le couronnement du petit-fils de Louis XIV à titre de Roi d'Espagne. En mai de l'année suivante, l'Angleterre et ses alliés déclarèrent la guerre à la France et à l'Espagne. La crainte de voir Philip prendre les rênes du pouvoir dans la région, Louis XIV, qui anticipait le conflit révisa sa politique de non-expansion en Amérique du Nord et créa de nouveaux postes de traite dans la vallée du Mississippi et des Grands Lacs autour des colonies anglaises. Le conflit européen s'étendit à l'Amérique du Nord (on l'appela la guerre de la reine Anne), mais les Iroquois demeurèrent impartiaux comme stipulé dans le traité et servaient de tampon entre les Canadiens du Saint-Laurent et ceux de New York/Albany.

Nicolas II n'aurait pas été impliqué alors que les troupes régulières et la milice avec les alliés autochtones effectuaient les incursions en Nouvelle-Angleterre. Il quitta l'Île d'Orléans vers 1702 pour Deschambault situé à quelque 65 kilomètres à l'ouest de Québec là où les terres étaient plus nombreuses. Il a probablement quitté la ferme familiale parce que c'était le seul moyen d'avoir sa propre grande ferme. C'était la coutume de subdiviser une concession, mais souvent les fermes devenaient trop petites pour faire vivre une famille. Étant l'aîné de la famille, il se devait d'aider ses parents qui prenaient de l'âge, mais il y avait 3 autres garçons à la maison et ses quatre sœurs qui sûrement se marieraient et pourraient aider.

Trois ans plus tard, Nicolas II épouse Marie-Anne Perrault Lagorce, la fille d'un immigrant français.⁴² Ils reçoivent une concession dans la Seigneurie d'Eschambault au mois d'août 1707 et leur premier

⁴⁰ Eccles, *The French in North America*, p. 106

⁴¹ Eccles, p. 108

⁴² Her parents were Paul Perrault Lagorce (1645–1712) and Marie Chrétien (1655–1733), both from France. Marie-Anne was born on 7 July 1682 in Repentigny, Lanaudière, New France.

enfant, Joseph, est né quelque temps après. Nicolas II aura onze enfants avec deux femmes et dix de ses enfants se rendront au mariage (ses parents avaient eu treize enfants et seulement six enfants seraient devenus des adultes). Sa première épouse est décédée à l'âge de 37 ans, cinq mois après avoir donné naissance à son huitième enfant. Il se remaria l'année suivante et a eu trois autres garçons. Entre-temps à l'Île d'Orléans, deux de ses frères sont décédés — Louis (9) en 1703 et Antoine (20) l'année suivante. Sa sœur Marie épouse Jean-Baptiste Marcotte de Deschambault et ils prirent en main la terre familiale à la mort de son père. Nicolas Paquin est décédé en 1708. Trois des plus jeunes sœurs se sont mariées à des hommes de Deschambault et ont emménagé à Deschambault. Sa mère, Marie-Françoise Plante, est décédée en 1726 en laissant derrière Marie, son mari et son plus jeune frère sur l'Île d'Orléans.



Photo – P. Redhead

Église Saint-Joseph, Deschambault

Nicolas II éleva ses enfants pendant le prolongement de la paix. La guerre s'était terminée en 1713 avec le traité d'Utrecht et pendant les années suivantes ni la France ni l'Angleterre n'avaient les moyens ou encore l'envie de poursuivre le conflit. L'empire français en Amérique du Nord ne comprenait plus les territoires cédés à l'Angleterre — l'Acadie — Terre-Neuve et le Baie d'Hudson, mais conservait le Cap Breton et le droit de pêche aux Grands Bancs. Louis XIV est mort en 1715, mais son rêve d'une colonie française robuste lui survécut. La population était rendue à près de 40 000 à la mort de Nicolas II et les forts Français de la région des Grands Lacs et le long du Mississippi (Louisiane) étaient peuplés de Britanniques sur les côtes de l'Atlantique.

Il n'y avait pas de veuve à Deschambault pour s'occuper de Nicolas lorsqu'il mourut à l'âge de 54 ans. Il avait enterré ses deux épouses — Marie-Anne Perrault Lagorce en 1720 et Marie Thérèse Groleau en 1724. La nouvelle s'est vite répandue aux voisins, le pasteur et sa famille élargie. Sans doute, ses sœurs, Madeleine Marie et Marie-Anne, ont lavé le corps, l'ont habillé et enveloppé dans un drap comme c'était la coutume. Toute la journée, des gens ont défilé devant le corps et ont épinglé le linceul. Les personnes pieuses récitaient des prières et le chapelet. Le soir venu, la famille se rassembla pour un souper tardif à minuit. Le lendemain, le corps était placé dans un cercueil noir fumé, fabriqué par un ouvrier local, le couvercle posé lâchement jusqu'à sa sortie de la maison. Sur le seuil, on clouait ce dernier. Il n'y avait pas de chevaux, donc une douzaine d'hommes se relevaient au nombre de 4 à 6 à la fois pour transporter le cercueil sur les épaules jusqu'à l'église.

Les plus vieux de la famille faisaient, sans doute, partie des porteurs — Joseph (24), Nicolas III (23), Paul (22), et son frère Jean-Baptiste (30). Le long du chemin, les gens retiraient leur chapeau et certains s'agenouillaient pour prier. Un pasteur a décrit la scène traditionnelle en disant : « Un frère qui mène son frère à la terre ».⁴³

Cinquième génération — Louis Joseph Paquin et Marie Joseph Lesieur

Louis Joseph Paquin avait 13 ans à la mort de son père. Ses frères et ses sœurs étaient âgés entre 7 et 12 ans. En principe, les oncles et les tantes auraient pris la charge des enfants, mais Marie-Joseph (20) et son frère Nicolas III (23) continuèrent à travailler à la ferme et à prendre soin des plus jeunes. (Nicolas III se maria à l'âge de 37 ans lorsque le plus jeune avait 21 ans. Sa sœur se maria 3 ans plus tard sensiblement au même âge). Les 10 enfants — 2 filles et 8 garçons se sont occupés entre eux mutuellement tout au long de leur vie.

À peu près au même moment que la mort du père, les personnes importantes et influentes de la colonie planifiaient la possibilité d'explorer un peu plus loin à l'ouest des Grands Lacs. Pierre Gaultier de Varenne de La Vérendrye partit de Montréal en juin dans 8 canots avec ses 3 fils et 50 personnes engagées à la recherche de la mer de l'ouest que l'on croyait être à l'époque un grand golfe semblable à la Baie d'Hudson ou du golfe du Mexique qui menait à l'océan Pacifique.⁴⁴ Dans la décennie suivante, La Vérendrye, ses fils et un neveu établirent une chaîne de forts à partir de Rainy Lake à Fort Winnipeg en créant des liens avec les Crees, les Assiniboines et les Mandans du Nord-Ouest. Les Anglais faisant la traite sur la Baie d'Hudson, comme James Ishman du Fort York, apprirent qu'il y avait des activités françaises à l'intérieur à ce moment, mais ils étaient confortablement en contrôle dans les postes près de l'eau là où des Crees et Assiniboines arrivaient chaque été avec des quantités de fourrures provenant des tribus lointaines.⁴⁵ La Vérendrye ne trouva pas la route qui mène au Pacifique, mais il prolongea la frontière de la Nouvelle-France jusqu'au Manitoba.

Louis Joseph naquit en période de paix ne craignant pas les Iroquois ou les Anglais. Il aurait eu 36 ans au moment d'être aux portes de la guerre. À ce moment, la France était devenue riche du commerce avec ses colonies — le poisson des Grands bancs de Terre-Neuve ; le sucre et le café des Antilles, ce que les Britanniques considéraient être une menace à leur économie. Au début, il y avait peu d'action au Canada, même si le commerce avec la France avait été perturbé avec la reddition de Louisbourg sur le Cap Breton aux Anglais de la Nouvelle-Angleterre. La traite des fourrures a souffert du manque de biens pour le commerce et les tribus de l'ouest ont jugé bon de chasser les Français de leur territoire. Mais la guerre de trois ans pour la succession autrichienne (1744-1747) prit fin rapidement. Les Britanniques reprirent Louisbourg et la traite des fourrures reprit comme avant. La paix n'a pas duré et le prochain conflit serait en Amérique du Nord.

Louis Joseph a épousé Marie Joseph Lesieur⁴⁶ en août 1746 à Yamachiche à l'ouest de Trois-Rivières quelques 90 kilomètres de Deschambault. Comment se sont-ils rencontrés, leurs demeures étant dans des communautés si éloignées les unes des autres ? Le chemin du Roy avait été construit

⁴³ The funeral practises are described in *The Little History of the Paquin Family*, p. 48–49.

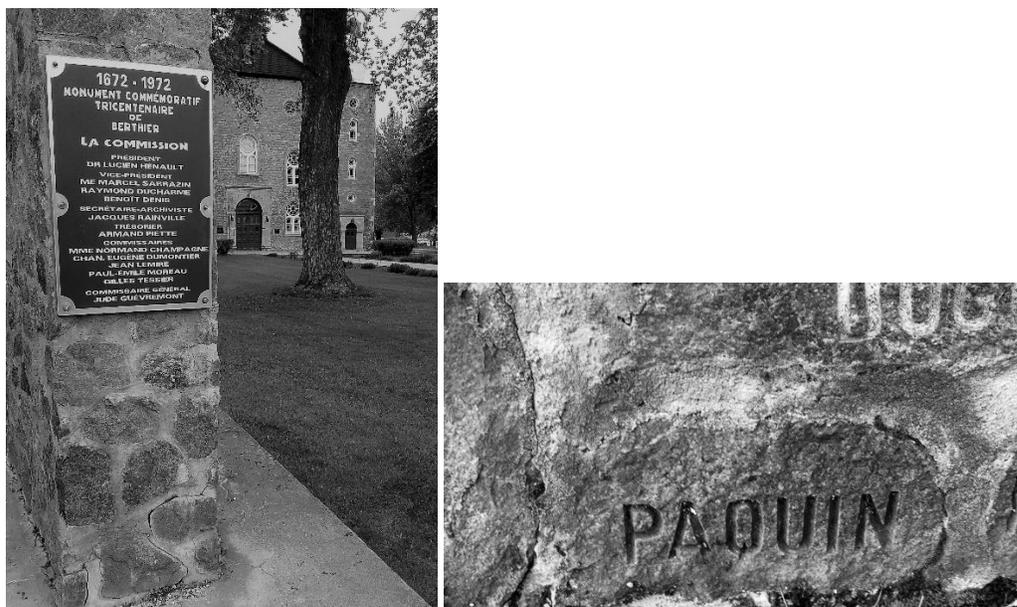
⁴⁴ *Dictionary of Canadian Biography*—Gaultier de Varennes et de la Veréndrye, Pierre

⁴⁵ James Isham arrived as a clerk at York Fort in 1732, just as la Veréndrye was beginning to push west. By the time he became chief factor five years later, he had noticed that competition was affecting his business. (I mention Isham because he, too, is my ancestor.)

⁴⁶ She was born in 1722 at Louisville, Mauricie. Her father was Charles-Julien Lesieur (1674-17—); her mother, Marie-Charlotte Rivard-dit-Loranger (1681–1744).

une décennie avant, le long de la rive nord pour relier Québec, Trois-Rivières et Montréal, la route était rugueuse et défoncée, c'est pourquoi la plupart des gens se servaient du fleuve à la place.

Il est possible que Louis Joseph, le cinquième d'une famille de huit garçons et de deux filles, ait été engagé par un fermier de la région. Ils auraient pu se rencontrer dans un festival paroissial à Trois-Rivières. Quelles que soient les circonstances, Louis Joseph a déménagé tandis que ses frères et sœurs sont demeurés à Deschambault. Le premier fils du couple, portant le prénom de Louis, est né en 1747 à Yamachiche, mais par 1752, ils demeuraient à Berthierville, quelque 40 kilomètres plus à l'ouest sur la rive nord du Lac Saint-Pierre.



L'église catholique de Sainte-Geneviève de Berthier

Chacune des pierres comprises dans ce monument porte le nom d'une famille fondatrice de Québec. (Photos : P. Redhead)

En 1754, Les Britanniques de la Nouvelle-Angleterre avaient dépassé de beaucoup la population de la Nouvelle-France soit 2 millions pour 60 milles et les spéculateurs pour les terres commencèrent à se déplacer vers l'ouest dans la vallée de l'Ohio que la France réclamait. Deux incidents incitatifs en Amérique du Nord impliqueraient éventuellement la France et l'Angleterre dans une autre guerre européenne. En mai, les hommes de la milice en Virginie, sous les ordres du jeune commandant George Washington (22) ont embusqué trente-cinq canadiens qui essayaient d'empêcher la construction d'un fort sur l'emplacement actuel de Pittsburgh, PA. Le commandant français et plusieurs Canadiens furent tués et d'autres faits prisonniers. Une puissance de 600 hommes qui comprenait des Français, des canadiens et des guerriers autochtones ripostèrent et capturèrent le Fort Necessity à l'endroit où Washington construisait un autre fort. Il a été forcé de signer un document de capitulation qu'il a rapidement rejeté par la suite à sa libération.⁴⁷ Quand les nouvelles arrivèrent en Angleterre, ils envoyèrent 800 hommes pour aider les colons à vaincre les Français. Suite à cette mobilisation, la France envoya 3000 troupes et nomma un nouveau gouverneur général, Pierre de Rigaud, marquis de Vaudreuil. Vaudreuil, un

⁴⁷ Eccles, The French in North America, pp. 202–203

Canadien, venait de compléter un terme de gouverneur de la Louisiane française qu'il occupait depuis une décennie.

Au début, la réussite des Anglais était mitigée à l'exception de la Baie de Fundy, sans déclaration de guerre, ils avaient réussi à prendre un fort français à la limite de la frontière entre les Français et les Anglais. Les Acadiens de la Nouvelle-Écosse vivaient selon l'autorité de la Bretagne depuis 1713, mais on doutait de leur loyauté, donc ils furent expulsés. Plusieurs ont été conduits vers des colonies anglaises sur la côte de l'Atlantique, mais quelque 1500 personnes prirent la route de Québec. (Deux de ces enfants prirent épouses dans la famille Paquin quelques années plus tard.⁴⁸)

La guerre éclata entre la France et l'Angleterre en 1756 qui avaient chacun des alliés respectifs. Les bateaux approvisionnant Québec réussissaient à se rendre à Québec chaque année et les fermiers locaux faisaient de bonnes récoltes, mais il y avait plus de bouches à nourrir — l'armée, les Acadiens, les alliés autochtones — il fallait se contenter avec peu. Quelques-uns des soldats étaient cantonnés chez les civils, ce qui ajoutait de la tension dans la maisonnée des habitants. La milice était sous pression de fournir du service, ce qui retirait les jeunes hommes des fermes familiales. Pour aggraver les choses, la récolte échoua en 1758 et les troupes françaises pillèrent les fermes à la recherche de nourriture.

La Nouvelle-France était avantagée aux étapes préliminaires des guerres entre les Français et les Autochtones parce qu'elle était bien organisée. Les chefs étaient des officiers militaires de la France affectés en permanence à la colonie ; chaque personne faisait partie de la milice, des alliés autochtones se joignaient à eux pour combattre. Les Anglais de la colonie, plus nombreux, étaient des fermiers recrutés pour combattre. Par la suite en 1758, l'Angleterre envoya des hommes, des bateaux et de l'équipement, ce qui changea les choses.

Vaudreuil, le gouverneur général, et le major général des troupes, Louis-Joseph de Montcalm, en poste depuis 2 ans, était en désaccord sur la stratégie. Vaudreuil préférait envoyer des troupes pour maintenir les Anglais sur la défensive alors que Montcalm favorisait le style européen d'une guerre du régiment. Les deux chefs ne s'entendaient pas et éventuellement Montcalm déjoua son ennemi juré avec de hauts gradés français et fut nommé lieutenant-gouverneur en charge des questions militaires.⁴⁹ On abandonna le plan de Vaudreuil et Montcalm s'adonna à défendre la vallée du Saint-Laurent contre l'invasion qui devenait inévitable. (Les historiens prétendent que l'attitude de perdant de Montcalm a fait en sorte de contribuer à la défaite de la France à Québec.)

En mai 1759, vingt-deux bateaux français arrivèrent à Québec, suivit de près par la Marine Royale Britannique transportant à son bord 8 000 soldats expérimentés sous le commandement du major général James Wolfe. Ils accostèrent à l'Île d'Orléans et Wolfe menaça les Canadiens de les exterminer s'ils aidaient leur ennemi.⁵⁰ Frustrés par la résistance des troupes françaises, ils se mirent à détruire la colonie. Les Rangers américains ont brûlé 1400 fermes et ont détruit les récoltes dans chaque paroisse le long du fleuve. Ceux qui offraient de la résistance étaient faits prisonniers, tirés et scalpés. Au même moment, ils tiraient du canon de l'autre côté du fleuve, 80 % des habitations furent détruites.

En septembre, Wolfe commençait à désespérer puisque les troupes rencontraient de lourdes pertes alors que certains désertaient ou tombaient malades. La flotte se devait de quitter bientôt avant de rester

⁴⁸ Pierre Savoie married Marie-Louis Paquin in 1772 ; Marguerite Landry married Jean-Baptiste Paquin in 1783. Both were children of Louis Joseph Paquin.

⁴⁹ Eccles, *The French in North America*, p, 216

⁵⁰ Eccles, p. 224

prise dans les glaces, alors il fit une dernière tentative de déloger les Français de la forteresse de Québec. Les bateaux amenèrent les troupes à l'ouest de Québec et ils prirent les plus petits bateaux qui se laissèrent dériver par la marée jusqu'au bas de la falaise de 53 mètres de haut. Tôt dans la matinée, l'escalade complétée, ils se rassemblèrent sur les plaines d'Abraham. Entre-temps, Montcalm s'était préparé à une attaque à Beauport et avait seulement laissé derrière un petit détachement dans le haut de la falaise. Wolfe attendit que Montcalm place ses troupes en position. Une demi-heure après, les forces françaises furent exténuées et se réfugièrent à l'intérieur des murs de la ville. Les Britanniques prirent alors les plaines. Les deux généraux, Wolfe et Montcalm, sont morts en cette journée. La flotte britannique navigua en octobre et laissa une grande partie de l'armée en place à Québec.

Quelques navires français quittèrent en emportant des dépêches demandant plus de troupes pour venir en aide à ceux qui occupaient toujours Montréal et la vallée. Le renfort n'est jamais venu parce que la France avait besoin de ses hommes pour combattre la guerre européenne. Vers la mi-mai 1760, les bateaux britanniques étaient de retour et les forces françaises restantes furent défaites. Les hautes autorités françaises et les soldats français furent déportés en France. Le reste de la population vivait dans la peur d'être aussi déporté, comme ça avait été le cas pour les Acadiens, mais ils espéraient qu'avec la fin de la guerre en Europe la Nouvelle-France serait négociée par voie de traité.

Louis Joseph Paquin et Joseph Lesieur, au beau milieu de la guerre, avaient 8 enfants âgés entre un an et douze ans. Ils luttaient sans doute pour leur sécurité et pour les nourrir. Les troupes auraient défilé près d'eux — les Français se sauvant de la défaite de Québec ; les Britanniques se dirigeant pour prendre Montréal. La famille et les amis faisaient partie de la milice ; quelques-uns sont donc morts. La femme de Louis Joseph mourut en 1762 âgée de 40 ans, juste avant la fin de la guerre de Sept Ans. Du jour au lendemain, les enfants sont devenus des sujets britanniques et la Nouvelle-France était chose du passé.

Sixième génération — Louis Paquin et Geneviève Marie Lesiège

Louis Paquin avait 10 ans lorsque les forces britanniques occupèrent la vallée du Saint-Laurent ; 13 ans quand la guerre européenne prit fin et le sort de la colonie réglé. Pendant les années de transition, les habitants se concentraient sur la reconstruction des fermes parce que la milice avait été démantelée et les fusils confisqués. Les commerçants cherchaient de nouveaux fournisseurs en Angleterre et les commerçants de fourrures de nouveaux marchés pour leurs fourrures. Le clergé n'avait plus le soutien du gouvernement français, mais les Anglais promettaient la liberté de religion, donc la plupart d'entre eux sont demeurés dans la vallée. Les commandants militaires à Québec, Trois-Rivières et Montréal, avec du personnel francophone, maintenaient la loi et l'ordre assistés des troupes britanniques. La mère de Louis est morte quelques mois avant la fin de la guerre de 7 ans en Europe. Quand la paix débuta, la famille comprenait le père de Louis Joseph (45) et sept frères et sœurs entre 5 et 14 ans.

La proclamation royale de 1763 a défini l'étendue de la nouvelle province de Québec — de la côte du Labrador sur l'océan Atlantique vers le sud-ouest de la vallée du Saint-Laurent jusqu'aux Grands Lacs et au — delà du confluent des rivières de l'Ohio et du Mississippi. Elle a aussi réservé le pays des Appalaches pour les Autochtones, ce qui mettait un terme à l'expansion des 13 colonies britanniques vers l'ouest. La Proclamation partait du principe que les colons francophones seraient assimilés au fur et à mesure que les colons anglais emménageraient. Le gouverneur serait assisté par un conseil nommé et, le moment venu, une assemblée élue serait formée. Les premiers gouverneurs — James Murray et Guy Carleton — décidèrent de fusionner certains aspects des lois britanniques et des lois françaises et ils n'ont jamais formé une assemblée élue. Les attentes selon lesquelles le Québec attirerait des

agriculteurs anglophones se sont révélées fausses, mais plusieurs marchands de Grande-Bretagne, de New York et de la Nouvelle-Angleterre sont arrivés. En 1764, il y avait 200 foyers anglophones et, dix ans après la conquête, 30 seigneuries étaient détenues par des Anglais.

Les fermes québécoises ont prospéré pendant les quinze prochaines années, en temps de paix et de beau temps. Le gouverneur Murray avait introduit les pommes de terre et bientôt chaque ferme possédait un champ de pommes de terre, c'est alors que sur l'Île d'Orléans la culture de la patate est devenue le commerce.⁵¹ Les habitants étaient autonomes, capables de chasser et pêcher pour compléter les produits de la ferme.

Louis Paquin épousa Geneviève Marie Lesiège ⁵² en novembre 1772, et leur premier enfant est né l'année suivante. Entre 1773-1789, Louis et Geneviève donnèrent naissance à 9 enfants ; 8 ont survécu et se sont mariés. À peu près en même temps, son père, Louis Joseph s'est marié une troisième fois avec Marguerite Dubord Fontaine, ils ont eu une jeune famille. (En tout, son père eu 21 enfants avec 3 femmes et 14 survécurent.

La traite des fourrures continua de prospérer, à l'exception de quelques saisons pendant l'occupation. Les autochtones pratiquant la traite se sont rebellés contre les Maîtres britanniques dans les anciens forts Français parce que les Britanniques avaient essayé d'arrêter la tradition de cadeaux. En 1767, la traite des fourrures s'étendait davantage dans les pays d'en haut vers les postes de traite sur les lacs Supérieur, Huron, Michigan et la Baie d'Hudson. Plusieurs canots se rendirent au nord-ouest lointain [aujourd'hui le Manitoba]. Les grandes compagnies de la fourrure se fusionnèrent plus tard ; pour le moment les partenariats transitoires de marchands, de commerçants et de voyageurs se sont regroupés pour une saison ou deux. Le commerce était de plus en plus contrôlé par le capital britannique et la plupart des marchands écossais. Bien que les commerçants soient originaires de Grande-Bretagne, les couturiers, les tailleurs, les orfèvres, les tonneliers et les forgerons ont également fait fortune avec leurs compétences.

L'Acte québécois de 1774, qui remplaça la Proclamation Royale, reconnaissait que les Canadiens français n'étaient pas enchantés par les immigrants britanniques ni par les politiques d'assimilation qui ne fonctionnaient pas. Les tensions grandissantes dans les 13 colonies étaient une raison de plus pour rechercher la loyauté des Québécois. Les frontières de la province furent agrandies pour inclure la vallée de l'Ohio et des terres réservées aux autochtones selon la Proclamation Royale. [Le plan consistait à ne pas permettre le développement de ces terres de réserves comme le voulait les 13 colonies, mais plutôt de les protéger à la manière du gouvernement autoritaire de Québec.⁵³] L'Acte garantissait aussi la liberté de religion et restaurait le Code civil français, mais conservait le droit pénal britannique. La couronne se chargerait de nommer un gouverneur et un conseil législatif élargi, cependant une assemblée législative devrait attendre. Cette année Guy Carleton est de retour à Québec à titre de gouverneur en chef et il a continué de gouverner indirectement en impliquant les personnes qu'il considérait comme étant les vrais chefs, c'est-à-dire les seigneurs et le clergé.⁵⁴

Les protestants anti-catholiques des 13 colonies ajoutèrent l'Acte de Québec à la liste des doléances avec la Couronne britannique et en avril 1775, déclarèrent la guerre. Carleton essaya de recruter des habitants pour former une nouvelle milice pour défendre Québec, mais ils refusèrent. Louis Paquin et son père, Louis Joseph, se seraient qualifiés, mais il est plausible de croire qu'ils auraient eux aussi refusé de

⁵¹ Hilda Neatby, *Quebec 1760–1791*, ch. 6

⁵² Born 10 August 1752 to Joseph Lesiège and Geneviève Plante

⁵³ Canadian Encyclopedia, Quebec Act

⁵⁴ Dictionary of Canadian Biography—Sir Guy Carleton

combattre. Initialement, les Américains essayèrent de convaincre le Québécois de les rejoindre dans leur lutte pour la liberté, mais les seigneurs et le clergé demeurèrent avec les Britanniques.⁵⁵ Alors les Américains décidèrent d'envahir Québec. À la fin novembre, Carleton abandonna Montréal à la suite d'un fort à proximité qui avait été pris et s'enfuit à Québec [ville]. À la fin décembre, mille Américains menés par les généraux Benedict Arnold et Richard Montgomery assiégèrent le port de Québec. La garnison était défendue par 1800 troupes britanniques sous le commandement de Carleton et même si Arnold avait réussi à se rendre en basse ville, ses hommes réussirent à le repousser. Les troupes américaines restèrent jusqu'au printemps, mais s'enfuirent quand les bateaux britanniques arrivèrent avec 4000 troupes. Pendant tout le siège, les habitants y compris Louis et son père demeurèrent impartiaux en refusant de combattre pour l'un ou pour l'autre. Les rebelles [les patriotes] ont éventuellement gagné la guerre et ont été formellement reconnus comme les États-Unis d'Amérique [É.-U.] en octobre 1781.

Carleton et son successeur, Frederick Haldimand, deux généraux militaires prêtèrent peu d'attention à leurs conseils et gouvernèrent presque comme des dictateurs pendant la décennie suivante. On avait imposé la loi martiale au cours de la révolution américaine et la purge des traîtres avait été faite à la suite pour rétablir la loi et l'ordre. Trois hommes, dont un capitaine de la milice, un seigneur et un avocat visitèrent les paroisses dans le but d'établir une milice et pour identifier ceux qui avaient aidé les rebelles.⁵⁶ Louis Paquin et son père ont probablement été de ceux à Berthierville, parmi les hommes, qui ont été forcés de faire la queue. Devant le public, le tribunal a remplacé ceux qui avaient été déloyaux par des nouveaux. À la suite on a sermonné les habitants sur la loyauté et la soumission, puis encouragés à crier « Vive le Roi » [dans une paroisse, ceux qui refusèrent ont été forcés de s'excuser à l'église le dimanche suivant.] Plus tard les capitaines de la milice ont reçu l'ordre d'arrêter toute personne coupable de discours séditions.⁵⁷

À la fin de la révolution en 1783, la Grande-Bretagne perdit 13 colonies et en plus cette partie du Québec avec la vallée de l'Ohio. La France, qui avait combattu aux côtés des Américains, regagna une partie du territoire perdu auparavant. Mais le pays était financièrement dévasté et se sont ces conditions qui menèrent à la Révolution Française [1789-1799]. Quelques 80 000 personnes loyales à la Grande-Bretagne s'enfuirent des États-Unis, quelques-unes s'établirent à Québec, d'autres à Yamachiche environ 40 kilomètres de Berthierville.⁵⁸

Les loyalistes demandèrent des lois britanniques et un gouvernement représentatif de même que les marchands de Québec et Montréal, donc en 1791, le parlement britannique créa une nouvelle constitution qui divisa le Québec en deux, soit le Haut-Canada [maintenant le sud de l'Ontario] et le Bas-Canada [maintenant le sud du Québec]. Même avec la mise en place d'une assemblée législative élue introduite pour la première fois, le vrai pouvoir revenait au gouverneur et au conseil nommés par la Couronne. Le Bas-Canada a gardé le Code civil français et le système seigneurial pour les terres alors que leur voisin au sud-est a utilisé le Common Law britannique et un système foncier en pleine propriété dans lequel les gens possèdent les propriétés. Dans les 2 provinces, quelques familles influentes contrôlaient éventuellement les conseils ce qui faisait grandir l'insatisfaction de la population.

Toute la vie de Louis Paquin avait été à un rythme régulier de semences et de récoltes, perturbée par la guerre. Les deux dernières décennies, quoiqu'en temps de paix, se sont terminées par une autre attaque sur la colonie durant la guerre de 1812. Trois de ses enfants – Toussaint, Joseph et Louis [jr] –

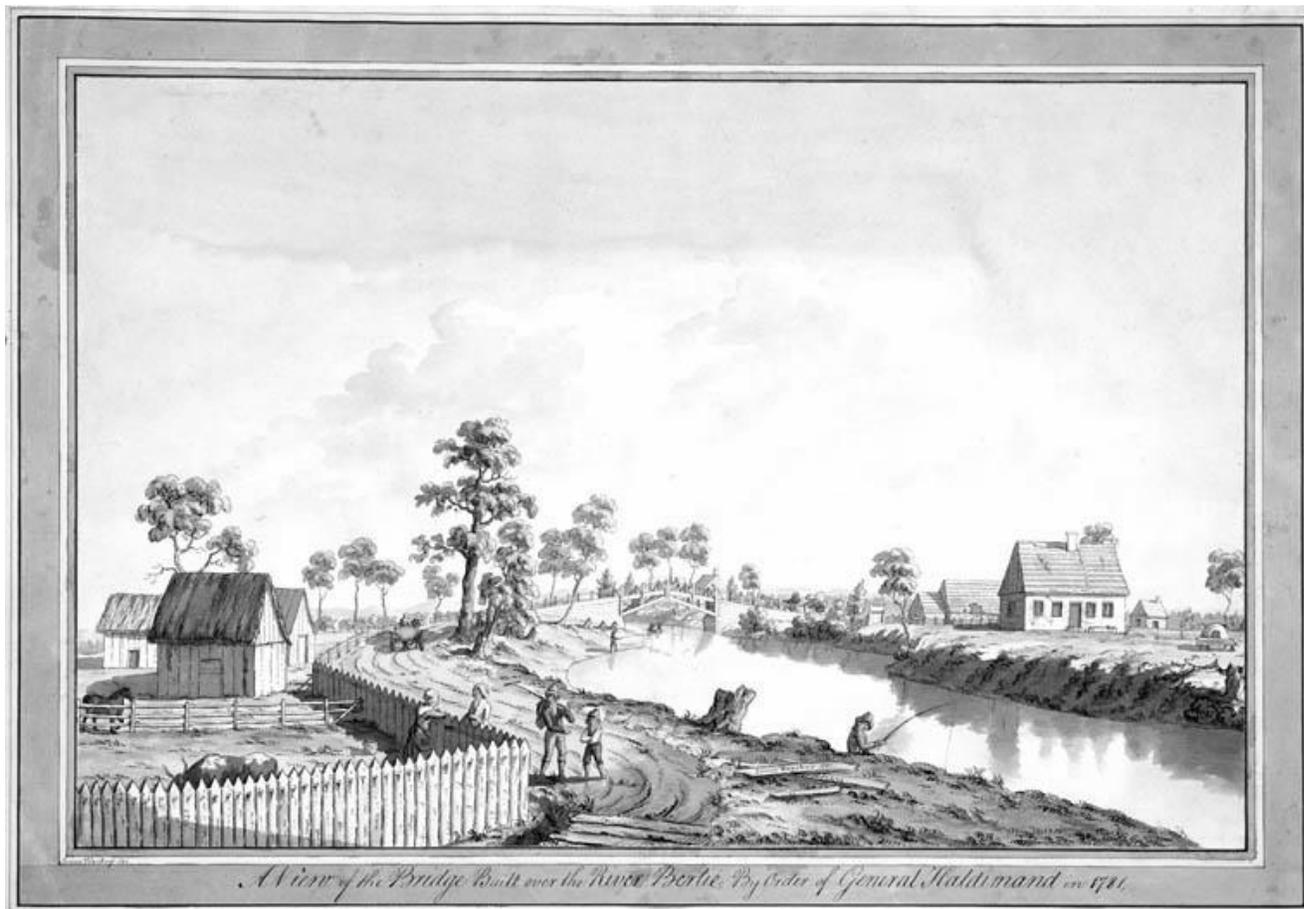
⁵⁵ Canadian Encyclopedia, American Revolution—Invasion of Canada

⁵⁶ Neatby, ch. 11

⁵⁷ Neatby, ch. 11

⁵⁸ Canadian Encyclopedia—Loyalists in Canada

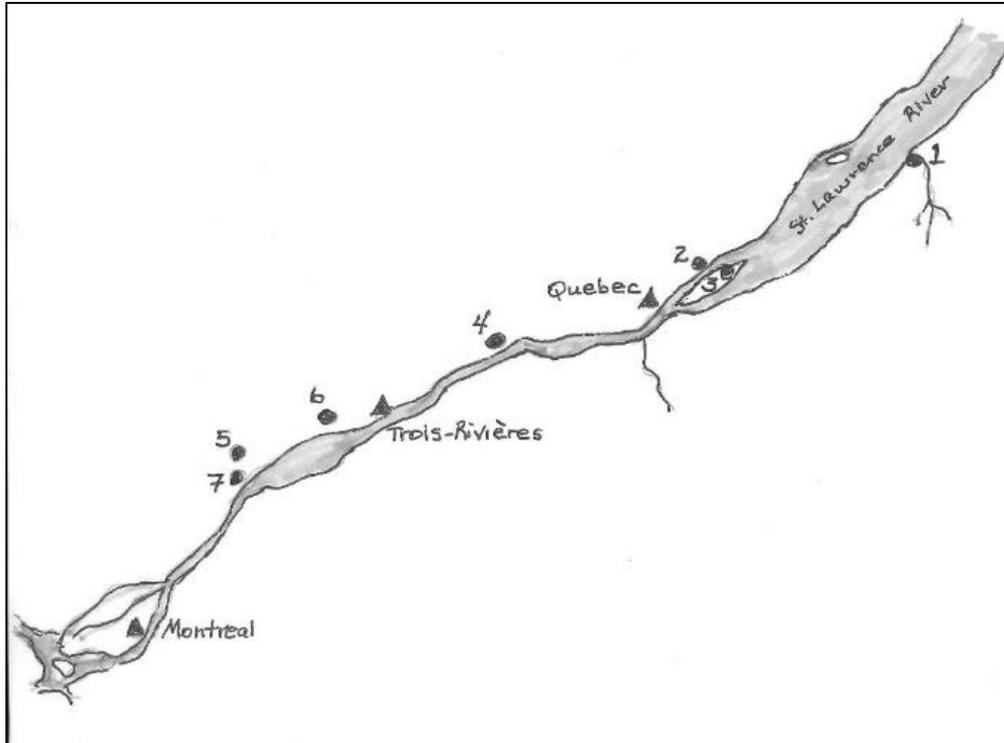
étaient parties faire l'aventure en profitant de la traite des fourrures dans le Nord-Ouest. Personne n'était à la maison quand Louis est décédé.



Berthier 1785

Aquarelle par James Peachey

[Library and Archives Canada c045559k, W.H. Cloverdale Collection of Canadiana]



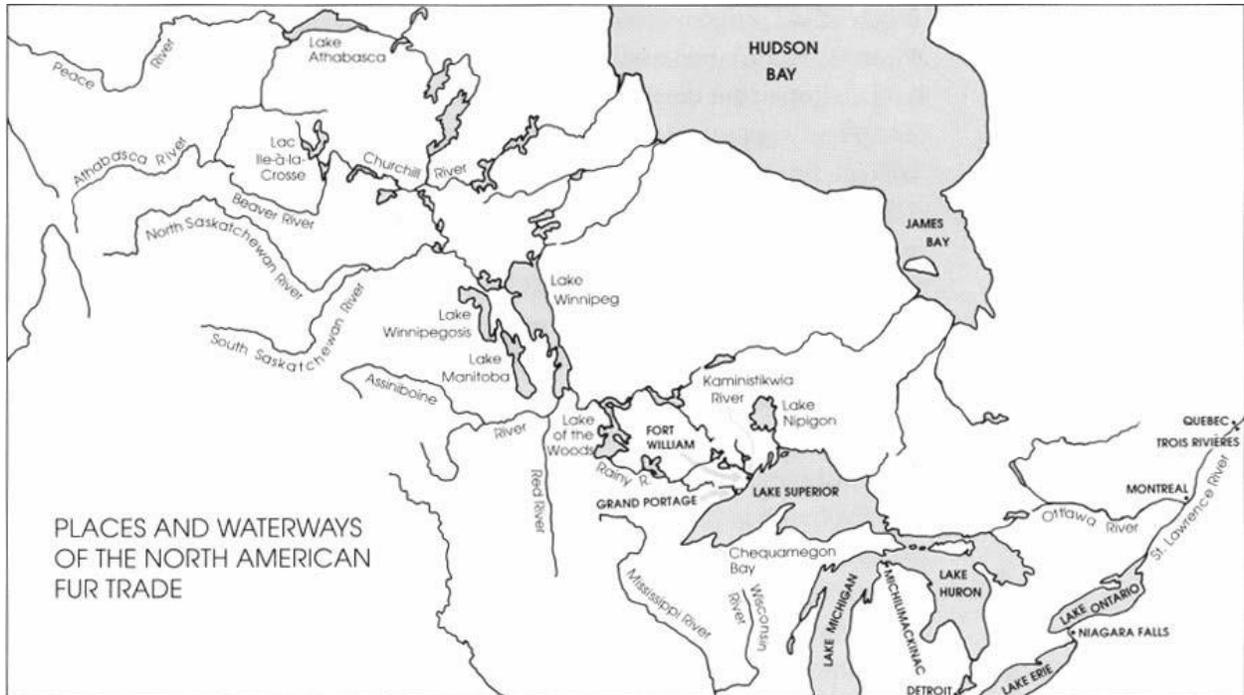
Endroits des ancêtres de Joseph Paquin au Canada, 1672-1778

Le Canada était essentiellement la vallée le long du Saint-Laurent où trois centres se développaient
 Québec, Trois-Rivières et Montréal — et le reste des terres étaient divisés en Seigneuries.

La famille Paquin s'est déplacée vers le sud le long de la vallée.

- | | |
|---------------------------------------|--------------------|
| (1) <i>Seigneurie La Bouteillerie</i> | (5) Saint-Cuthbert |
| (2) Château-Richer | (6) Yamachiche |
| (3) Île d'Orléans | (7) Berthierville |
| (4) Deschambault | |

Deuxième partie — Joseph Paquin, voyageur



Carte : U.S. National Parks Service

Routes des canots

De nombreux lacs et rivières servaient de routes pour les canots dans le Nord-Ouest pour les autochtones et les arrivants européens dans l'ère de la traite des fourrures. Trois lacs, Supérieur, Winnipeg et Athabasca étaient la plaque tournante ou lieu de rassemblement. Six routes ou plus prenaient leurs origines et se dispersaient dans diverses directions. Même si la Compagnie de la Baie d'Hudson prétendait être la seule pour tout le territoire de la traite (ce qui comprenait toutes les rivières qui se déversaient dans la Baie d'Hudson) la compagnie du Nord-Ouest disputait cette revendication. Ils se sont étendus dans les terres au pays de l'Athabasca où le fleuve se jette dans l'océan Arctique par le Mackenzie (ils étaient donc au-delà de la chartre de la Baie d'Hudson). Avant que Joseph Paquin devienne un voyageur, la HBC et la NWC avaient des postes de traite aussi loin que les Rocheuses à l'ouest, à Fort Chipewyan vers le nord et sur le lac Athabasca. Il n'y avait pas de ville ou de colonies dans le nord-ouest parce que le Bouclier canadien constituait un obstacle de taille pour les voyages à l'exception des plus habiles et des plus courageux.

1797 Lachine, Bas-Canada

Joseph Paquin avironnait au centre du canot pour voyager quand il a quitté Lachine avec une brigade composée d'embarcations semblables. Au mois de mai 1797, c'était le premier voyage de Joseph au pays d'en haut (Haut-Canada), une petite région peu connue composée de lacs, de rivières et de forêts denses à l'ouest de Montréal. C'était la coutume d'envoyer un fils ou deux, provenant d'une famille de fermiers qui vivait dans les terres le long du Saint-Laurent, pour quelques années afin de suppléer au revenu familial avec la richesse obtenue par la traite des fourrures.⁵⁹ Joseph à 19 ans avait signé un contrat avec la compagnie du Nord-Ouest (NWC) pour se rendre à Grand Portage, un dépôt de fourrures de la compagnie situé sur la rive nord du lac Supérieur.⁶⁰

Joseph s'était joint à une compagnie bien établie dans le Nord-Ouest qui avait des points de ravitaillement le long de la route par canot à partir de Montréal en allant jusqu'à la fin du lac Athabasca.⁶¹ La compagnie du Nord-Ouest fut formée en 1784 lorsque plusieurs joueurs dans le domaine de la traite des fourrures décidèrent de se regrouper pour faire de la compétition à la Compagnie de la Baie d'Hudson (HBC) dont le siège social était à Londres en Angleterre. Les courtiers et les approvisionneurs à Montréal (les agents) avaient un partenariat d'affaires avec des joueurs clés sur le terrain (les partenaires d'hiver). Les petits joueurs comme Joseph n'avaient pas de parts dans la compagnie comme possédaient les joueurs clés ; il était un contractant qui pouvait retourner à la ferme quand le voyage se terminait 5 mois plus tard.

Son premier voyage commença à Lachine, car c'était le point d'embarquement de toutes les embarcations des brigades de la NWC. Lachine est situé sur la rive sud de Montréal en amont des rapides sur le Saint-Laurent. On peut s'imaginer trente canots et plus cette année-là en train d'être chargés de provisions et d'articles à échanger dans les postes de traite. C'est le canot de maître qui servait entre Lachine et le Grand Portage. Ce canot, de 36 pieds de long par six pieds de large, transportait trois tonnes de cargaison avec huit à dix hommes d'équipage. Dans la partie centrale se trouvait Joseph et plusieurs autres personnes, en avant se trouvait la proue et à l'arrière le gouvernail pour naviguer et diriger le canot.

La route qu'ils prirent de Lachine à Grand Portage avait 1 300 milles de long⁶² — et passait à l'ouest de la rivière Outaouais en allant vers le lac Nipissing, puis le long de la rivière française et ensuite en traversant la côte nord du lac Supérieur. Le premier jour, ils ont atteint Sainte-Anne et ses rapides doux que les canots, lourdement chargés, ne pouvaient franchir sans endommager l'écorce de bouleau fragile du canot. La plupart des hommes ont marché autour de la section rocailleuse en transportant de lourds paquets pour amoindrir le poids dans le canot. Certains hommes avironnaient tandis que d'autres tiraient ou marchaient en guidant le canot, à demi chargé, à travers les rapides. Les voyageurs s'arrêtaient assez longtemps afin de recevoir la bénédiction du prêtre de l'endroit et pour finaliser la préparation nécessaire pour le voyage.⁶³ Ce voyage qui dure deux mois implique plusieurs portages du canot et de son contenu dans les sentiers boueux, utilisés maintes fois, à travers les arbustes denses et les arbres encombrés dans les rochers. Les mouches noires et les maringouins tourmentaient les hommes lors de ces incursions dans la brousse.

⁵⁹ Greer, *The People of New France*, p. 33

⁶⁰ Centre de Patrimoine, Winnipeg. The Voyageurs database, M620/1198. Joseph Paquin signed a contract with McTavish, Frobisher & Company, agents of the NWC, on April 29, 1797. Destination—Grand Portage. Functions—milieu (middleman in canoe). Wages—230 livres & advance of 72 livres.

⁶¹ In 1788, the NWC established Fort Chipewyan on Lake Athabasca, which straddles the Alberta-Saskatchewan border.

⁶² Huck, *Exploring the Fur Trade Routes of North America*, p. 138

⁶³ Huck, p. 53

Joseph et les autres novices ont appris à fraterniser avec les voyageurs à un endroit où la rivière Outaouais devient étroite entre les falaises de graphite et où le courant prend de la vitesse. Après les rapides, ils accostèrent sur la rive sablonneuse connue comme étant la pointe au baptême. Le rituel consistait à plonger le nouveau dans l'eau, lui arroser le visage d'eau avec une branche de cèdre ou encore en faisant certains gestes ressemblant au baptême chrétien. Un coup de rhum et Joseph n'était plus un habitant, mais maintenant un voyageur.⁶⁴

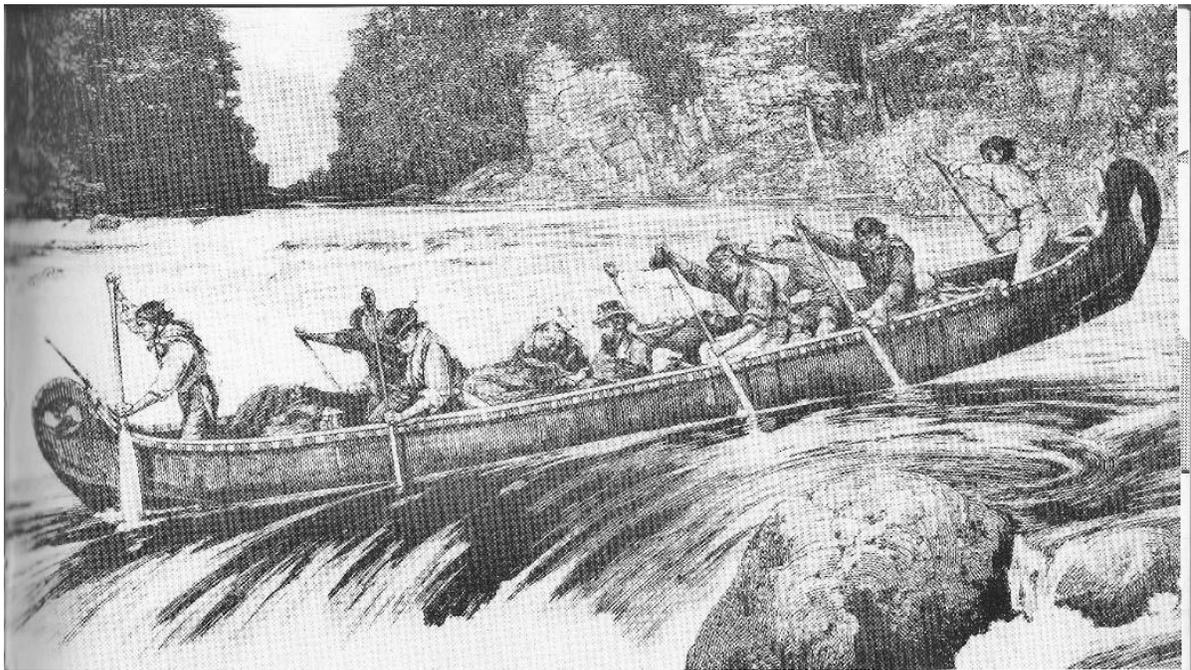


Image : Library and Archives Canada

Les voyageurs ne mesuraient pas plus de 5 pieds 6 pouces, car des hommes plus grands pouvaient endommager les canots faits de bouleau. Chaque homme portait une culotte en cuir, des mocassins, une longue tunique à manches longues en coton, un chapeau ou une tuque tricotée et pour les jours froids une capote ou même une couverture servant de manteau. Une ceinture rouge ou bleue entourait la taille plusieurs fois, en créant des pochettes pour y mettre le tabac, les couteaux ou autres articles personnels.

⁶⁴ Podruchny, Making the Voyageur World, p. 58–59

Une journée typique commençait à 2 h ou 3 h du matin pour charger les canots et la mise à l'eau de ces derniers. Vers 8 h, ils arrêtaient pour le déjeuner de fèves au lard froides. Pour le dîner, d'autres fèves au lard et peut-être un morceau de pemmican (un pâté de viande séchée et pilée, mélangée avec de la graisse fondue et d'autres ingrédients dont des baies). Au cours de la longue journée, le rythme était de 55 coups d'aviron la minute avec une pause toutes les heures, assez longue pour fumer une pipée de tabac. Vers 20 h ou 22 h, chaque soir, ils campaient près de la rivière. Ils vidaient les canots et les tournaient à l'envers servant d'abri pour les dormeurs durant le sommeil. Après le souper, le chef mettait des fèves sèches dans l'eau pour les faire cuire toute la nuit. Le lendemain matin, les hommes se réveillaient aux cris « Aller, aller » et la routine s'installait de nouveau. Juste un peu avant l'arrivée à destination, les canots s'arrêtaient pour permettre aux hommes de se laver la crasse et la sueur accumulées durant le voyage. La brigade arrivait en masse en chantant à l'unisson « Alouette » et « En roulant ma boule ».

À peu près en même temps que la brigade de Joseph arrivait à Grand Portage, d'autres groupes en plus petits canots arrivaient de l'ouest chargés de ballots de fourrures. Ceci était le point de rencontre ou de rendez-vous des partenaires d'hiver avec les agents de Montréal. En 1797, lorsque Joseph était là, une palissade entourait seize bâtiments – des entrepôts, des habitations, des magasins, une maison de comptage et salle commune pour manger. À l'extérieur de la palissade se trouvait un village Ojibwe fait de pavillons en forme de cônes recouverts d'écorce de bouleau, aussi il y avait des tipis de tribus lointaines venues pour la traite.

Joseph aurait demeuré à Grand Portage tout au long des rencontres annuelles de juin et juillet avant de retourner à Montréal avec des fourrures du Nord-Ouest. Les partenaires de la NWC se rencontraient dans la grande salle pour discuter des affaires de la compagnie, pendant qu'à l'extérieur les commis et les engagés à forfait déchargeaient les biens échangés et les chargeaient à nouveau, car ils étaient destinés aux autres postes de traite situés ailleurs dans les terres. Joseph aurait été de ceux qui dormaient en dehors du fort et qui auraient mangé des repas communautaires avec les autres travailleurs, tandis que les partenaires, les guides et les interprètes mangeaient de la bonne nourriture et dormaient à l'intérieur. C'était généralement une période de relaxation et de célébration pour les milliers de personnes de la NWC rassemblées à cet endroit chaque année.

1798 Grand Portage, Lac Supérieur

Joseph Paquin est retourné dans le Nord-Ouest en 1798, mais n'est pas arrêté à Grand Portage comme d'autres l'ont fait et qui sont retournés à Montréal quelques semaines plus tard. Il n'était plus un travailleur (engagé) saisonnier qu'on appelait un mangeur de lard parce qu'il ne mangeait pas de viandes sauvages comme le faisaient ceux qui allaient plus loin dans les pays d'en haut. Il existe des preuves qu'il se trouvait dans les environs du Lac Winnipeg en 1798 ou 1799 selon des documents du gouvernement datant de décennies plus tard quand son fils, né dans le Nord-Ouest, était devenu une personne âgée.⁶⁵

⁶⁵ Joseph Paquin dit Pocha identifia son père dans 2 documents — le recensement du Manitoba en 1870 et son affidavit de 1876 pour le certificat de métis. Sa naissance aux environs de 1800 n'est pas dans les dossiers et n'a pas pu être confirmée. (Il n'y avait pas d'église et donc seulement les notes de journaux des postes de traite auraient pu en faire état. Sur le recensement, il disait avoir 60 ans [donc né vers 1810] mais sur l'application du certificat né en 1800. Sa pierre tombale à Lindsay [Macdowall, SK] ajoute à la confusion, car elle fait état qu'il avait 100 ans en 1896.

Il y avait sur le trajet entre le lac Supérieur et le lac Winnipeg de nombreuses sections d'eaux vives et plusieurs endroits nécessitant du portage parce que les plus gros canots ne pouvaient pas y naviguer. La première journée donnait un avant-goût des choses à venir. Avant de mettre à l'eau les canots dans Pidgeon River, ils ont fait du portage sur une distance de 8,5 milles sur un terrain difficile et élevé de quelque sept cents pieds plus haut que les rives du lac Supérieur. Chaque homme avait la responsabilité de transporter huit paquets de 90 livres chacun qu'il amenait deux paquets à la fois, jusqu'à la place désignée pour les poser et ensuite à la place suivante. À chaque demi-mille, il laissait 2 paquets et retournait en chercher 2 autres. De cette façon, Joseph et les autres pouvaient couvrir 70 milles en tout en faisant un aller — retour entre 16 endroits pour les poser. À la fin de la journée, ils atteignaient Fort Charlotte, un petit dépôt pour l'approvisionnement et les fournitures et aussi pour célébrer et passer la nuit. Les hommes, comme Joseph, étaient des initiés « Gens du Nord », une fraternité informelle de voyageurs qui s'étaient aventurés au-delà du monde connu.

Le prochain 150 milles vers le Lac de la Croix était une succession de petits lacs le long de la frontière internationale qui nécessitait 29 portages. La division des continents entre 2 lacs signifiait que la suite serait une descente pour le reste du trajet. Du lac La Pluie (Rainy Lake) au lac des Bois (Woods), le courant était rapide, donc sans portage. Ils avaient passé le bouclier précambrien et avaient pénétré un secteur avec un sol riche dont le dépôt datait du temps des glaces. Les voyageurs couvrirent 80 milles en deux jours et arrivèrent enfin dans la partie sud-est du lac des Bois. Il n'était pas question d'admirer les mille petites îles, car cette traversée d'une longueur de 120 milles se faisait en une seule journée. La dernière étape du voyage nécessitait 26 portages entourés de rapides et de chutes avant d'arriver au lac Winnipeg.

La brigade de Joseph échoua leur canot au bas de la rivière quelques jours avant les autres qui provenaient eux aussi du lac Grand Portage. Les écrits ne mentionnaient pas qu'ils étaient à l'emploi de la NWC, mais même les travailleurs indépendants arrêtaient ici pour rapiécer leurs canots, se reposer ou acquérir des fournitures. Il y avait deux dépôts construits par des compagnies rivales. La NWC servait les voyageurs du lac Athabasca et était le terminus nord de la route entre le Nord-Ouest et Montréal. Le fort HBC fournissait les traiteurs en route pour la Baie d'Hudson qui venaient des rivières Red et Assiniboine qui se trouvaient plus au sud. Les patates, les pois, de l'orge et d'autres légumes étaient cultivés sur le delta et il y avait du poisson en abondance dans la rivière et le lac. Le Bas de la Rivière était l'endroit le plus important pour s'arrêter en route et pour le retour du Nord-Ouest. C'était le point de rencontre des autochtones depuis des siècles.

Dans le Nord-Ouest, les rivières forment des frontières naturelles et les autochtones les utilisaient pour déterminer leurs territoires. Les Sioux du Dakota demeuraient et chassaient le buffle à l'ouest de la rivière Red et au sud de la rivière Assiniboine alors que les Crees chassaient au nord de l'affluent.

Les Saulteaux se déplaçaient selon les saisons entre Netley Creek sur la rivière Red près du lac Winnipeg à la fourche des rivières Red et Pembina. Des conflits se produisaient lorsque des groupes s'aventuraient dans les territoires rivaux à la poursuite des bisons ou encore pour voler des chevaux. Des récits de première main, tels que le journal du négociant en chef de la NWC, Alexander Henry ⁶⁶ (le plus jeune), fais état de nombreux incidents au cours desquels les Saulteaux négociant à son poste ont sonné l'alarme lorsque les Sioux étaient à proximité. La frontière américaine n'ayant pas été marquée à ce moment-là, des personnes — autochtones et commerçants de fourrures — se sont déplacées librement dans la zone, que l'on appelle les zones frontalières.

⁶⁶ Alexander Henry (le plus jeune) était le neveu d'Alexander Henry sénior, qui écrivait un journal détaillé dans le Nord-Ouest en ce temps-là.

Vers 1800, Le fils de Joseph Paquin est né à Beaver Creek⁶⁷ près du confluent des rivières Assiniboine et Qu'Appelle où se trouvait Fort Ellice de la HBC⁶⁸. Il avait épousé, à la façon du pays, une femme d'origine Cree qui avait pour prénom Marguerite. Il n'y avait pas de prêtres dans le nord-ouest, donc c'était la coutume autochtone qui prévalait. (Les églises française et anglaise contesteraient la légitimité de ces mariages, mais beaucoup de gens ont formé des couples qui ont duré toute la vie avec des personnes autochtones.) Il y a eu un nombre important de la population formé de couples Cree-Français qu'on a appelé par la suite de Métis au moment où Joseph arriva dans l'ouest. Avant même que LaVérendrye et ses enfants ne construisent une chaîne de forts entre 1730-1750, les voyageurs sous le régime français avaient des familles avec des autochtones. Ce fut la même chose pour ce qui est des hommes anglais de la HBC mariés à des autochtones. La compagnie avait assoupli ses politiques en permettant aux familles autochtones d'habiter à l'intérieur des forts.⁶⁹



Carte : Université du Manitoba

Les rivières formant des frontières et des corridors

En voyageant au sud du lac Winnipeg, Joseph se serait familiarisé avec trois rivières — Red River, Assiniboine et Pembina. Red River coule vers le nord à partir du lac Traverse (à la frontière entre le Minnesota et le Dakota du Nord) dans une grande vallée plate. La rivière Pembina serpente le long de la frontière internationale (parfois dans le Manitoba actuel, parfois dans le Dakota du Nord) et rejoint la rivière Red à environ deux milles au sud de la rivière. L'Assiniboine coule vers le sud depuis ses origines (Dans le centre-est de la Saskatchewan) et prend un grand coude, puis coule vers l'est jusqu'au confluent avec la rivière Red (The Forks, Winnipeg). Notez que Upper et Lower Fort Garry indiqués sur la carte n'existaient pas à ce moment-là, mais fournissaient des points de référence connus du lecteur moderne.

⁶⁷ Joseph Paquin-dit-Pocha identified his birthplace as Beaver Creek in his Metis Scrip affidavit (1876). Possibly it was Beaver Creek Post, of which little is known. If so, perhaps his father worked for the NWC at the time or contracted with the post as a free trader.

⁶⁸ In 1794, Fort Ellice was established on the Qu'Appelle River, upstream from its confluence with the Assiniboine River.

⁶⁹ The HBC policy changed in 1790.

1803 Fort Pembina dans les zones frontalières

On ne sait pas où se trouvait Joseph Paquin en 1803, mais il semblerait qu'il était toujours dans le Nord-Ouest. S'il faisait la traite de façon indépendante, il aurait sans doute déménagé sa petite famille de Beaver Creek vers le confluent de Pembina et Red River où vivait un groupe d'hommes sans attache donc libres. (Il aurait été dans ce secteur en 1806, donc il était bien au courant.)

Pembina était en pleine activité en 1803. Il y avait deux forts de la NWC, un se trouvait sur le côté sud de la rivière Pembina construit par Chaboillez en 1797, et un autre de l'autre côté de celui-ci construit par Alexander Henry en 1801. La compagnie XY, un récent rival venu de Montréal, possédait un poste dans les environs et HBC en avait un aussi à l'est de Red River. Les bandes autochtones Cree et Assiniboine venaient régulièrement faire la traite à ces forts. Les Sauteaux passaient l'hiver à cet endroit situé près des troupeaux de bisons dans les plaines à perte de vue.

En octobre 1803, Antoine Lapointe travaillait au poste de la HBC et aurait été à leur emploi jusqu'en 1808. Il aurait eu une famille avec une femme d'origine Cree et leur fille, Marie, aurait épousé le fils de Joseph Paquin.

Le nom de Lapointe est cité dans le journal d'Alexander Henry. Dans la scène qui suit, Henry surveillait l'action du toit de sa maison, située à l'intérieur des palissades du fort. Une caravane quittait à destination de Hairy Hills où se trouvait un petit poste sous la responsabilité d'Henry.⁷⁰ Hairy Hills, qui porte maintenant le nom d'Escarpement Pembina, était une longue pente de trois à quatre cents pieds au-dessus de la vallée de Red River. Le guide de la caravane conduisait une charrette tirée par deux chevaux ; sa femme, d'origine Cree, marchait derrière portant un bébé sur le dos dans un berceau. La charrette était chargée de boîtes, de bagages, de bouilloires et autres articles. La deuxième charrette transportait des paquets pour le poste de traite et les bagages du conducteur ainsi que deux jeunes enfants. Sa femme marchait avec un bébé sur le dos qu'elle grondait et le bébé hurlait et se jetait de tous bords tous côtés. Un homme suivait en marchant avec un calumet à long manche (pipe) à la main, suivi de sa femme avec sa blague à tabac en perles. Derrière eux se trouvait un chariot chargé de paquets pour le poste et d'autres bagages. Antoine Lapointe conduisait un chariot tiré par deux chevaux, chargé de biens pour le poste et les bagages de trois autres personnes. Une bouilloire était suspendue de chaque côté du tas de paquets. Trois hommes suivaient, armés de fusils en bandoulière, fumant des pipes fraîchement allumées. Les suivait un homme conduisant une jeune jument qui était chargée de pommes de terre, de courges, d'un tonneau d'eau douce, d'un vieux sac de laine et de deux jeunes fauves qui hurlaient. Le suivant était un traîneau tiré par trois chevaux. Un cheval donnait des coups de sabots et s'élevait en reniflant et a failli perdre une partie du chargement de farine, de choux, de navets, d'oignons et d'une grande marmite de bouillon. Le maître de la caravane marchait à côté d'un cheval tirant le troisième traîneau dans lequel était sa fille et une femme allongées sous une tente colorée. Les deux semblaient très malades. La mère de la fille marchait derrière en s'occupant d'elle. Une traînée de vingt chiens dressés pour tirer les traîneaux et d'autres pour la chasse était à la fin de la procession longue d'un mille.

⁷⁰ En juin 1803, Alexander Henry, le plus jeune, était maître d'un regroupement à un poste de la NWC situé au bas de la Red River en plus du fort Pembina — Portage La Prairie, Lac Manitoba, P. en Longue, Red River, the Forks et Park River. Alexander Henry's journal, p. 245

L'hiver à Pembina, pour Lapointe dans le fort de la NWC et pour Joseph dans le camp des commerçants libres, commençait en octobre avec des nuits de gel et de neige. Les hommes du fort entraient les légumes (choux, carottes, oignons, navets betteraves, panais et pommes de terre) à l'intérieur et ils commençaient à empiler le bois de chauffage. Les cygnes et les oies s'envolaient en se dirigeant vers le sud. Les ruisseaux et les rivières gelaient. Le feu brûlait dans toutes les directions dans la prairie, même lorsque recouvert de neige.

Les bisons rôdaient dans les environs même en plein hiver. La nourriture se faisait rare à partir de décembre et les hommes de la NWC avaient seulement du bœuf amaigri et dur à manger, encore moins pour les hommes de la XY.⁷¹

Les voyageurs vivaient dans les tipis avec leurs femmes Cree et les enfants. Ils prenaient bien soin de ces derniers en chassant, en pêchant et en échangeant des fourrures avec les chasseurs Cree, Assiniboine et les Saulteaux. Ils vendaient les peaux de fourrure aux postes de traite de la NWC, XY et HBC et leur fournissaient de la viande et du pemmican. Henry n'avait rien de bon à dire d'eux : « Ces voyageurs sont une nuisance pour le pays et sont généralement des vauriens ». C'est ce qu'il écrivait dans son journal : « Je n'ai jamais rencontré un homme honnête parmi eux ».⁷²

En avril, le foin commença à pousser et la lueur des feux était visible de loin. Lapointe et les autres hommes s'occupaient à faire des roues ou des charrettes, d'autres sciaient du bois et faisaient du bois équarri. Le forgeron faisait des clous et d'autres des filets pour prendre l'esturgeon ou fumaient des langues de bisons dans le fumoir. Les plus actifs ou plus performants étaient partis à la chasse aux castors avec les autochtones.⁷³

Vers la mi-mai, les canots de la NWC partirent pour le rendez-vous annuel à Fort William au lac Supérieur. Le 1^{er} juin, ils étaient rendus aussi loin que le bas de la rivière sur le lac Winnipeg. Dix-huit canots provenant des districts du haut et du bas de Red River et de Swan River, accompagnés de quelques-uns de la compagnie XY qui arrivèrent en même temps en chantant et en gardant le rythme avec les pagaies et les rames.⁷⁴

1806 Berthier, Bas-Canada

Joseph Paquin retourna dans sa patrie natale en fin d'août 1805 avec une brigade de Fort William. À Noël, il a sans doute raconté ses histoires du Nord-Ouest à tous ceux qu'il connaissait. Les siens prirent connaissance de ses méthodes employées pour chasser le bison à dos de cheval et de servir de sa bouche pour ranger les munitions afin de recharger son fusil rapidement. Les plus jeunes ont certainement apprécié ses rencontres avec les ours, les cougars et les serpents. Il a aussi partagé des confidences avec son frère aîné, Toussaint, au sujet de sa femme Cree et de sa famille. Possiblement, il a confessé ses péchés à l'aumônier paroissial. Par la suite, étant seulement le fils d'un fermier, il envisagea de répéter ces expériences au cours des années en faisant un travail répétitif et en racontant des histoires.

⁷¹ Coues, *New Light on the Early History of the Greater Northwest*, (Henry's journal), p. 232—Dec. 10, 1803

⁷² *Ibid*, p. 231 — Nov. 30, 1803

⁷³ *Ibid*, p. 240 — April 2, 1804

⁷⁴ *Ibid*, p.246—June 1, 1804

Le 16 avril 1806, Joseph et trois amis ont signé un contrat avec promesse de voyager ensemble pour se rendre à Red River.⁷⁵ Ils mettent toutes les ressources en commun pour acquérir un canot nordique afin de partir dans les trois semaines suivantes. Les trois autres étaient Charles Bellegarde, Michel Jenton dit Dauphiné et Jean-Baptiste Lagimonière. Bellegarde travaillait pour la NWC depuis 1793, alors que Dauphiné en était à son premier voyage.⁷⁶ Lagimonière avait été dans le secteur de la Red River depuis cinq ans à titre d'homme libre. Il est possible que ces trois hommes d'expérience aient fait connaissance lors de voyages antérieurs dans le pays des fourrures. Tous, à l'exception de Bellegarde, vivaient à plus de 25 km de Berthier, l'endroit où le contrat avait été signé, tandis que Bellegarde venait de Rivière-du-Loup (nord-est de la ville de Québec).⁷⁷

Ce qui était remarquable de cette expédition était que Lagimonière amenait sa nouvelle épouse qui insistait pour être de la partie. Ces derniers s'étaient mariés (Lagimonière et Marie-Anne Gaboury) cinq jours après la signature du contrat. Une négociation pour l'espace dans le canot fut nécessaire pour accommoder Marie-Anne. Aucune femme canadienne-française n'était partie pour l'ouest auparavant, ils furent le premier couple de blanc à avoir des enfants dans le nord-ouest. (Leur petit-fils, Louis Riel, deviendra mémorable comme chef rebelle au temps du gouvernement provisoire du Manitoba en 1870.)

Des années plus tard, Marie-Anne raconta ses aventures à ses enfants. Lors du voyage, elle n'a pas eu à transporter de lourdes charges ou à ramer comme les hommes. Néanmoins, elle marchait lors des portages et elle demeurait assise de longues heures dans le canot. Ses longs vêtements avec jupons affichaient des taches permanentes le long des ourlets, car selon sa biographie, elle a toujours porté, au cours de sa vie, des vêtements typiques comme les femmes canadiennes-françaises portaient.⁷⁸ Sa présence ajoutait sûrement du stress sur les hommes qui ne voulaient que son bien-être, ces derniers demeurèrent toujours de bons amis même après leur arrivée à Pembina (Paquin, Bellegarde et Lagimonière furent ensemble pendant plusieurs années, mais les écrits ne font aucune mention de Dauphiné).

Au moment de l'arrivée de Paquin et de son groupe, le maître de la NWC à Pembina, Alexander Henry revenait d'un voyage de cinq semaines fait aux villages des Mandants⁷⁹ sur la rivière Missouri (près de Bismark, ND). Les Mandants vivaient dans des habitations circulaires faites de terre. Ils cultivaient le blé d'Inde et les fèves qu'ils échangeaient avec d'autres tribus autochtones contre des chevaux et des objets appartenant à d'autres tribus vivants aussi loin que le Mexique et le Pacifique. Les villages Mandants étaient des plaques tournantes pour le réseau des échanges sur le plan des affaires nord-américaines et ce réseau existait depuis des siècles avant l'arrivée des Européens.⁸⁰

⁷⁵ Centre de Patrimoine, Winnipeg — Voyageur's database, M620/1864. The contract was signed on 16 April 1806 before the notary, François-Xavier Dézéry.

⁷⁶ Charles Bellegarde signed a two-year contract with NWC partners, David and Peter Grant, and Les Robertson on 1793/09/23, destination dans le nord. (Voyageur database M620/1198). Also, Alexander Henry the Younger noted the return of the 1800-01 Red River Brigade with Charles Bellegarde in the fourth canoe (p.49, Henry's journal)

⁷⁷ Dauphiné était de Lanoraie et Lagimonière de Maskinongé.

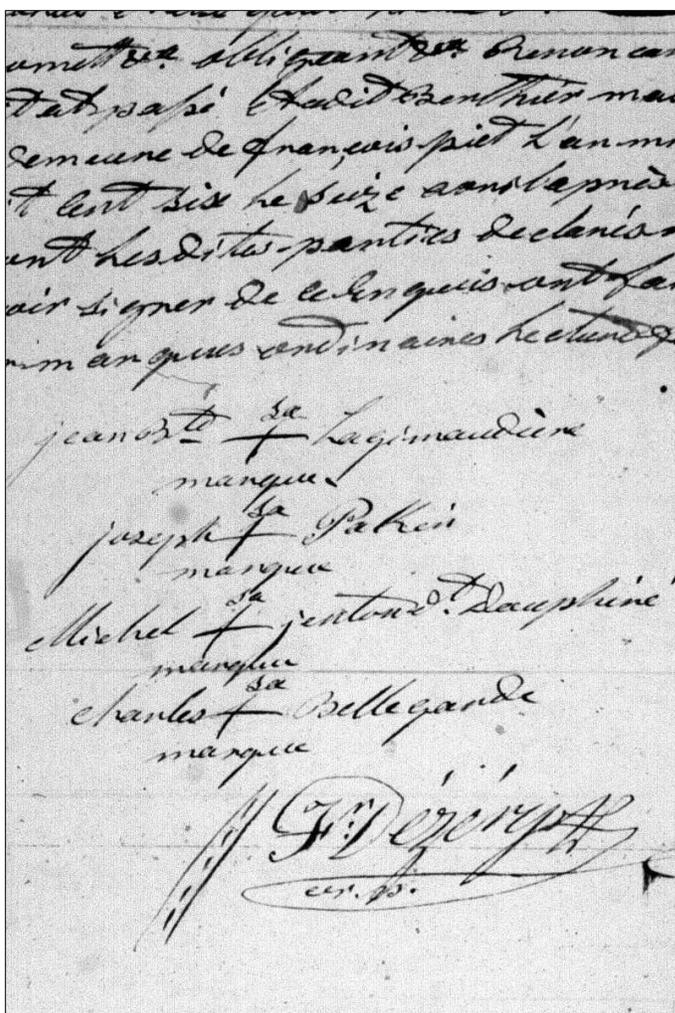
⁷⁸ Dugas, Dugas, la première femme canadienne du nord-ouest p. 6 « Elle conservait la tenue vestimentaire de son lieu de naissance ».

⁷⁹ Coues (Henry's journal), p. 285-421. Henry quitta Pembina le 7 juillet 1806 et était de retour le 14 août. Les explorateurs américains, Lewis et Clark l'avaient précédé à l'hiver 1804-05, il reviendra en août 1806 à la suite de leur départ.

⁸⁰ John S. Milloy, *The Plains Cree: Trade, Diplomacy, and War 1790 to 1870*. Winnipeg: U of Manitoba Press, 1988.

Joseph renoua à Pembina avec sa femme Cree, Marguerite, et aussi avec son fils de six ans, Joseph junior. Lagimonière avait aussi une femme Cree, Josette, et une fille.⁸¹ Sa femme Cree était fâchée de le voir arriver avec sa nouvelle femme, c'est ce que Anne-Marie racontait quelques années plus tard. Elle voulait se venger de sa rivale. Lagimonière décida de déménager au Grand Camp, à quelques milles en amont, là où la plupart des chasseurs et leurs familles demeuraient dans le temps de la chasse aux bisons. Il est probable que Paquin et Bellegarde l'accompagnaient. En janvier, le couple était de retour à Pembina et leur premier enfant est né au poste de la HBC.⁸²

Joseph Paquin et ses amis décidèrent de quitter Pembina à la fonte des glaces sur la rivière, car il devenait risqué d'y demeurer. La menace de la femme Cree qui avait été rejetée par Lagimonière et aussi par les agissements des Sioux qui devenaient plus actifs dans le secteur de Pembina justifiaient ces déplacements. (L'année suivante, Henry mentionne dans son journal la menace posée par un rassemblement Sioux dans les environs du fort). En mai, Paquin et le groupe quittent pour le nord en direction de la rivière Saskatchewan.



Contrat des voyageurs

Quatre hommes signent un contrat le 16 avril 1806 pour l'achat d'un canot du nord afin de voyager ensemble à destination de Red River — Joseph Paquin (Pakin), Charles Bellegarde, Michel Jenton-dit-Dauphiné et Jean-Baptiste Lagimonière. Chaque homme à signé en faisant une croix X symbolisant le fait d'être analphabète. Chacun devait transporter des provisions de Berthierville à Sault-Ste-Marie. (50 livres de bacon, 80 livres de biscuits, ½ livre de pois, 400 livres de sucre.)

(Image : Centre de Patrimoine, Winnipeg)

⁸¹ Antoinette Lagimonière, Metis scrip, Centre de Patrimoine - Chronology

⁸² Reine Lagimonière est née le 6 janvier 1807. Centre de Patrimoine - Chronology

1807 De Pembina à Cumberland House

Joseph Paquin quitta la région de Pembina en mai 1807 accompagné d'un groupe de personnes libres dont Jean-Baptiste Lagimonière et Charles Bellegarde qui étaient avec lui depuis le départ de la vallée du Saint-Laurent l'année précédente et aussi de Michel Chalifoux qui venait de terminer un contrat avec la NWC.⁸³ Ils remplirent deux canots de leurs familles ainsi que des bagages et des provisions. Le fils de Joseph avait sept ans et l'enfant de Lagimonière avait cinq mois. Il y avait sans doute d'autres enfants âgés de moins de dix ans. Les canots partirent tôt un matin de la fin de mai en direction des forts Augustus et Edmonton (aujourd'hui le centre de l'Alberta).

Même s'il n'y a pas d'écrit détaillé sur le voyage, le maître de la NWC, Alexander Henry, le plus jeune et l'explorateur, David Thompson, ont fait le même voyage l'année suivante et dans leur journal on retrouve de façon détaillée la description de la route.⁸⁴ À la fin du mois de mai, la rivière Red était profonde et coulait rapidement avec l'engorgement des ruisseaux au printemps. Deux jours plus tard, ils arrivaient à la fourche des rivières Assiniboine et Red. Ils peuvent avoir campé près des autres négociants indépendants ou à côté des Crees, Assiniboines et Saulteaux qui fréquentaient aussi l'endroit. Il y avait des indices qui laissaient croire que cet endroit était un lieu achalandé depuis longtemps. Il y avait un vieux cimetière datant de l'épidémie de la variole de 1781-82 qui avait décimé des milliers d'autochtones du nord-ouest.⁸⁵ Les ruines de cheminées et de fondations étaient les seules choses qui restaient de petits forts qui dataient de 1738 quand La Vérendrye est venu dans le secteur et aussi de la période récente de 1803 quand Alexander Henry avait un poste à cet endroit pour un hiver.⁸⁶

Le groupe Paquin a continué vers le nord sur la rivière Rouge jusqu'au marais Netley, où la rivière entre dans le lac Winnipeg. Les Saulteaux, arrivés dans la région quinze ans plus tôt en provenance de Sault Ste Marie,⁸⁷ ont planté du maïs et des pommes de terre dans leur camp d'été du ruisseau Netley. Peut-être comme Henry l'année suivante, le groupe de Joseph leur acheta une petite quantité de provisions.⁸⁸ Les hommes libres connaissaient probablement le chef Peguis des chasses au bison dans la région de Pembina où sa bande passait ses hivers.

Le chemin habituel à travers le lac Winnipeg était le bord de la côte Est pour aller à York Factory sur la Baie d'Hudson. S'ils étaient retournés à Montréal, ils auraient pris la voie de l'Est jusqu'à l'embouchure de la rivière Winnipeg pour se rendre vers le lac Supérieur. Mais Joseph allait vers l'Ouest donc vers les forts le long de la rivière Saskatchewan. Ils suivirent la rive ouest du lac Winnipeg vers Tête de Chien (Dogs's Head), un lien direct avec le petit bassin au sud et le grand bassin au nord. Lac Winnipeg est d'environ 250 milles de long du sud au nord et entre 20 à 60 milles de largeur pour couvrir en tout 9500 milles carrés. L'année suivante, lorsque Alexander Henry atteint le détroit, il y avait une forte houle, alors il s'est approché de la rive jusqu'à ce que le vent se calme.⁸⁹ Ses hommes ont dispersé les bagages sur

⁸³ Dugas, p. 6 ; Henry, p. 612, footnote #15.

⁸⁴ Coues, p. 447-567.

⁸⁵ Estimates vary, but between 60-90% of people in some communities died during the 1781-82 smallpox epidemic. Alexander Henry reported seeing the remnants of old forts and the graves on August 19, 1800. (Coues, p. 46)

⁸⁶ Bell, MHS. Fort Rouge existed for only one season, 1738-39, built by La Veréndrye's friend and colleague, de Marque.

⁸⁷ Sutherland, Peguis: A Noble Friend, p. 9. Peguis' band of Saulteaux left the Great Lakes area some time between 1770-1790. By 1790-95, they were at the Forks.

⁸⁸ Coues, p. 448. August 11, 1808

⁸⁹ Coues, p. 435

le sol pour que le soleil les assèche et pendant ce temps, ils ont cueilli des framboises et pris un bref répit, car ils étaient exténués. Il semble que Paquin aurait connu des périodes de grêle et de tempête en cours de route et il aurait continuellement été à la recherche d'endroits pour se réfugier lorsque les gros nuages noirs pointaient à l'horizon et qu'une forte brise transportait les canots qui frôlaient les amoncellements de pierres calcaires.

Quelque cinq jours après, les voyageurs ont atteint l'entrée de Cedar Lake et en traversant ils arrivèrent au delta de la Rivière Saskatchewan. C'était un marais avec de nombreux chenaux qui obligeaient les hommes à tirer les canots à travers la vase boueuse et à s'enfoncer jusqu'à la taille.⁹⁰ Par la suite ils ont pénétré dans la principale voie de la rivière Saskatchewan et après quelques jours ils arrivèrent à Cumberland House où la NWC avait un petit dépôt de fournitures pour satisfaire aux besoins des brigades qui faisaient la traite plus au nord.

Le poste de la HBC, en comparaison, était bien garni pour les trappeurs Cree et Assiniboine qui se réunissaient à cet endroit depuis plus de trente ans. (Cumberland House, construite en 1774 par Samuel Hearne fut le premier poste établi dans les terres par la HBC) C'était aussi un arrêt pour faire les provisions pour les canots qui venaient d'aussi loin que Edmonton House sur la route pour York Factory. Un bon endroit pour s'arrêter, faire le plein de provisions et en même temps réparer les canots. Ils y restaient pour une semaine.

L'arrivée du groupe avec Paquin créait de l'agitation dans les tipis des Crees et des Assiniboines qui faisaient la traite à ce fort. Le mot se répandit rapidement qu'une femme blanche et un enfant étaient dans les environs, très vite la foule se rassemblait pour les regarder. (C'était un souvenir de Madame Lagimonière).⁹¹) Le petit groupe de voyageurs ont sûrement été témoins de réactions semblables tout au cours du voyage dans nord-ouest les mois suivants quand ils rencontraient différents groupes de voyageurs autochtones.



Joseph Paquin et trois autres voyageurs libres quittèrent Pembina à la fin du mois de mai 1807 en direction de Fort Augustus et Edmonton House. Ils voyagèrent en canots sur la rive ouest du lac Winnipeg, puis à l'ouest de la rivière Saskatchewan qui se nomme de nos jours Prince Albert. Quelques jours après, ils échangèrent leurs canots pour des chevaux et continuèrent le trajet sur terre.

⁹⁰ Coues, p.469

⁹¹ Dugas, p. 7

1807 De Cumberland House à Paint River House

Le courant était si fort après avoir quitté Cumberland House que les hommes durent ranger les avirons pour prendre les tiges de bois et les cordages. Deux hommes dans chacun des canots s'attachaient à la corde de remorquage en utilisant l'anneau de portage et ensuite en passant la corde sur l'épaule, puis sur l'estomac pour ensuite la passer sous l'autre bras.⁹² Le fond de la rivière était de gravier et de sable, donc les tiges en bois étaient très efficaces, mais le bord de la rive était rocailleux et boueux par endroit surtout aux endroits où les ruisseaux croisaient le sentier des hommes. Ils s'enfonçaient jusqu'aux genoux et parfois trébuchaient sur des pierres. C'était du travail dangereux parce que le tout se déroulait rapidement, les longues cordes s'accrochaient aux pierres ou aux pièces de bois à la dérive. Les hommes trébuchaient et devenaient épuisés très vite.

Un soir Joseph et le groupe campaient sur une plage avec un feu de camp près à proximité des arbres couchés sur le sol. Après le repas, les hommes étaient assis au feu et jasaient entre eux en fumant le calumet. Ils étaient accompagnés d'un homme du nom de Bouvier qu'ils avaient rencontré au cours de la journée. Les femmes se trouvaient plus loin et préparaient les tentes pour la nuit. Le feu éclairait le visage de chacun, mais au-delà du cercle de personnes, c'était la noirceur totale. Soudainement, Bouvier se mit à crier comme s'il subissait l'attaque d'un animal. Les quatre hommes prirent les fusils et s'empressèrent d'aller à la rescousse de l'homme entraîné dans la forêt par un ours suivi de ses deux petits oursons. Les hommes tuèrent l'ours, mais ce dernier l'avait déjà griffé au visage et rendu aveugle. Les femmes pansèrent les blessures et prirent soin de lui jusqu'au prochain fort où elles le laissèrent.⁹³

Un voyage de six jours, puis ils arrivent à la fourche des rivières Saskatchewan Sud et nord située à quelques 10 milles à l'est du Prince Albert d'aujourd'hui. Il se dirige vers le nord, toujours en se servant des cordes, car le courant est trop fort, les rapides plus fréquents et la descente plus grande. Par la suite, le courant devient moins fort et le fond est moins profond, alors ils rangent les cordes et les tiges en bois et reprennent les avirons. En serpentant entre les bancs de sable et les îles peuplées de saules, ils réalisent qu'ils s'éloignent de la forêt. Des bosquets de tremble et des marécages aqueux parsemaient les plaines de la zone de transition. À certains endroits on apercevait des sentiers profonds l'œuvre du passage des bisons qui descendaient les bancs pour franchir la rivière. Ils arrivèrent par la suite à la montée, c'est-à-dire l'endroit où l'on échange les canots pour les chevaux et ainsi pour faire le reste du voyage. Les deux embranchements étaient séparés seulement par quelques milles à cet endroit et un sentier entre les deux avait été défriché par les Crees. Les deux compagnies, HBC et NWC, avaient des forts sur la voie sud, donc il est probable que deux hommes aient amené le blessé à Fort Carlton en utilisant ce chemin de terre. (C'est le second emplacement où se trouvait le fort.) L'actuel site historique du Fort Carlton est une reproduction du troisième emplacement.

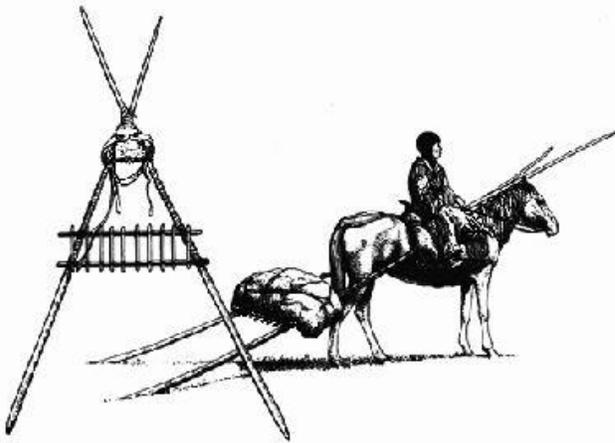
Les voyageurs ont sûrement acquis les chevaux des Crees et Assiniboines qui campaient près du lieu de passage. Ils ont échangé des marchandises de la même manière que les hommes des compagnies du commerce de la fourrure, une touche de tabac, un pichet d'alcool, de la poudre et du plomb. Les négociations étaient toujours précédées par de longs discours des plus vieux en fumant le calumet, ce qui durait des heures avant d'en arriver à une entente. Dans les mois suivants, Paquin et les

⁹² Coues, p. 478–479

⁹³ Dugas, p. 7–8. Dugas claimed that they took him all the way to Fort des Prairies (Edmonton), but Paquin's group didn't arrive at Edmonton until the next fall. The closest fort was Carlton on the South Branch of the Saskatchewan River (between present-day Batoche and St. Louis.) and it's likely they left him there. He ended his days at the Red River Settlement, living with the priests at St. Boniface.

autres hommes du nord répéteront cette scène de transaction plusieurs fois, car ils recueillaient des peaux de fourrures des mains des chasseurs locaux pour les échanger contre des biens et de l'argent au fort d'une compagnie.

Joseph et son groupe ne partaient pas à la course pour se rendre à destination ; ils se déplaçaient et campaient subitement en ne s'éloignant pas trop de la rivière Saskatchewan. Les chevaux tiraient les travois chargés de tentes, des articles pour la traite, des provisions et des bagages, pendant que les hommes, femmes et enfants marchaient. Ils passaient quelques jours dans les plaines sous la tente dans de belles prairies au bord de la rivière comme Alexander Henry le fera l'année suivante.⁹⁴ De ces endroits les hommes pouvaient chasser le buffle à pied ou à cheval et rapporter la viande au camp pour que les femmes fassent du pemmican ou encore du cuir. Il y avait abondance de troupeaux dans ce temps-là, dans un pâturage à perte de vue comme le disait Henry. Ce modèle de camper, chasser et se déplacer en faisant des arrêts occasionnels pour faire la traite de fourrure a finalement amené les voyageurs et leurs familles au confluent de la rivière Vermillion avec le nord de la Saskatchewan.



Les voyageurs ont adopté plusieurs stratégies que les autochtones utilisaient pour survivre. La femme Cree de Joseph lui a sans doute enseigné entre autres la façon de fabriquer un travois pour un cheval ou un chien.

(Illustration encyclopédie canadienne)

1808 De Paint River House à Fort Edmonton

Deux forts se trouvaient côte à côte sur un plateau de la banquise nord de la rivière Saskatchewan à l'opposé de l'embouchure de la rivière Vermillion (quelques 40 km au nord-ouest de Lloydminster d'aujourd'hui.) Le fort Vermillion de la NWC et Paint River House de la HBC, tous deux étaient identifiés par l'argile rouge retrouvée le long de la rivière et étaient entourés d'une palissade commune. Les hommes dans les forts gardaient l'œil ouvert sur les groupes de traiteurs qui arrivaient et ne permettaient jamais l'accès aux Crees et aux Blackfoots en même temps. Ces alliés traditionnels étaient en guerre.

La balance du pouvoir sur les plaines avait changé depuis que la HBC avait commencé à construire des postes de traite dans les terres à l'ouest de la Baie d'Hudson. Joseph Paquin et son groupe de voyageurs avaient remarqué ces postes de traite originaux tout le long de la rivière Saskatchewan lors des randonnées depuis Pembina. Les murs et les foyers en ruine et les forts abandonnés racontaient l'histoire de la rivalité entre la NWC et la HBC qui avait débuté vers 1776. À chaque fois que l'une des

⁹⁴ Coues, p. 493

compagnies construisait un poste de traite plus loin, l'autre sautait sur l'occasion pour en construire un encore plus loin. On abandonnait le vieux poste aussitôt que le nouveau était terminé. Il y avait des constructions abandonnées presque à chaque tournant. Alexander Henry qui a fait le même voyage l'année suivante lors de sa nouvelle affectation au Fort Vermillion a noté tous les sites dans ses écrits.

Les Crees et les Assiniboines étaient devenus des commerçants intermédiaires au début des années lorsque les hommes de la HBC demeuraient dans les forts situés sur les rives de la Baie Hudson et que les traiteurs autochtones venaient les rencontrer. Les Blackfoots avaient obtenu des fusils et des biens provenant des Anglais en faisant des échanges avec les Crees qui en retour obtenaient des chevaux. Les Crees pouvaient empêcher leurs ennemis d'acquérir des fusils et le désir de se venger s'est développé dans les groupes comme Gros Ventre. Les choses ont changé avec la venue des postes situés dans les terres, toutes les tribus pouvaient transiger directement avec les Anglais et les Canadiens français. Le maître du Fort Edmonton, James Bird, en 1806, a écrit au sujet d'une querelle fatale entre les anciens alliés. Lorsque les voyageurs sont arrivés deux ans plus tard, les Crees et les Blackfoots étaient en guerre. Certains historiens font référence à ces années de 1806-1850 comme étant les années de la guerre des chevaux parce que les Crees avaient un grand besoin de chevaux et ils manquaient l'approvisionnement traditionnel en chevaux. Le vol de chevaux était le motif principal de cette friction entre les bandes autochtones. Paquin et les hommes libres voyageaient dans le secteur de la rivière Saskatchewan durant cette période difficile et incertaine. Ils étaient acceptés parmi les Crees en raison des liens de parenté qui existaient, causé par le mariage des hommes blancs avec des femmes Cree, mais les autres comme Blackfoot et Gros Ventre étaient des ennemis. Les voyageurs avaient la réputation d'être de bons chasseurs qui ramenaient toujours aux forts des peaux propres et bien apprêtées. Il n'y avait pas de compétition avec les Crees parce que les intermédiaires étaient devenus des chasseurs de bisons et des fournisseurs de viande et de pemmican pour les forts.

Les voyageurs ont passé l'hiver 1807-1808 à proximité des deux forts, car la chasse était bonne — les castors du côté nord de la rivière et les bisons au sud. James Bird a fait état d'une rencontre avec eux en septembre 1808 à son arrivée à Paint House suite à sa visite des forts situés plus à l'est. Il avait écrit « Plusieurs voyageurs sont arrivés avec nous ». Ces derniers se dirigeaient vers Fort Edmonton pour échanger des fourrures contre de l'argent comptant et non des biens. Le comité de la HBC à London étudiait la possibilité d'émettre de l'argent, mais Bird décida de ne plus attendre et il créa des « billets sur son compte ».⁹⁵ Paquin et les autres étaient consentants à vendre leurs services de traiteurs, de chasseur et de différentes formes de travail à l'une ou l'autre des compagnies, mais à leurs conditions. La NWC les avait payés en livres au moment de les engager, car ils savaient que l'argent pouvait être envoyé à leurs parents sur le Saint-Laurent. Ayant fait de bonnes affaires avec Bird, ils prirent leurs biens et quittèrent à destination de Fort Edmonton.

Bird a écrit dans son journal, « deux semaines après, Lagimonière, sa femme et deux de ses hommes étaient parvenus à Edmonton ». Bird avait accepté de fournir l'hospitalité à Lagimonière et sa femme et ses deux enfants au cours de l'hiver.⁹⁶ (Reine avait moins de 2 ans et La Prairie avait 6 semaines.⁹⁷) Les deux forts, Fort Edmonton HBC et Fort Augustus NWC, se partageaient les accommodements pour les femmes et les enfants. Les forts étaient situés dans la vallée Rosssdale Flats (aujourd'hui Edmonton AB) qui était entourée d'une seule palissade.

⁹⁵ Ens, Edmonton House Journals, p. 122, Sept. 17, 1808

⁹⁶ Ens, p. 122—123, Sept 30, 1808

⁹⁷ Reine Lagimonière, born 6 Jan 1807 at Pembina; La Prairie (Jean-Baptiste), born 15 Aug 1808 at Fort des Prairies (likely Fort Vermillion)

À l'intérieur des murs, les personnes comme James Bird, qui avait six garçons avec sa première femme et deux autres avec la seconde, élevaient la première génération de Métis dans le nord-ouest.⁹⁸ On ne peut pas dire si Joseph Paquin était demeuré à Fort Edmonton avec Lagimonière ou s'il serait resté avec les autres hommes à Paint River House en septembre 1808. Toutefois, les quatre hommes avaient quitté Pembina ensemble et étaient toujours ensemble au moins pour une autre année et peut-être plus pour autant que se rappelle la femme de Lagimonière.

Le mois de juin après, Les Canadiens — Bellegarde, Chalifoux et Paquin — étaient dans les plaines à faire la traite avec les chasseurs Cree ou à chasser le buffle. Leurs femmes et enfants campaient quelques cinq jours de distance d'Edmonton avec d'autres familles de voyageurs. La famille de Lagimonière campait à quelques milles de là à la bordure d'un lac. Marie-Anne Lagimonière se souvient que leurs chevaux ont été volés la nuit et que son mari était parti à la recherche pour les trouver. Il n'a pas été de retour cette nuit-là. Vers midi le lendemain, un groupe de guerriers Sarcee (Tsuut'ina) ont encerclé la tente, armé et déguisé avec de la peinture, prêt à se battre. Au retour de son mari, les Sarcees refusèrent de laisser la famille partir avant le retour des autres hommes. Lagimonière les a convaincus de les laisser camper dans un endroit un peu plus loin pour permettre à Marie-Anne et aux enfants de dormir. Ils s'enfuirent et ne se sont pas arrêtés avant leur arrivée à Fort Edmonton cinq jours plus tard. Marie-Anne se souvient d'avoir aperçu un groupe de Sarcee au loin juste avant d'arriver à l'endroit sécuritaire.

Les voyageurs canadiens étaient au fort au moment où Lagimonière est arrivé. Les Sarcees avaient massacré leurs femmes et enfants quelques jours auparavant pour se venger du vol des chevaux par les Crees. Seulement la famille de Bellegarde avait survécu. Même si la liste des personnes mortes n'a pas été conservée, il semble évident que la femme de Joseph Paquin et ses enfants périrent ce jour-là. Cependant, son fils de neuf ans, Joseph, fut épargné (et il deviendra le père d'une grande famille née dans le nord-ouest).

1810 De Fort Edmonton à la Columbia

Vers 1810, les frères de Joseph Paquin, Toussaint et Louis, l'avaient rejoint à Paint River House/Fort Vermillion. Les deux compagnies préparaient leurs bagages pour quitter à destination d'un nouveau fort plus à l'ouest. Alexander Henry, le plus jeune, maître du poste de la NWC mentionne les deux frères dans un incident de vol de chevaux. Le 21 mai pendant que Henry tirait sur des canards dans un petit étang près du fort, les autochtones volèrent les chevaux qui broutaient sur la colline derrière eux. Ils ont coupé les attaches et sont partis, deux personnes sur chaque cheval. Les deux compagnies la HBC et la NWC perdirent des chevaux cette journée-là, y compris deux appartenant à Paquin. Ce dernier s'apprêtait à partir. »⁹⁹

Le 31 mai, nous sommes tous montés sur les chevaux et nous avons abandonné le Fort Vermillion, Henry écrivit dans son journal « nous laissons la glacière ouverte, elle contient 400 pièces de bisons

⁹⁸ James Bird would eventually have 19 children with three wives.

⁹⁹ Coues, p. 599. Sunday, May 20, 1810. Future events show that there were three Paquin brothers at Paint River House in 1810. They likely arrived the previous summer because the Montreal brigades returned to the west each year in about August. Toussaint, being older, may have been in the west years earlier than Joseph, but there are no records to confirm this. Louis was no doubt on his first adventure. (See part one of this book for more about the brothers.)

encore gelées ». ¹⁰⁰ Dans le cortège de la NWC, cette journée-là, il y avait 44 chevaux, 60 chiens, 12 hommes, 6 femmes et un aveugle. ¹⁰¹ (Tout porte à croire que c'était Bouvier qui avait été malmené par un ours.) Ils quittaient la rivière Vermillion à cause de la montée de la violence entre les Crees et les Assiniboines. Ils se faisaient la guerre ce qui menaçait les hommes dans les forts. Le nouveau site portait le nom de White Earth House et se situait à mi-chemin entre les Forts Vermillion et les Forts Edmonton et Augustus. Les quatre forts furent relocalisés et une palissade commune fut construite pour protéger les habitants.

Les frères Paquin avaient été embauchés par James Bird, le chargé des Forts de la rivière de la Saskatchewan, pour une expédition afin d'établir des liens de traite à l'ouest des montagnes Rocheuses. La NWC faisait la traite depuis dix ans dans ce secteur qui avait été nommé à partir du nom de la rivière Colombia, mais la HBC n'avait envoyé les premiers hommes dans ce côté des montagnes seulement l'année précédente. Joseph Howse fit le premier voyage exploratoire avec trois hommes en quatre mois et ils s'apprétaient à y retourner avec une plus grande équipe pour y passer une année. ¹⁰²

Le 19 juin, Henry remarqua que les hommes de la HBC partaient sur deux canots pour la Colombie avec neuf personnes, y compris, les Paquin. Joseph et Toussaint faisaient partie du groupe en emportant des biens à échanger, des provisions, du tabac, du vin fort en alcool, de la poudre à fusil, des munitions et du pemmican. ¹⁰³ Le jour suivant, un autre groupe quitta à cheval — Howse ; 2 hommes de la NWC, 4 guides et chasseurs Cree et le plus jeune des Paquin. ¹⁰⁴ Henry a écrit que toute l'expédition de la HBC pour la Colombie était formée de 17 personnes.

Quatre jours plus tard, et à quelques milles de Fort Edmonton, l'expédition de Howse rencontra David Thompson qui était en route pour le rendez-vous annuel de la NWC à Rainy lake. ¹⁰⁵ Thompson avait commencé sa carrière à la HBC en tant que géomètre et cartographe qui apprenait son métier en travaillant. ¹⁰⁶ À la fin de son contrat, il s'est joint à la plus grande compagnie NWC et éventuellement il en est devenu un partenaire. La compagnie s'inquiétait de la compétition dans la région du Pacifique surtout quand des explorateurs américains, Lewis and Clark, firent le voyage en 1806 par voie terrestre sur la côte. Thompson avait été envoyé pour déterminer si la rivière Colombia pouvait servir de porte d'entrée pour le secteur.

Howse et ses hommes suivirent la rivière nord Saskatchewan à partir de sa source près des montagnes Rocheuses ¹⁰⁷, voyageant en deux groupes — quelques-uns en canots, d'autres à cheval. La première étape importante fut le poste de la HBC, Acton House qui se trouvait à quelques pas de la Rocky Mountain House de la HBC. Les frères Paquin ont sûrement eu le souffle coupé de voir le panorama de 180° des montagnes. À la vue de ce spectacle une décennie plus tôt, David Thompson se

¹⁰⁰ Coues, p. 601

¹⁰¹ Coues, p. 602

¹⁰² Dictionary of Canadian Biography—Howse, Joseph

¹⁰³ Coues, p. 605—June 19, 1810.

¹⁰⁴ Coues, p. 605—June 20, 1810

¹⁰⁵ Coues, p. 607—June 24, 1810

¹⁰⁶ The HBC's official surveyor, Philip Turnor, trained both David Thompson and Peter Fidler....

¹⁰⁷ Howse did not keep a journal, but he summarized his route in a letter to the HBC. He followed the same route that David Thompson took in 1800 when he crossed the Continental Divide for the first time. (Dictionary of Canadian Biography – Thompson, David)

serait exclamé « Toutes les falaises enneigées au sud étaient éclairées par les rayons du soleil, tandis que les plus septentrionales étaient assombries par la tempête. »¹⁰⁸

Howse et son équipe ont certainement passé quelques jours aux deux forts à réparer les canots et à faire reposer les chevaux et les chiens. Cet endroit était le dernier poste pour s'approvisionner pour les prochaines semaines. De ce point, ils continuèrent vers l'ouest le long de la rivière à travers les collines et la grande vallée que l'on appelle Les Plaines Kootenay (maintenant enfoui sous un lac artificiel formé en 1972 par le barrage Bighorn). Jour après jour, les montagnes se dressaient au loin, mais ne semblaient jamais s'en rapprocher. Enfin ils arrivèrent à Glacier Lake à l'ombre d'un sommet qui marque le début d'un passage à travers les montagnes¹⁰⁹ Le sommet, un passage et un affluent du nord de la Saskatchewan, tous du même secteur furent nommés d'après l'expédition Howse même s'ils ont suivi une route déjà bien fréquentée.

Le passage Howse était le plus grand de tout le voyage. D'une longueur de 40 milles et plus de 5 000 pieds au-dessus de la mer, la piste serpentait le long des canaux rocheux sur les bas-fonds et dans une forêt jonchée d'impasses mortelles. Les hommes ont abandonné les canots trois milles avant les hauteurs quand le courant avançait vers eux et fuyait. C'était la division continentale, le point où les eaux des glaces fondues et les neiges saisonnières nourrissent la rivière Saskatchewan à l'est et la Columbia à l'ouest. La descente devient plus raide et les ruisseaux plus traîtres. Les frères Paquin ont sûrement aidé les chevaux à traverser certains secteurs comme Thompson l'avait fait une décennie plus tôt. Les hommes ont construit un pont en bois pour traverser les bagages. Ensuite, ce fut le tour des chevaux, un à la fois, en les attachant avec une corde, 3 à 4 hommes les tiraient dans pas moins de trois pieds de profond. La descente et la vitesse extrêmes faisaient en sorte que le cheval perdait pied et était entraîné sous l'eau.¹¹⁰ De nos jours, le sentier de Howse Pass, prend 2 jours à traverser pour un randonneur, mais en 1810 ça prenait plus de temps.¹¹¹ En février, Alexander Henry l'avait fait en six jours de Rocky Mountain House aux hauteurs, mais ils ne transportaient pas de lourds paquets.¹¹² Il semble que trois semaines à la suite du départ de Acton House, les explorateurs de la HBC atteignirent la rivière Columbia (quelques milles au nord de Golden, BC).

Même si Howse n'écrivait pas de journal, le guide de David Thompson fournissait un rapport sur le progrès de l'expédition et le faisait aussi une personne envoyée par Alexander Henry qui les surveillait.¹¹³ Howse avait été observé à la tête des eaux de la rivière Columbia à Kootanae House HBC. Quand l'espion de Henry les a quittés à la mi-décembre, Howse s'était installé à Flathead Lake (près de Kalispell, Montana) où les hivers sont plus doux à l'abri des montagnes Mission. Les Têtes Plats leur ont souhaité la bienvenue sur leur territoire et en février ils ont guidé Howse et deux de ses hommes à l'embouchure de la rivière Missouri (Three Forks, Montana). Le 14 mai, Thompson a appris que Howse se déplaçait et avait atteint Columbia Lake (au sud de Windermere Lake) possiblement sur le chemin du retour. Il est probable que Joseph et Louis Paquin quittèrent Howse pour se joindre à Thompson lors de son épopée à l'embouchure du fleuve Columbia (Astoria, Oregon).

¹⁰⁸ Belyea, Columbia Journals, p.4 - Oct. 6, 1800

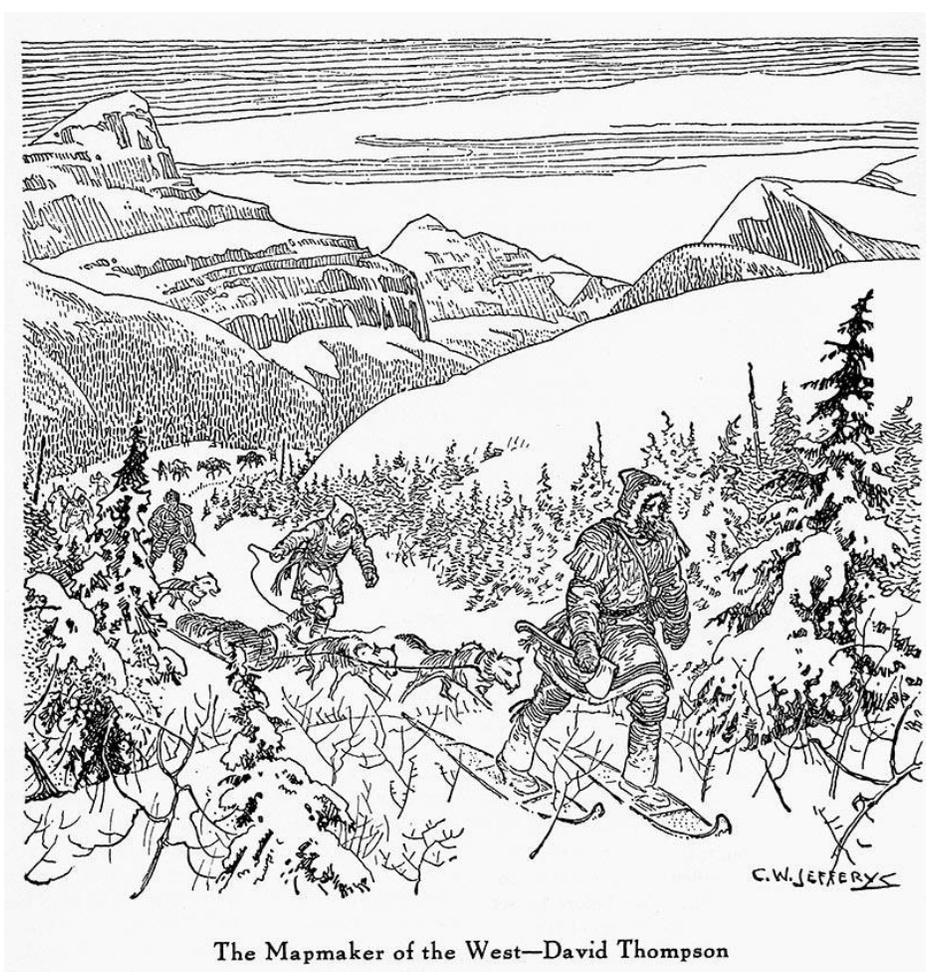
¹⁰⁹ Nowadays, the Glacier Lake Trail begins across the highway from Saskatchewan River Crossing, which is at the intersection of the road from Rocky Mountain House and the Icefields Parkway between Banff and Jasper.

¹¹⁰ Belyea, p. 48–June 29, 1807

¹¹¹ Even now, the trail is poorly maintained. See Dave Higgins, The Vanishing Trail (www.greatdividetrail.com/the-vanishing-trail/)

¹¹² Coues, Ch. xxi, p 676–699, Feb. 3—Feb 13, 1811 He completed the round trip in ten days.

¹¹³ On July 9, 1810, James McMillan left White Earth House and “set off for the Columbia to watch the motions of the H. B. in that quarter”, Coues, p. 611



The Mapmaker of the West—David Thompson

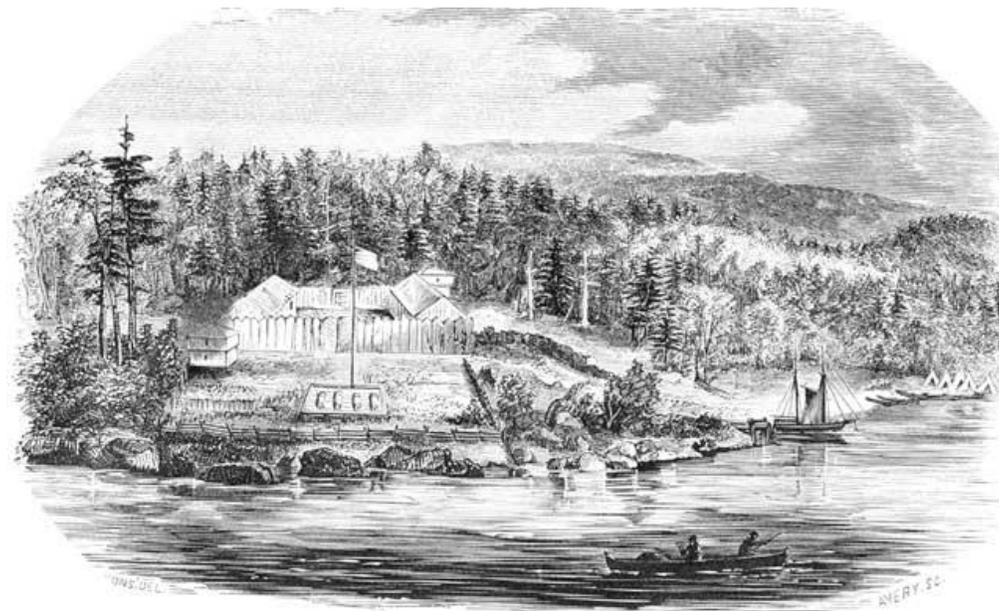
David Thomson a été retardé par un blocus de Peigna (Blackfoot) quand il quitta pour Columbia en 1810 et en plus il a été obligé de changer de route pour se diriger vers la passe plus au nord de l'Athabasca (Jasper to Valmont). En décembre, la neige était si abondante, que ses hommes et lui durent fabriquer des traîneaux et des raquettes.

Les hommes sont devenus mécontents et découragés, au cours des semaines suivantes, au point de refuser les ordres et à traîner derrière jusqu'en janvier quand la plupart avaient déserté. Thompson, avec seulement trois hommes toujours avec lui, décida de demeurer à Rivière Canoe pour le reste de l'hiver. ¹¹⁴

¹¹⁴ Tyrrell, p. 455. The three men who stayed with Thompson were Pierre Pareille, Joseph Coté, and René Valade.

Thompson et ses trois derniers hommes, étant ceux qui avaient assez de courage pour entreprendre les risques du voyage, se dirigèrent en avril vers le sud à Saleesh House (à l'est de Spokane, Wash.) Thompson a écrit « Je sais que je pourrai y trouver des voyageurs que je pourrai engager pour m'accompagner ». ¹¹⁵ Joseph et Louis étaient tous les deux avec Thompson sur la rivière Columbia en mai 1811 et le 5 juin, Louis avait un contrat de deux ans avec la HBC. ¹¹⁶ Thompson en engagea d'autres et par le temps qu'il soit rendu à l'océan Pacifique, il en avait neuf sur son équipe. ¹¹⁷

Un navire était ancré au large et les Américains construisaient un fort pour la compagnie Pacific Fur (PFC), quand le groupe de Thompson arriva le 15 juillet. Le site était parsemé d'arbres de grosseur et grandeur incroyable, a écrit Alexander Ross, un partenaire dans la PFC, dont certains mesuraient cinquante pieds de circonférence et très rapprochés en intermittence avec d'énormes roches qui rendaient ce terrain difficile à nettoyer et à niveler ; ce qui devenait une tâche ardue. ¹¹⁸ Néanmoins, en février, ils avaient construit un magasin pour la traite, un atelier de forgeron, une remise pour la fourrure et une maison, le tout entouré de bûches brutes avec des canons tout au long du périmètre. Les Chinook locaux, avec à leur tête le chef Concomly, aidaient les gens de la traite en leur donnant de la nourriture, telle que du poisson et des racines de Wapato (une tubercule semblable aux pommes de terre) et en échangeant des fourrures.



ASTORIA, AS IT WAS IN 1813.

Astoria / Fort George

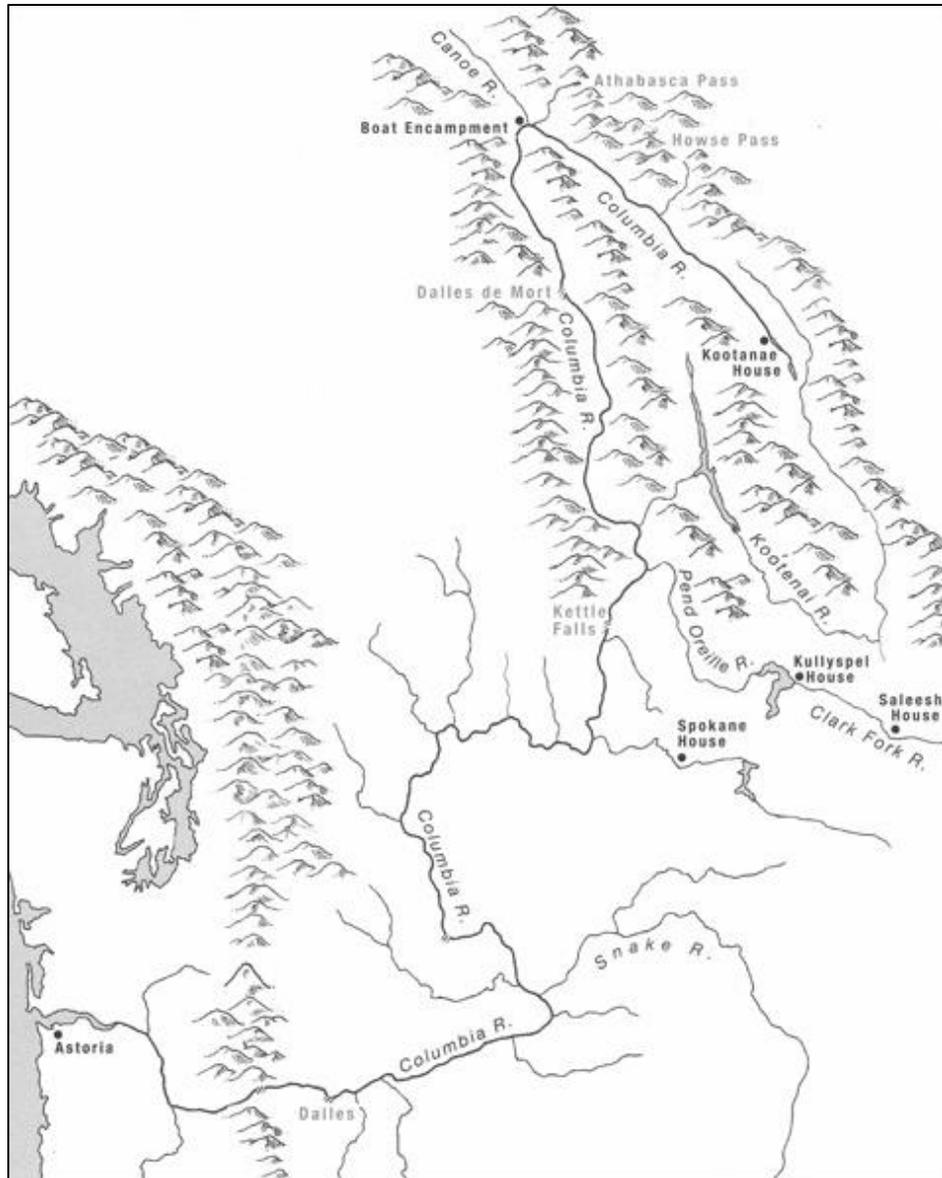
Aux risques de voir les navires britanniques les attaquer durant la guerre de 1812, le Fort Astoria a été vendu à la compagnie de la NWC. On le renomma Fort George et très vite, il est devenu le centre des opérations de la NWC le long de la rivière Columbia. (image : Gabriel Franchère, 1813)

¹¹⁵ Tyrell, p. 455. April 16, 1811

¹¹⁶ Coues, p. 869 Footnote

¹¹⁷ Tyrell, p. 298

¹¹⁸ Ross, Alexander. Adventures of the First Settlers on the Oregon or Columbia River, p. 69-71. (1849)



Columbia River

La rivière Columbia prend son origine dans les terres humides du sud-est de la Colombie-Britannique, qui proviennent des champs de glace Columbia. Ça coule par le nord-ouest en passant par le lac Windermere et les villes de Invermere et Golden jusqu'à la partie nord de la fin des montagnes Selkirk où un virage soudain s'effectue vers le sud. À l'entrée est de l'état de Washington, ça tourne vers l'ouest au confluent de la rivière Spokane, puis vers le sud encore près de la jonction avec la rivière Okanagan. Ça vire de façon serrée à l'ouest encore, en formant une frontière naturelle entre Washington et l'Orégon. La rivière Columbia se vide dans l'océan Pacifique près de Astoria, Orégon. (Carte — Thompson Columbia District, Jason Blake 2005, Discovering Lewis et Clark)

Thompson est resté à Fort Astoria pour seulement une semaine, pendant laquelle les relations avec les compétiteurs étaient amicales puisqu'il prétendait que la NWC possédait 1/3 des intérêts dans la PFC. L'accord n'avait pas eu lieu. Le 22 juillet 1811, il quitte avec ses hommes, dont Joseph et Louis Paquin, pour retourner à la rivière Canoe où il détenait le record de vitesse sur toute la longueur du fleuve Columbia jusqu'à la fin.

C'était lors de ces mois d'été de 1811 que les trois frères Paquin prirent des directions divergentes. Joseph a été le premier à quitter le nord-ouest pour retourner à Berthierville. Il est probable qu'il serait demeuré avec David Thompson durant l'hiver 1811-12 à Saleesh House et aurait fait partie de la brigade de l'explorateur vers Montréal au printemps de 1812. Louis fait aussi surface encore sur une liste d'hommes à Fort George en 1814 lorsque Alexander Henry the Younger était le maître suite à l'acquisition de Fort Astoria par la NWC.¹¹⁹ Toussaint, sans doute retourna à Paint River House avec le groupe de Joseph Howse en juillet 1811 ; il n'y a rien d'écrit dans le journal de la HBC d'Edmonton House d'un paiement qu'il aurait reçu pour la traite de fourrures au cours de l'expédition de Howse.¹²⁰ Ça prendra une autre décennie pour que les trois retournent pour de bon dans la vallée du Saint-Laurent.

1813 Berthierville, Bas-Canada

Joseph Paquin, âgé de 34 ans, décida de retourner à la ferme le long du Saint-Laurent après avoir passé vingt ans dans le nord-ouest. Il n'était plus le petit jeune mince qui avait quitté lors de son premier voyage à l'âge de 19 ans. Ces années à avironner, chasser, tirer et transporter des charges, et à gravir les pentes avaient façonné son corps en élargissant ses épaules, et en développant les muscles de ses jambes et de ses bras. Il était poilu et bronzé à force de vivre à l'extérieur et il sentait l'odeur du bois qui brûle et la sueur. De tous ceux qui avaient pratiqué la traite des fourrures, il était le champion — un parmi peu de personnes qui avaient traversé les montagnes Rocheuses et avaient vu l'océan Pacifique. Comment un tel aventurier peut-il s'établir sur une ferme ?

Quand Joseph fut de retour à Berthierville à l'été 1812, il apprit que son père était décédé en février, il avait 64 ans. Ses frères, Pierre, Théotiste et Étienne — étaient mariés et ses deux sœurs aussi, Geneviève Marie et Madeleine Marie. Il se sentait sûrement obligé d'aider sa mère. C'était en temps de guerre, même si les batailles n'avaient pas encore atteint la vallée du Saint-Laurent (ce qui ne se produira pas).

Joseph se maria avec Marie-Rose Gilbert dit Comtois le 30 juin 1813. L'année suivante naîtra leur premier enfant, Norbert. Joseph était un analphabète, donc il n'y a pas de lettres écrites qui pourraient faire état qu'il aurait dit à sa femme qu'il avait laissé un garçon dans le nord-ouest — son fils, Joseph. Le couple aura sept enfants en 12 ans. Joseph est mort en 1826 à l'âge de 49 ans alors que son plus jeune n'avait que 2 ans. La cause de la mort est inconnue. Sa veuve s'est remariée l'année suivante, mais n'a pas eu d'autres enfants.

¹¹⁹ Coues, p. 868

¹²⁰ Binnema & Ens, Edmonton House Journals, p. 214. Toussaint received payment for the furs three years after the Howse Expedition, on July 18, 1814. James Bird noted that he paid the free Canadian a note on the HBC for 2638 Livres. Toussaint also asked Bird to insure him a passage on the brigade going to Montreal the following year.

Les frères de Joseph, Toussaint et Louis, retournèrent aussi éventuellement à Berthierville. Toussaint a pris un court congé en 1815 lors de son retour dans la vallée du Saint-Laurent avec la brigade de la HBC, tel que convenu avec James Bird. L'année suivante, il était de retour dans les environs de Green Lake (200 km N.O. de Prince Albert SK) lorsqu'un groupe d'hommes de la NWC s'emparèrent du poste de la HBC dans des circonstances d'extrêmes violences et d'outrage.¹²¹ L'incident a eu lieu au plus fort des manœuvres de la NWC pour s'emparer du contrôle de l'ouest. En 1811, alors que les trois Paquin sont au plus loin côté des montagnes Rocheuses, la colonie de Red River a été établie aux fourches des rivières Red et Assiniboine (actuellement Winnipeg). C'était une menace qui dérangeait les lignes d'approvisionnement et alors le gouverneur de la colonie naissante a décrété qu'il n'y aurait pas de pemmican qui sortirait de la colonie, les hommes de la NWC ont alors commencé sa destruction. La bataille de Seven Oaks durant laquelle le gouverneur de la HBC et 20 hommes furent tués, en juin 1816, a été perçue comme étant l'apogée de la lutte. Le rapport Coltman commandé par le gouverneur Sherbrooke du Bas-Canada fait état du premier compte rendu du conflit, dont une déposition du témoin Toussaint Paquin.

Toussaint pris sa retraite de la traite des fourrures vers 1818. En août 1819, il se mariait avec une femme canadienne-française et ils donnèrent naissance à 11 enfants entre 1821 et 1842.¹²²

Louis, le plus jeune des frères, a signé un contrat en décembre 1815 avec la HBC, mais aucune archive n'a été trouvée qui relate ses exploits.¹²³ Il s'est marié avec une fille de Berthierville en février 1821, à l'âge de 31 ans, ils eurent onze enfants entre 1821 et 1841.¹²⁴

Les frères Paquin furent parmi les derniers voyageurs qui voyagèrent de Montréal au Nord-Ouest. En 1821, la NWC et la HBC fusionnèrent en une seule compagnie de traite des fourrures qui a retenu comme nom, Compagnie de la Baie d'Hudson. Sous la gouverne de George Simpson, la route de Montréal fut abandonnée pour la plus courte entre York Factory et Hudson Bay. C'était simplement la dernière étape d'une économie en mutation dans laquelle les exportations de blé et de bois d'œuvre dominaient maintenant. Le trafic transcontinental qui prenait son origine, au début de chaque saison de traite des fourrures, à Montréal, a cessé ainsi que le lien entre la vallée du Saint-Laurent et le nord-ouest.

Les descendants des Canadiens français qui firent la traite des fourrures et qui eurent des familles avec des femmes autochtones au cours du siècle précédent ont poursuivi leur vie et ils eurent des familles eux aussi. La plupart, comme le jeune Joseph Paquin-dit-Pocha, n'ont jamais oublié leur père Français.

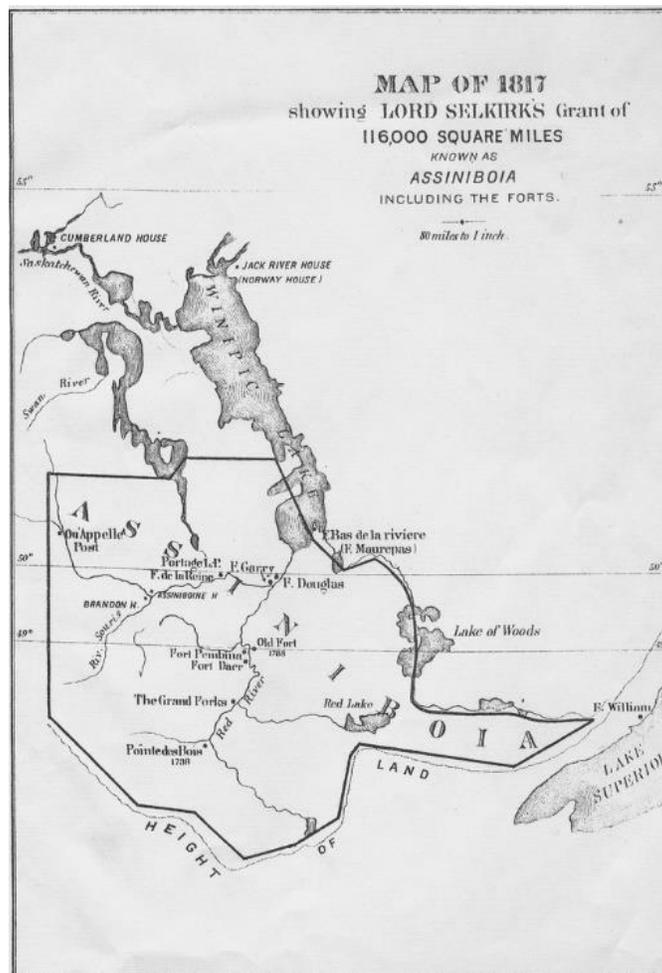
¹²¹ Coltman Report, p. 133. Deposition 353: Toussaint Paquin.

¹²² Dictionnaire Paquin Dictionary — Marie-Anne Bastien

¹²³ Centre de Patrimoine, Voyageur Contracts Database – M620/1281. 1815/12/15, signed at Montreal. Destination — pays sauvages. Wages—1500 livres, advance of 30 piestres.

¹²⁴ Dictionnaire Paquin Dictionary — Angele Marie Baril Barry

Troisième partie — Joseph Paquin-dit-Pocha



La colonie des rivières Red et Assiniboi

La HBC a donné à Lord Selkirk une grande étendue de terre qu'il appela Assiniboia. La colonie de Red River aux fourches des rivières Red et Assiniboine a été la première colonie dans le nord-ouest qui commença en 1811 à relocaliser les fermiers écossais expulsés par les propriétaires des terres. Le programme a été partiellement réussi mais seulement trois groupes sont venus de l'Écosse et de la Suisse. Quand Selkirk est décédé, l'immigration en provenance de l'Europe prit fin et sa famille a ignoré la colonie. Par la suite, c'est la HBC qui administra.

(Carte : George Bryce [1881], Royal Society of Canada)

1813 Le Nord-Ouest

Le jeune Joseph Paquin-dit-Pocha grandit dans les camps des voyageurs qui faisaient la traite et chassaient entre Paint Creek House (Vermillion, AB) et Fort Edmonton. Son père a voyagé avec les mêmes hommes pendant plusieurs années — Lagimonière, Bellegarde, Chalifoux et les autres. Sa mère et les siens étaient de ceux tués par les Sarcee (au sud du Manitoba). Les femmes Cree des autres voyageurs partageaient sa langue et sa culture. L'enfant apprenait à parler le Cree et le Français, à trouver du foin odorant pour les cérémonies et à tirer du fusil d'un cheval au pas de course. À l'âge de huit ans les guerriers Sarcee avaient attaqué le camp pendant l'absence des hommes et avaient tué plus d'une centaine de femmes et enfants. Cet incident faisait partie des hostilités entre la confédération Cree-Assiniboine et Blackfoot qui incluait aussi les Sarcees. Il est fort probable que le garçon était avec les hommes à la chasse aux bisons ; ce qui lui épargna la vie alors que ce fut mortel pour sa mère et ses frères et sœurs.¹²⁵

À l'âge de dix ans, son père est parti avec un groupe d'explorateurs de la HBC avec à la tête, Joseph Howse afin de traverser les montagnes Rocheuses. C'était peut-être la dernière fois qu'il vit son père, ou alors lorsque son père s'arrêta brièvement, deux ans plus tard, à Paint Creek en route de Columbia à Montréal. Le jeune Joseph a sans doute continué à vivre avec les voyageurs, car c'était la coutume en ce temps-là, autant pour les Crees que les Français d'adopter les enfants en de telles circonstances.

Quels autres choix son père avait-il que de laisser son fils entre les mains de ses amis ? Au début de la traite des fourrures, c'était courant pour les traiteurs de laisser leurs enfants avec leurs mères autochtones qui elles-mêmes retournaient chez leurs propres familles. Cependant, sa mère était morte et sa famille était au loin. L'autre option était de ramener l'enfant dans la vallée du Saint-Laurent comme l'avait fait l'explorateur David Thompson. Thompson et sa femme Écossaise-Cree avaient cinq enfants par le temps qu'il soit revenu vers l'est et qu'il ait pris sa retraite de la traite des fourrures.¹²⁶ Un troisième choix possible était de rester dans le nord-ouest avec Lagimonière qui avait déménagé sa famille en 1811 au moment de la création d'une colonie aux fourches (Forks).¹²⁷ Une décennie plus tard, quand la fusion des compagnies HBC et NWC fut réalisée et que les effectifs furent réduits, plusieurs traiteurs de fourrures ont aussi déménagé à la colonie de Red River avec leurs familles autochtones. Le voyageur, Joseph Paquin ne fit rien de la sorte. Il laissa le garçon aux bons soins des autres et n'est jamais revenu.

Nota — Joseph Paquin-dit-Pocha n'a jamais utilisé la composition de son nom de cette façon. Sur les documents, il apparaissait sous le nom de Paquin ou Pocha et pour ce qui est de sa déclaration sous serment, il a utilisé les deux. J'ai utilisé le nom Paquin-dit-Pocha dans l'histoire pour ne pas le confondre avec son père, Joseph Paquin. Les enfants, par contre, employèrent le surnom Pocha, car c'était la coutume de cette génération de faire cette transformation.

¹²⁵ Memoir of Marie-Anne Gaboury

¹²⁶ Dictionary of Canadian Biography—Thompson, David.

¹²⁷ Dictionary of Canadian Biography—Lagimonière, Jean-Baptiste

1828 Colonie de Red River

Joseph Paquin-dit-Pocha demeurait dans la colonie de Red River lorsqu'il commença sa propre famille. Il y avait près de 200 maisons quand il épousa Josephte Descoleaux et que sa fille Marie est née.¹²⁸ Le Fort Garry situé à la fourche des rivières Red et Assiniboine était le noyau de la communauté. De l'autre côté de la rivière Red on avait l'église catholique romaine de St-Boniface qui était le cœur de la communauté canadienne-française qui avait survécu grâce à la chasse aux bisons et à la traite des fourrures. Sur le côté ouest de la rivière Red, on retrouvait deux paroisses anglicanes — St. John et St. Paul — entourées de fermiers qui parlaient l'anglais ; quelques-uns étaient des colons de la première heure en provenance de l'Écosse et les autres étaient des autochtones de naissance et des hommes de la HBC. À l'ouest, le long de la rivière Assiniboine (actuellement François-Xavier) on retrouvait plusieurs familles Métis fondatrices ayant émigrées de Pembina.

Les fermes situées sur la rive ouest de la rivière Rouge étaient disposées sur de longues bandes étroites bordant le fleuve, tout comme les fermes seigneuriales de la vallée du Saint-Laurent. Une ferme modeste était de 3 à 5 acres cultivés, possédait une vache et une parcelle de jardin. C'était deux ans après la plus grosse inondation enregistrée dans le secteur, donc les tas de bûches empilées en forme de buttes étaient du bois récent.¹²⁹ Un sentier de Fort Garry, parallèle à la rivière, traversait les fermes (maintenant Main Street, Winnipeg) et chacun des fermiers avait son canot ou son embarcation au bord de l'eau.

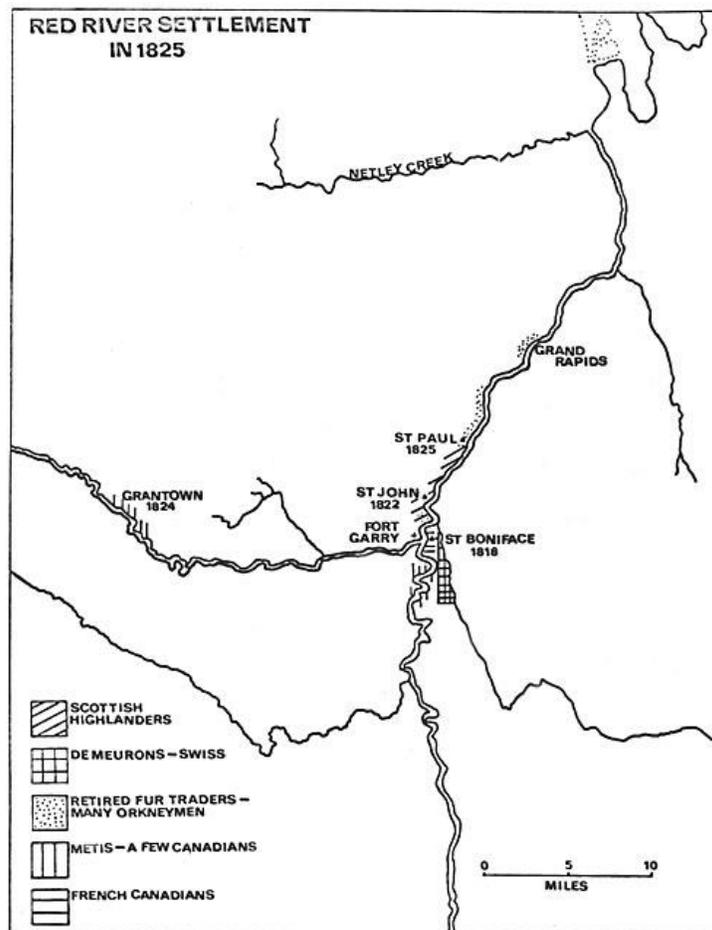
Deux fois par année, au printemps et à l'automne, un cortège de charrettes, de chevaux et de personnes de tous les âges quittaient Fort Garry pour aller chasser le buffle dans la région de Pembina. Un chemin défoncé suivait le tracé que la bande du chef Peguis et ses Saulteaux utilisaient chaque année lorsqu'ils se rendaient à Metley Creek, leur endroit pour passer l'été. La procession de charrettes s'étendait sur une distance de 5 à 6 milles et amenait le tiers de la colonie pour une période de deux mois. Chaque soir les charrettes se rassemblaient et formaient un grand cercle pour protéger et garder à l'intérieur les gens et les animaux. Finalement, lorsqu'on apercevait au loin un troupeau de bisons, les capitaines et les guides de chasse plaçaient les chasseurs sur une seule ligne au bout du camp. Au signal « Aller », ils s'avançaient lentement, puis le pas lent se transformait en grand galop et c'était le début de la débandade (stampede). Les personnes sur des chevaux avançaient en grande vitesse en tirant du fusil et en rechargeant sans arrêt. Les carcasses étaient dépouillées de leurs peaux et coupées en morceaux à l'endroit même où elles étaient tombées. Les charrettes du camp venaient récupérer les captures et les ramenaient aux femmes pour le traitement. La nuit venue, les restes de la tuerie étaient abandonnés aux loups.

C'est certain que Joseph, alors jeune homme, faisait partie de plusieurs randonnées de chasse aux bisons. Un mémoire, écrit de la main d'un proche ami de la famille, George William Sanderson, décrit les « Pocha » de la façon suivante : un père et ses sept fils, des experts avec les fusils et les chevaux.¹³⁰

¹²⁸ Métis Scrip Affidavit — Marie Paquin

¹²⁹ The flood of 1826 was the largest in recorded history, including modern times.

¹³⁰ Sanderson, George. *Through Memory's Windows*, 1934-36



Map: Red River Settlement 1825

Fort Garry était le noyau administratif de la colonie de la rivière Red, mais les églises paroissiales représentaient les centres sociaux pour les résidents.

(carte — Red River North Heritage)

Le premier fils de Joseph est né en 1933. Il s'est marié avec Marie Lapointe quand sa fille avait près de quatre ans. La mère, Josephite Descoleaux, serait décédée lors de la naissance de sa fille des suites d'une épidémie de rougeole ou de grippe qui frappait les communautés naissantes.

C'est de cette seconde famille que naquit le surnom « Pocha ». Même à l'âge de 70 ans, Joseph utilisait Paquin et Pocha sur les documents du gouvernement. Il est possible que le surnom résulte d'une simple faute d'orthographe d'un employé anglophone. Joseph était un analphabète qui signait ses documents par un X et Paquin se prononce « Pakin » avec un N muet. Par la suite les enfants Paquin avec Marie Lapointe adoptèrent le surnom Pocha comme nom de famille. (Sa fille Marie, de sa première femme, continua d'utiliser Paquin comme nom de fille.)

Marie Lapointe était la fille d'un voyageur de la NWC qui faisait la traite de Lachine (Montréal) et de sa femme Cree qu'il appelait Charlotte. Antoine Lapointe commença son service vers 1794 alors qu'il

était âgé de 18 ou 20 ans. Sa première affectation a été à Niagara, mais 10 ans plus tard, il était dans le nord-ouest à Pembina (Winnipeg Sud). Il est demeuré à Pembina pendant 5 ans du temps de Alexander Henry the Younger qui était le maître..¹³¹ Henry partit en 1808 et il semble que Lapointe aussi serait parti. Antoine se trouvait à Duck River (60 milles à l'est de Swan River près du lac Winnipegosis) deux ans plus tard quand Marie est née. La famille déménagea à Portage La Prairie où il y avait un fort de la NWC établi quelques décennies auparavant par La Vérendrye. Marie avait sept ans lorsque la bataille de Seven Oaks avait quasiment détruit la colonie de Red River.¹³² Son père continuait d'encaisser les 450 livres comme salaire annuel jusqu'en 1821 lorsque la NWC se fusionna avec la HBC.¹³³ Il était sans doute du groupe des centaines de personnes des 2 compagnies qui furent mises à pied subitement. Ils déménagèrent à la colonie de Red River où Marie a grandi. À l'âge de 19 ans, elle se maria avec Joseph Paquin-dit-Pocha. La dernière trace de son père fut en 1838 lorsqu'il avait 63 ans, il vivait dans la famille de André Beauchemin.¹³⁴ Il semblerait qu'il est décédé quelques années plus tard.

Joseph et Marie amenèrent leur nouveau-né à Saint-Boniface en 1833 pour le faire baptiser. La plupart des dossiers furent détruits par le feu quelques années plus tard, mais celui de « Joseph a été épargné. ¹³⁵ Il donne une bonne idée des gens que le jeune couple connaissait dans la communauté, comme le parrain, Joseph Desmarais, et la marraine, Marie Peltier. Le père de Marie, Antoine Lapointe, a sans doute participé au baptême comme le firent les amis de la famille tels que les Beauchemin, Lagimonière, Descoleaux et bien d'autres.

La hiérarchie sociale dans la colonie était comme celle du Bas-Canada ou de la Grande-Bretagne qui faisait que le petit nombre de gens riches se retrouvaient en haut de la liste. Joseph Paquin et d'autres comme lui, les enfants des femmes Cree ayant des pères britanniques ou canadiens-français représentaient 80 % de la population et avaient moins de statuts que les employés de la HBC, les prêtres et les hommes d'affaires nés en Angleterre et au Canada. Les femmes, quel que soit leur rang devaient se marier et avoir des enfants. L'origine ethnique n'était pas un facteur dans la sélection des amis ou des conjoints, mais les communautés s'étaient développées autour des églises paroissiales, aussi les anglicans anglophones et les catholiques francophones ont-ils évolués en groupes reconnaissables. (Le recensement annuel de Red River tenait compte du nombre de personnes dans chaque groupe.) Même avec cela, le Cree était la langue commune et les liens familiaux traversaient les barrières de la langue et de la religion.

Un frisson social a soufflé sur la colonie en 1833 quand George Simpson a décidé de déménager à cet endroit. Simpson était le gouverneur de la HBC, aux commandes de toutes les terres de la HBC en Amérique du Nord de Rupert, l'Athabasca vers Columbia. Il était un chef confiant, bien organisé et énergique qui détenait dans ses mains le destin de tous les hommes de la HBC. Il avait stratifié la HBC depuis qu'il en avait pris le contrôle en 1821 quand la fusion entre la NWC et la HBC avait été réalisée en faisant en sorte que les officiers devenaient supérieurs aux serviteurs (des rangs inférieurs). Il a mis en place un poste de Maître de poste, un rang inférieur au commis qui était le plus haut poste que Métis pouvait occuper. Ses points de vue biaisés étaient évidents dans ses notes personnelles dans lesquelles il jugeait souvent un homme compétent tolérable pour un métis. Quand il déménagea dans la colonie

¹³¹ Coues, Elliott (ed). *New Light on the Early History of the Greater Northwest: The Manuscript Journals of Alexander Henry and David Thompson 1799–1814*.

¹³² Coltman Commission Report—Baptiste Lapointe dictated a deposition for the Coltman Commission that investigated the Seven Oaks incident. His relationship to Antoine is not clear.

¹³³ HBCA Biographical Sheets—Lapointe, Antoine

¹³⁴ HBCA— 1938 Red River Census

¹³⁵ B.578 Sacramental Register of the Parish of Cathédrale de Saint-Boniface (MB). Copy acquired 2018.

avec sa nouvelle femme britannique, il annonça que les femmes non blanches ne seront pas tolérées dans son cercle social.¹³⁶ C'est la première fois que Joseph et Marie, deux métis, jugés inférieurs selon Simpson, expérimentaient la discrimination. Il quitta la colonie trois ans plus tard, mais les relations entre différentes personnes n'ont jamais été les mêmes.

En 1840, la maisonnée Paquin comprenait cinq enfants, — Marie (11), Joseph (7), John (5), Margaret (3) et Fanny la dernière à naître. Dans toute la colonie, les gens avaient de grandes familles qui faisaient en sorte que la population de la décennie précédente avait presque triplée. Il y avait 680 maisons, la plupart avec des étables et le tiers avaient des granges.

Il y avait très peu de contacts avec le monde extérieur, quoique les brigades de la HBC arrivaient toujours avec des approvisionnements, des importations de l'Angleterre et des nouvelles des autres forts. Le niveau de vie commença à s'améliorer dans les années 1840 et les biens qui provenaient de l'autre côté de la frontière américaine devenaient disponibles. C'est en prenant la même route pour Pembina que les chasseurs de bisons prenaient depuis une trentaine d'années que les convois de charrettes de Red River se rendaient maintenant à Fort Snelling et aussi tout près à St. Paul (Minneapolis, Minnesota). Ils apportaient des fourrures, des robes faites de peaux de bisons et des produits de la ferme venant des colonies pour les échanger contre des poêles à bois, des outils, des ustensiles, des semences, des épices et de la boisson. Les immigrants ne venaient jamais par cette route, donc la colonie demeura isolée pour encore trente ans.

1846 La colonie de Red River

Marie Lapointe attendait son huitième enfant, Ann, quand toute une gamme d'épidémies frappa la colonie. En janvier 1846, plusieurs personnes avaient la grippe et en mai la rougeole s'était répandue tout le long de la rivière Red. La population, qui était déjà affaiblie par les maladies précoces, a de nouveau été frappée en juin par le « Bloody Flux » comme les gens l'appelaient. Les symptômes suivants apparaissaient : la diarrhée, la fièvre, les nausées et le vomissement. En tout, 321 personnes sont décédées ce qui représentait une personne sur 16 et très souvent dans le même foyer. Les Sœurs Grises, qui étaient déjà dans la communauté depuis deux ans, faisaient des visites en faisant du porte-à-porte afin d'aider les familles catholiques et aussi pour leur enseigner la propreté. À la fin de septembre, les épidémies avaient pris fin et la famille Paquin avait été épargnée. Ann est née durant la période où sa demi-sœur, Marie, s'est mariée avec Michel Allary (Allaire) et que cette dernière est déménagée à Grantown (Saint-François Xavier). Allary était le petit-fils d'un homme de Trois-Rivières qui portait le même nom et qui accompagnait David Thompson lors de son voyage à l'embouchure de la rivière Columbia¹³⁷, comme l'avait fait le père de Joseph. Entre 1847 et 1856, ils eurent quatre enfants, Suzanne, Daniel, Magdeleine et Pierre.

La HBC effectuait le recensement de la colonie tous les ans sous le contrôle de la famille Selkirk qui inscrivait les biens de chacune des familles ainsi que le nom du chef de famille. Le recensement de 1849 a fourni un aperçu du train de vie de la famille Paquin.¹³⁸ Ils étaient onze personnes dans la maisonnée — Joseph, Marie, 7 fils et deux filles, tous étaient en bas de 16 ans. (Le plus vieux, dont la mère était la première femme de Joseph, s'était marié.) Il possédait une étable, mais pas de grange. Huit acres de terre étaient cultivées et ils possédaient plusieurs animaux — 4 chevaux, 2 juments, 2 bœufs, 3 vaches, 1

¹³⁶ Dictionary of Canadian Biography—Simpson, George

¹³⁷ Coues, p. 776, footnote 42. Michel Allaire was with David Thompson June 18, 1811 at Ilthkoyape Falls.

¹³⁸ Red River Census 1849—record #292 Pacquin, Joseph

veau et 2 cochons. Ils avaient 6 charrettes, ce qui laissait croire qu'ils étaient impliqués dans le commerce du transport entre la colonie et les forts américains et aussi dans la chasse aux bisons semi-annuelle.

Le recensement de 1849 révélait aussi que les Paquin étaient inscrits comme protestant. Leur plus vieux avait pourtant été baptisé à l'église catholique de Saint-Boniface, on se demande pourquoi ils auraient changé de religion? C'est peut-être parce que les deux, Joseph et Marie, avaient grandi dans le nord-ouest avant l'arrivée des églises et qu'ils n'avaient pas d'allégeance ferme à la religion catholique. De plus, ils avaient construit leur ferme dans la paroisse protestante de St-Andrew et ils pratiquaient sans doute à la même église que leurs voisins¹³⁹. Depuis ce temps, tout ce que l'on peut dire c'est qu'ils étaient des protestants.

Les personnes faisant le commerce de la traite et du transport, comme le faisait Joseph Paquin-dit-Pocha, enfreignaient les règles de la HBC en 1849. Depuis la mainmise de la famille Selkirk en 1836, la compagnie de la HBC faisait la loi et maintenait l'ordre à Assiniboia. Les membres du conseil (comme dans une ville) étaient tous nommés par la HBC, donc ils faisaient des lois qui protégeaient le monopole de la compagnie en ce qui a trait au commerce des fourrures. Des tarifs furent imposés sur les importations et les exportations. On se permettait même d'ouvrir le courrier de ceux que l'on soupçonnait être dans ce commerce de la traite allant même jusqu'à fouiller leurs maisons. La HBC considérait les Paquin et ses voisins comme étant des contrebandiers et le gouverneur rejetait le fait qu'ils étaient des autochtones ayant le droit de faire la traite des fourrures. Ces commerçants libres qui faisaient la traite se sont organisés et ils ont envoyé des pétitions, une à Washington demandant d'être annexé au territoire de l'Iowa comme citoyens¹⁴⁰, et une autre au bureau britannique de la colonie à Londres demandant d'être sous l'égide de la constitution britannique qui leur aurait garanti de faire la traite. Aucune n'a réussi.

La HBC a décidé de créer un précédent impliquant 4 commerçants libres faisant la traite qui continuaient de la faire au fort américain de Pembina. Le premier procès contre Pierre Guillaume Sayer a été programmé un dimanche lorsque la plupart du monde était à l'église. Deux chefs dans les paroisses catholiques françaises, Louis Riel Sr et le père Bellecourt, rallièrent un groupe de personnes faisant la traite et encerclèrent le palais de justice. La foule s'agita et lorsque le verdict de culpabilité fut rendu, la HBC a abandonné les autres procès devant se tenir le jour même. Le mot se répandit rapidement par des cris comme « Le commerce est libre ». Depuis ce temps, la compagnie n'avait plus d'emprise sur les commerçants libres. George Simpson, qui passait des remarques au sujet du procès de Sayer, concluait en disant que le peuple avait pris conscience de leur force.¹⁴¹

1860 High Bluff, Terre de Rupert

La famille Paquin déménagea le long de la rivière Assiniboine à la fin de 1850 au moment où les enfants, les plus vieux, avaient atteint 18 ans. La première fille de Joseph, Marie, et son mari vivaient à Saint-François-Xavier avec leurs 4 enfants. Les autres enfants de Joseph, eux aussi, seront par la suite à la recherche de leurs propres terres à cultiver. Il semble que c'est par souci de vouloir garder la famille ensemble qu'ils auraient décidé de s'établir à High Bluff.

¹³⁹ William and George Pocha were born at St. Andrew's parish, Red River Settlement.

¹⁴⁰ Rich, *The Fur Trade and the Northwest to 1857*, p. 263

¹⁴¹ Dale Gibson, *Law, Life, and Government at Red River*, vol. 1, p. 118

Ce n'était pas les premiers à découvrir les richesses du secteur — de la bonne terre, des arbres feuillus le long de la rivière, du poisson, des baies et des bisons dans une prairie à perte de vue à une courte distance. La famille Adams avait déjà établi des fermes le long de la rivière Assiniboine. George Adams et Ann (Heywood) vivaient sur le lot 24 à côté de Portage La Prairie, et quelques-uns de leurs enfants avaient des fermes tout près.¹⁴² Une nouvelle mission anglicane venait de s'établir près du petit fort de la HBC à Portage La Prairie, et en 1852 plusieurs autres familles se sont déplacées vers l'ouest à la suite d'une autre inondation de la rivière dans la colonie.¹⁴³

La propriété familiale établie par Joseph et Marie donnait sur la rivière et s'étendait sur une bande étroite, dans le même plan que celui de la colonie principale. En 1860, quatre des enfants Paquin/Pocha vivaient sur leurs propres lots au bord de la rivière avec leurs jeunes familles — Joseph III, John, Margaret et Fanny¹⁴⁴. Il y avait une nouvelle église anglicane et une école (une seule classe) pour la population en croissance de High Bluff.

Famille	Lot #
George Adams Jr. et Mary (Cook)	24
Charles Adams et Ann (Norquay)	51
James Adams et Elizabeth (Bruce)	52
Robert Adams et Ann (Pocha)	53
George Sanderson et Elizabeth Barbara (Adams)	54
Joseph Adams et Ann (Bird)	58
John Foulds et Nancy (Adams)	59
William Pocha et Maria (Anderson)	60
Joseph Pocha Jr. et Matilda (Hodgson)	61
James Tait et Margaret (Pocha)	62
Thomas Pocha et Rosalie (Flammand)	63
John Pocha et Harriet (Spence)	64
Charles Pocha et Mary Ann (Tait)	66
Joseph Paquin-dit-Pocha et Marie Lapointe	68

Les proches de Adams-Pocha à High Bluff, Manitoba (1870)

En 1870, la famille Paquin vivait sur des lots voisins entrelacés avec le clan Adams qui dominait dans la paroisse de High Bluff. Il y avait moins de dix familles à High Bluff — (1), Adams – Ann ses 3 fils, 2 filles et leurs familles ; (2) Paquin/Pocha — Joseph, ses 5 fils et une fille et leurs familles ; (3) Inster — Robert et 3 sœurs, toutes mariées à ses hommes de l'île de Lewis ;

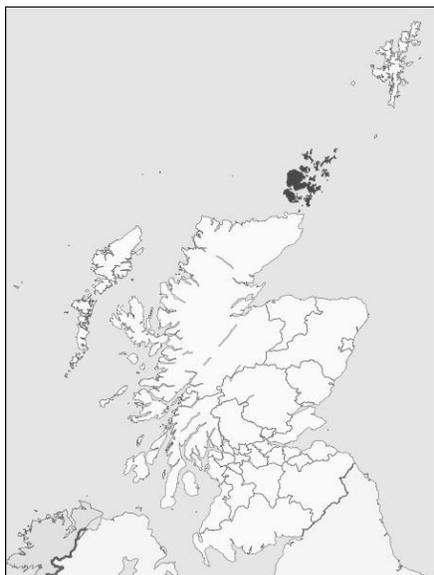
¹⁴² River lot numbers for the Adams clan are from The Descendants of George Adams and Ann Heywood (1997)

¹⁴³ The flood of 1852 was two feet lower than 1826, but there was more destruction because the settlement had grown.

¹⁴⁴ By 1860, these four were married and having children, so do doubt living on own farms.

(4) Cook — 4 cousins ; (5) Hourie — 2 frères ; et enfin Joseph McKay and Thomas Sinclair et leurs familles. (Données : Recensement du Manitoba de 1870, Bibliothèque et Archives Canada)

Au fur et à mesure que les enfants Pocha se mariaient, le réseau parental augmentait pour inclure les descendants anglais et Orcadiens, des hommes de la HBC et des Canadiens français — Adams, Allard, Anderson, Cook, Flammand, Foulds, Hodgson, Tate et Work (voir l'annexe B pour les détails des ancêtres des épouses.)



Carte : Les îles Orkney aux limites du Nord de l'Écosse

Six des enfants de Joseph Paquin-dit-Pocha et Marie Lapointe ont mariés des femmes descendantes des hommes Orcadien de la HBC et des femmes Cree/Saulteaux.

Les hommes en provenance des îles Orkney pourvoient les postes inférieurs de la HBC, car on disait d'eux qu'ils étaient sobres, honnêtes et de bons travailleurs.

Les navires de la compagnie s'arrêtaient au port de Stromness pour s'approvisionner en eau, en nourriture et pour recruter du personnel avant de lever les voiles pour le nord de l'Atlantique vers la Baie d'Hudson.

Deux expéditions scientifiques arrivèrent dans le nord-ouest en 1857, la première menée par John Palisser et l'autre par John Youle Hind, pour déterminer le potentiel du secteur pour la culture et la colonisation. Palisser était envoyé par le gouvernement britannique qui étudiait la possibilité de renouveler la chartre royale de la HBC. Hind était envoyé par la colonie du Canada¹⁴⁵, qui voulait fusionner le nord-ouest pour en faire une colonie du Canada. Les résultats furent mitigés. Palisser a décrit la région comme étant semi-aride, de prairies à herbes courtes qui ne se prêtait pas à l'agriculture¹⁴⁶ (du sud-ouest du Manitoba au sud-est de l'Alberta). Hind a décidé qu'il y avait une ceinture fertile pour les récoltes à partir du sud de la colonie de Red River, au nord-ouest de l'embouchure de la rivière Saskatchewan (Prince Albert SK) et le long de la rivière Saskatchewan jusqu'aux pieds des rocheuses.¹⁴⁷

¹⁴⁵ Canada at this time consisted of Canada East (Quebec) and Canada West (Ontario) as of the 1840 Act of Union.

¹⁴⁶ Dictionary of Canadian Biography—Palliser, John

¹⁴⁷ Dictionary of Canadian Biography—Hind, Henry Youle

Au même moment, le parlement britannique confirmait la chartre originale de la HBC qui énonçait que le Canada devrait offrir une compensation à la HBC si fusion il y a avec le nord-ouest.

Henry Youle Hind se trouvait à Portage La Prairie/High Bluff en 1857. Hind fit la connaissance de John Spence, le beau-père de John Pocha. Spence était un Métis Cree de grande expérience à Rupert's Land selon Hind.¹⁴⁸ Il cultivait le maïs, pas le maïs à cheval, qui était fort connu dans la colonie, mais du maïs Mandrel (spécialité de la tribu des Mandrans) qu'il se procurait des autochtones situés en amont des eaux du Missouri, possiblement le bon nom serait le maïs Mandan.¹⁴⁹ Une petite maisonnette à côté de la demeure de Spence était remplie de maïs.

Hind a aussi appris de John Spence que des bandes de charbon se trouvaient le long des rives de « Little Souris » un affluent de l'Assiniboine. Un forgeron de la place a dit à Hind que le charbon fonctionnait (brûlait), mais qu'il nécessitait un puissant courant d'air et lorsque Hind l'examina, il vit que ce fût du lignite, ou du charbon brun comparativement à du vrai charbon (charbon bitumineux). Hind ne put convaincre Spence de l'amener aux affleurements de lignite parce que le fermier demandait une protection de 10 hommes pour faire le guet la nuit dans l'éventualité d'attaques de la part des Sioux. On disait que les Sioux étaient sur le passage des chasseurs de bisons, qui revenaient de Grande Prairie, à la fin de la chasse qui avait eu lieu au cours de l'été.¹⁵⁰

Les Sioux, qui faisaient peur à John Spence, se déplaçaient librement à l'intérieur des frontières dans leur territoire traditionnel comprenant la rivière Yellowstone (Dakota Nord et Montana), la rivière Qu'Appelle (Saskatchewan Sud) et les terres du sud de la rivière Assiniboine (Manitoba). Ils étaient deux groupes distincts — les Sioux du Minnesota (Dakota) et les Sioux du Missouri (Lakotas, Yanktons, Yanktonais). Les Sioux préféraient faire des affaires avec la HBC à Red River à cause des abus par les commerçants américains de la traite et aussi parce que leurs aînés avaient été les alliés des Britanniques à la guerre de 1812. La colonie craignait les Sioux comme le disait l'escouade de protection de Spence. Les Sauteaux locaux étaient leurs ennemis, donc le maître de la HBC s'efforçait de garder les deux groupes séparés. Spence avait déjà fait partie d'un procès, dix ans auparavant, impliquant un Sauteaux, Capennesseweet, jugé coupable d'avoir tué un Sioux, Tatungaokaysnay. Il l'aurait tiré alors qu'une foule de gens marchait sur les rives vers Fort Garry.¹⁵¹

Pendant que les colons américains inondaient le Midwest, les Sioux passaient plus de temps près de la rivière Assiniboine. Du temps que Hind conversait avec Spence, les personnes de l'endroit étaient inquiètes d'avoir entendu dire que les Dakotas avaient volé 10 chevaux à l'arrière de la lignée des caravanes.¹⁵²

En mai 1863, des pavillons de Dakotas ont été dressés près de Portage la Prairie, High Bluff et Poplar Point. Le conflit avec les É.U. (U.S.A.) les avait forcés à fuir. Au mois de décembre, ils étaient 600 qui campaient à 6 milles de Fort Garry. En août de l'année suivante, ils étaient 3 000 dans environ 350 pavillons. À partir de ce moment, les Dakotas vécurent près des paroisses de l'ouest le long de la rivière Assiniboine où ils chassaient, pêchaient, trappaient et travaillaient pour les fermiers lors de la récolte.¹⁵³

¹⁴⁸ Hind, Vol. 1, p. 143. John Spence was Harriet's father.

¹⁴⁹ Hind, vol. 1, p. 145

¹⁵⁰ Hind, vol. 1, p. 144

¹⁵¹ Gibson, Law, Life and Government at Red River, vol 2, p. 17. Capennesseweet was hanged, the only execution in the colony.

¹⁵² Hind, vol. 1, p. 145

¹⁵³ Meyer, The Canadian Sioux-Refugees from Minnesota, p. 13–28

1867 High Bluff, Rupert's Land

Vers 1867, Joseph (67) et Marie (54) étaient bien installés à High Bluff et leurs rêves pour leurs enfants étaient en voie de se concrétiser. Les cinq plus vieux s'étaient mariés et en tout il y avait 22 petits-enfants. Deux autres fils, William et Charles se marièrent cette même année et donc plus de petits-enfants étaient attendus. Les six enfants, toujours à la maison, étaient entre huit ans et vingt-deux ans, assez vieux pour aider sur la ferme.¹⁵⁴

Entre-temps, quatre provinces ont formé le Dominion du Canada — Ontario, Québec, Nouvelle-Écosse et le Nouveau-Brunswick. Lors de la première rencontre du premier parlement, une résolution fut votée pour annexer Rupert's Land et les négociations commencèrent avec la HBC. Pendant que les pourparlers se continuaient, le gouvernement canadien envoya une équipe pour construire une route entre Lake of the Woods et la colonie de Red River. L'année suivante, des arpenteurs se joignaient au groupe des chemins pour cartographier les futures fermes. Ils commencèrent par la sélection d'un emplacement du premier méridien, une ligne du nord au sud comme point de référence pour établir les cantons de six milles carrés qui divisent les prairies en un genre de damier composé de fermes. Le premier méridien a été tracé à environ 10 milles à l'ouest de Pembina sur la frontière en direction nord aussi loin que Shoal Lake.¹⁵⁵

Ni la HBC ni le gouvernement canadien n'en ont parlé aux gens de la colonie, les rumeurs se sont propagées et les résidents ont commencé à prendre parti. Certains voulaient l'annexion au Canada ; d'autres avaient peur de perdre leurs terrains au bord de l'eau ; et quelques-uns ont fait la promotion d'une prise de contrôle par les États-Unis. Les tensions ont augmenté.

Les fermiers de High Bluff et de Portage la Prairie étaient loin des problèmes au tout début. À la mi-octobre 1869, les arpenteurs canadiens se sont approchés trop près des fermes dans la paroisse de Saint Norbert au sud de Fort Garry. Un des fermiers les a arrêtés et les voisins ont mis en place des points de contrôle au sud du sentier principal. Entre-temps, William McDougall arrivait à Pembina, en route pour Red River, pour la prise en charge, à titre de lieutenant-gouverneur, du nouveau territoire canadien. Personne en autorité n'avait prévenu les gens locaux de la transition. En novembre, quelque deux cents hommes, avec à la tête John Bruce et Louis Riel, ont occupé Fort Garry et ont forcé McDougall à se retirer de l'autre côté de la frontière à Pembina.

Des histoires sur la rébellion se sont répandues dans les paroisses et les opinions se sont endurcies. Les Métis qui occupaient le fort ont tenté de mobiliser la colonie en formant un comité qui portait le nom de « Convention des 24 » qui comprenait 12 délégués français et 12 délégués anglais. Ils n'ont pas pu en arriver à un consensus à savoir si McDougall serait autorisé à venir dans la colonie, mais ils ont adopté une liste de droits que le Canada devra respecter, si l'annexion allait de l'avant.

En décembre, les forces Métis, dirigées par Louis Riel, prirent une action drastique pour empêcher les forces opposées de gagner plus de soutien. Ils emprisonnèrent 45 hommes à Fort Garry pour conspiration contre eux ; la plupart étaient des partisans de John Christian Schultz qui était en faveur de l'annexion. Le lendemain on proclamait un gouvernement provisoire. McDougall quitta Pembina pour aller à Ottawa et la colonie s'est calmée au cours de la période de Noël. Pendant tout ce temps, les Métis de Riel restaient à Fort Garry et gardaient les prisonniers.

¹⁵⁴ Still at home in 1867—Gilbert (22), Ann (21), Henry (19), Thomas (17), George (15), Betsey (8). Ann married Robert Adams in 1868, so by the 1870 Manitoba Census there were five children at home.

¹⁵⁵ Boulton, *Reminiscences of the North-West Rebellions*, p. 50, 59.



Des envoyés s'adressaient à la foule de Fort Garry — janvier 1870

Le gouvernement canadien envoya trois hommes pour négocier avec les forces de Riel qui occupaient. Ils se sont adressés à une foule de plus de 1 000 personnes pendant deux jours consécutifs alors que la température était de moins 40 °C. Riel accepta la proposition d'envoyer une délégation à Ottawa pour discuter les termes de l'annexion. Entre-temps, une assemblée représentative, comprenant 28 membres, gouvernait la colonie. (Illustration - HBCA)

Les envoyés sont retournés à Ottawa et Riel ordonna des élections qui devaient se tenir dans chaque paroisse pour le choix d'un membre intérimaire pour l'assemblée représentative. La crise n'était pas terminée pour autant. Les prisonniers étaient toujours en prison à Fort Garry et leurs chefs, qui ne l'étaient pas, faisaient toujours pression pour les faire sortir. Le major Charles Boulton qui jusqu'à maintenant faisait le recrutement et la formation de la milice à St-Andrew déménagea à Portage la Prairie avec d'autres chefs du groupe procanadien.¹⁵⁶ Ils formèrent un parti avec des volontaires locaux qui portait le nom de « Parti Portage » pour faire libérer les prisonniers.

Joseph Paquin-dit-Pocha, à l'âge de 70 ans, s'est joint au Parti Portage avec deux de ses fils (John et William), un beau-fils (Robert Adams¹⁵⁷), et aussi un ami de famille (George Sanderson¹⁵⁸). À la mi-février, ils ont vu de l'action.

Sans doute les émotions se sont enflammées quand le groupe Portage marcha dans la paroisse de St-Andrew où les dissidents provenant de toute la colonie étaient rassemblés. Un seul mot a suffi pour

¹⁵⁶ Dictionary of Canadian Biography—Boulton, Charles A.

¹⁵⁷ Robert Adams was the son of George Adams and Ann Heywood.

¹⁵⁸ George Sanderson married Robert Adams' sister, Elizabeth Barbara, in late 1870.

créer l'étincelle qui a déclenché la foule. « Traître ! » Quelqu'un accusa Norbert Parisien d'être un espion de Riel. Parisien s'est enfui de la foule enragée, mais tua un fermier en se sauvant. Il semble que les Paquin faisaient parti de ceux qui l'on capturé selon les rapports du temps. Ils le frappèrent sur la tête en premier avec une hachette.¹⁵⁹ Parisien fut battu sévèrement et lorsqu'il essaya de s'enfuir le lendemain un gardien le tira.

Pendant ce temps, Riel libéra les prisonniers à Fort Garry, puis le groupe des pro-canadiens se dispersèrent et retournèrent à la maison. Le Parti Portage prit un chemin près du fort et les hommes de Riel les ont arrêtés. George Sanderson en parle dans ses mémoires des années après. « Quand on est arrivé près du fort », il dit « un homme à cheval est sorti de la barrière comme une flèche, puis un autre et un autre jusqu'à 10 ou 12 qui sont sortis. Un s'avança jusqu'à nous et s'arrêta pour parler, il tenait un linge blanc en haut dans la main droite. On s'arrêta, mais nos chefs ne s'approchèrent pas, un vieux monsieur Pocha s'approcha jusqu'au cavalier et lui dit en français, « Bonjour. Que voulez-vous ? »

L'homme de répondre en français aussi, « Notre chef Louis Riel et ses officiers aimeraient que vous veniez au fort et prendre un repas avec eux. » « Bien, c'est très acceptable ; on ne pouvait pas se permettre de refuser, car nous n'avions pas mangé beaucoup depuis notre départ de la maison. Nous avons été conduits dans le fort où nous avons dû y rester pendant plus d'un mois. »¹⁶⁰

Joseph Paquin-dit-Pocha, Johnny et Billy Pocha, Robbie Adams et George Sanderson ont chacun passé de trente à trente-trois jours en prison.¹⁶¹ Deux des quarante-quatre prisonniers ont écrit des mémoires qui jettent un peu de lumière sur ce que fut la vie dans le fort. Sanderson a dit : « nous couchions tous dans une grande pièce pour la nuit ; il n'y avait pas de lit, nous couchions par terre ou sur des bancs. La plupart d'entre-nous avions notre propre robe de bison¹⁶² le major Bolton, qui avait été responsable du Parti Portage, était gardé seul dans une pièce, mais il pouvait entendre les autres prisonniers à travers une mince séparation en bois, lors de rencontre dans le passage où se tenaient les gardes ou lorsque nous avions le droit d'apporter notre pemmican pour le faire mijoter sur le poêle.¹⁶³ « Les prisonniers passaient les temps de fatigue à chanter et à raconter des histoires, Boulton se souvient et cite "certains devaient effectuer du travail de subalterne et nettoyer les espaces dans le fort."¹⁶⁴ "Dans l'ensemble, nous avons été assez bien utilisés," a déclaré Sanderson et quelques jours plus tard les gens de la ville ont eu la permission d'apporter un repas par jour aux prisonniers — gâteaux, tartes, pain et beurre et du sucre pour notre thé.¹⁶⁵

Pendant que les hommes étaient en prison, les gens de High Bluff ont élu John Norquay, un fermier et professeur, à titre de représentant dans le nouveau gouvernement provisoire.¹⁶⁶ Trois jours après, un peloton a exécuté un des prisonniers, Thomas Scott. Scott était gênant depuis le tout début selon Sanderson. "Il frappait de ses pieds le mur d'une pièce attenante, il criait, jurait et il était très effronté avec le gardien"¹⁶⁷ Scott avait été amené dans une pièce attenante et par la suite quelques jours plus tard reconduit par des gardes. Cependant, Bolton mentionne qu'on lui avait permis d'aller dans chacune des pièces et faire ses adieux "Salut les gars !" Entre deux gardes, il est descendu les deux mains attachées

¹⁵⁹ Ronaghan, p. 206

¹⁶⁰ George William Sanderson, *Through Memory's Windows*, p. 13–14

¹⁶¹ Begg, p. 289–290

¹⁶² Sanderson, p. 15

¹⁶³ Boulton, p. 125

¹⁶⁴ Ibid

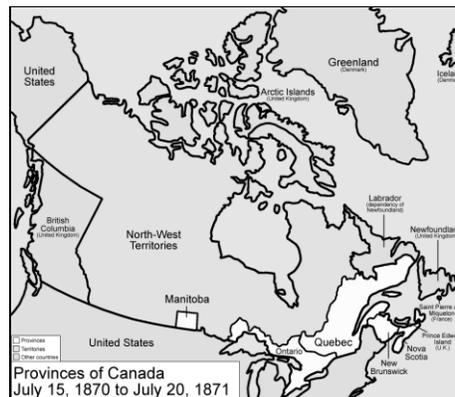
¹⁶⁵ Sanderson, p. 16

¹⁶⁶ *Dictionary of Canadian Biography*—Norquay, John

¹⁶⁷ Sanderson, p.15

à l'arrière de lui, les gardiens avec baïonnettes, il avait la tête recouverte d'une guenille blanche qui pendait et qui était prête à recouvrir son visage au moment opportun. Nous avons surveillé son départ et entendu ses pas fuyants et pendant une quinzaine de minutes le silence de mort imprégnait la bâtisse. Nous avons entendu les coups de feu provenant du bas des murs du fort. Quelques minutes après, le révérend M. Young revenait à notre prison, me donnait ma bible et était aveuglé par les larmes en racontant ce qui venait de se passer. On pouvait entendre les murmures forts et profonds des autres prisonniers. »¹⁶⁸ Sanderson connaissait un des gardiens : « Je lui ai demandé ce qui était arrivé à Scott. Il me dit : soit très prudent et me fit signe de le suivre à l'extérieur. Nous sommes allés à un des bastions et nous avons regardé à travers une fenêtre. Il y avait un baril vide sur la neige et à côté la neige était tachée de sang »¹⁶⁹ ce jour hanta les prisonniers pour le reste du mois et pour longtemps encore.

Les hommes de High Bluff furent relâchés de la prison au milieu de Mars. Pourquoi avaient-ils joint le Parti Portage pour s'opposer à Riel ? Une raison comme une autre était que les gens refusaient de le suivre parce qu'ils désapprouvaient les méthodes de Riel.¹⁷⁰ Riel avait fait l'occupation du fort Garry, avait pris les provisions de la HBC pour nourrir ses hommes et avait volé des argents des coffres de la HBC pour les payer. Il avait emprisonné ses adversaires et avait pris des décisions sans consultation avec les plus âgés des Français métis ou des chefs religieux des paroisses anglaises qui étaient des élus pour les conventions du gouvernement provisoire. Peut-être que les hommes de High Bluff voulaient se battre parce qu'ils voulaient se joindre au Canada et que leurs familles étaient des partisans fidèles de la HBC. "Ça aurait pu être simplement parce qu'ils étaient jeunes et naïfs comme le disait Sanderson dans ses mémoires des années plus tard. « Je me suis rendu compte qu'il y a toujours des personnes affairées à faire plus de trouble qu'il est nécessaire à certaines occasions » disait-il, « mais j'étais jeune dans le temps, un groupe d'entre nous est allé ».¹⁷¹



Manitoba 1870

L'acte du Manitoba du 12 mai 1878 créa la nouvelle province du Canada, le Manitoba et le Rupert's Land a cessé d'exister. Cette petite province que certains comparaient à un timbre-poste comprenait la colonie du sud de Red River jusqu'à la frontière américaine. Le reste du territoire de la HBC de Rupert's Land devenait Les Territoires du Nord-Ouest. (Carte de Wikimedia)

¹⁶⁸ Boulton, p. 129

¹⁶⁹ Sanderson, p. 16

¹⁷⁰ Gerhard Ens, *Homeland to Hinterland: The Changing Worlds of the Red River Metis in the Nineteenth Century* (Toronto: University of Toronto Press, 1996), p. 127

¹⁷¹ George William Sanderson, *Through Memory's Windows* (1934-36), p. 13

1873 High Bluff, Manitoba

Trois ans après la rébellion de Red River¹⁷², la loi et l'ordre prévalaient. Le premier lieutenant-gouverneur, Adams G. Archibald, avait établi des districts électoraux, avait créé le premier gouvernement élu de la province et avait fait le recensement du Manitoba de 1870 pour identifier combien de personnes étaient des Métis pour établir le plan du gouvernement afin de mettre fin à leurs revendications territoriales.¹⁷³ Le premier des onze traités avec les autochtones avait été négocié en 1871 — Premier traité avec les Sauteaux et Swampy Cree du Sud-est et du Sud-centre du Manitoba ; et le Deuxième traité avec les Sauteaux pour une large bande de terre vers l'ouest et le nord de la nouvelle province.

Les Sioux du Dakota, qui passaient des hivers dans le secteur High Bluff et Portage la Prairie pendant une décennie, n'ont pas fait partie du processus pour le traité, car le gouvernement était d'avis qu'ils devaient être considérés comme étant des « Autochtones américains ». À l'arrivée de Alexander Morris en 1873 comme lieutenant gouverneur, il fut mis au courant que les Sioux se rassemblaient près du fort Ellice et qu'ils se préparaient à faire un raid sur la colonie de Red River.¹⁷⁴ Morris engagea deux émissaires pour rassembler de l'information, les deux étaient des membres de l'Assemblée législative. John Norquay, qui représentait High Bluff, avait reçu les ordres de former deux compagnies de « Métis des deux différentes races » si les menaces devenaient sérieuses ; et Pascal Breland a été expédié aux plaines pour une rencontre avec les Lakotas. Norquay rapporta que lors d'une rencontre publique qu'il avait tenue, il avait noté qu'une certaine personne de High Bluff, un « M. Pocha » lui avait fait part qu'un plus grand nombre de Sioux étaient attendus au printemps.¹⁷⁵ Suite aux vérifications des deux émissaires, les craintes n'étaient pas fondées, les gens avaient confondu deux groupes différents, les Dakotas et les Lakotas. Les Dakotas selon l'avis de M. Pocha n'avaient pas été mêlés aux troubles de 1870 et avaient vécu de façon paisible parmi leurs ennemies traditionnelles, les Sauteaux, pendant des années. Le Canada a donc accordé une terre de réserve, mais pas une réserve avec d'autres droits. (Vers 1886, Les Dakotas de Portage la Prairie achetèrent vingt-six acres sur les bords de la rivière Assiniboine dans les limites de la ville, ce qui s'appelait localement le vieux village Sioux).

L'Acte du Manitoba avait promis aux Métis qu'ils pourraient conserver leurs fermes et que 1,4 million d'acres seraient distribués à leurs enfants. (Le recensement en avait énuméré 12 000, dont 8 000 étaient des enfants.) Le gouvernement a pris plusieurs années pour réserver des bandes de terres à cet effet, mais par août 1875, Joseph Paquin-dit-Pocha et Marie Lapointe purent appliquer pour un certificat de Métis (certificat par lequel des terres pouvaient être réclamées) pour leurs enfants encore mineurs.¹⁷⁶ Quand la HBC a vendu Rupert's Land au Canada pour 300 000 £, la compagnie a obtenu un vingtième des terres arpentées pour propriétés familiales. Les ventes des terres faisaient maintenant partie des affaires et les ventes de fourrures étaient sur le déclin, cependant les ventes au détail étaient à la hausse dans la colonie. En 1881, la HBC ouvrait son premier point de vente au coin de York et Main en utilisant

¹⁷² The Red River Rebellion is also called the Red River Resistance. Library & Archives Canada.

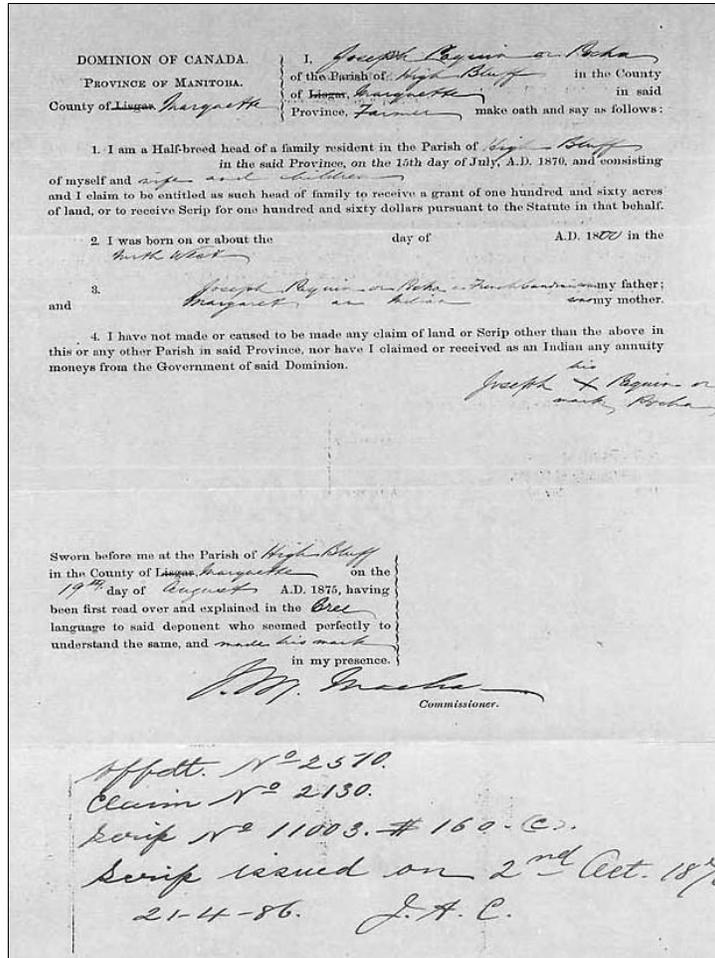
¹⁷³ The Manitoba census of 1870 counted French Metis (5696) and English half-breeds (4082). "The term 'half-breed' was used almost exclusively by the federal government throughout the late-nineteenth and early-twentieth centuries when referring to these people (in western Canada who trace their roots to a shared Aboriginal and European ancestry). The term completely pervades departmental memoranda, reports, registers, federal statutes, orders-in-council, and official publications. Indeed, it is possible for researchers to use the federal record of this period without ever encountering the term 'Metis'." (Library and Archives Canada/Metis Scrip Records/Use of Term Half Breed)

¹⁷⁴ McGrady, p. 40

¹⁷⁵ Norquay to Morris, Winnipeg, 17 Mar 1873, HBCA MG12B1, no.139, M134

¹⁷⁶ Library and Archives Canada, Metis Scrip Affidavit—Paquin or Pocha, Joseph—#2570

les pierres provenant des murs et des remparts du Vieux-Fort Garry.¹⁷⁷ L'année suivante, ils ont vendu le fort et éventuellement les restes des bâtisses furent démolis à l'exception d'un portail devenu de nos jours un site historique national.



Affidavit de son certificat de Métis

Ceux qui appliquaient remplissaient le formulaire pour prouver qu'ils avaient droit de postuler pour des terres réservées aux résidents Métis de la nouvelle province du Manitoba.

L'affidavit de Joseph Paquin-dit-Pocha lui a été expliqué en Cree et il a signé d'un X avec comme témoins George Adams junior et Andrew Spence, les deux de High Bluff (image : Library and Archives Canada)

¹⁷⁷ John Selwood, "Manitoba History: A Note on the Destruction of Upper Fort Garry" (1982). Accessed March 29, 2017, http://www.mhs.mb.ca/docs/mb_history/04/fortgarrygate.shtml

1878 Prince Albert, Territoires du Nord-Ouest

Joseph et Marie se sont joints à une caravane se dirigeant vers l'ouest en 1878 pour se trouver une propriété familiale sur des terres nouvellement ouvertes près de Fort Carlton et la colonie de Prince Albert.¹⁷⁸ Depuis quelques années, plusieurs personnes originaires du Nord-Ouest avaient quitté la colonie de Red River avec l'arrivée de nouveaux venus de l'Ontario. La population avait presque triplé depuis l'annexion et les membres de la législature étaient presque tous des gens qui venaient de l'Ontario. Comme le disait un ancien de la place, « une personne sur deux dans la rue est un étranger ». (Un de ceux-là fut Jean Paquin, un tailleur de Québec¹⁷⁹) L'agriculture changeait aussi, avec l'amélioration des moyens de transport et le fait que les marchés extérieurs devenaient accessibles. Les terrains au bord de la rivière, qui avaient jusqu'à maintenant suffi pour la subsistance, n'étaient pas assez grands pour exporter des récoltes. Le prix de l'immobilier était à la hausse et c'était le bon moment pour vendre.

Joseph et Marie voyageaient avec leur plus jeune fille, Betsy, les autres étaient soit mariés ou autonomes. Deux de leurs enfants faisaient partie du groupe cette année-là — John Harriet et ses quatre enfants) et Gilbert (Margaret et ses quatre enfants). Un autre fils, William (Marie et ses quatre enfants), qui avait été de la colonie de Victoria près d'Edmonton, déménagea l'année suivante.¹⁸⁰ En 1882, neuf de leurs enfants, devenus des adultes, les ont aussi suivis avec leurs familles vers le secteur de Prince Albert.¹⁸¹

Il est difficile de s'imaginer la ténacité et la bonne volonté nécessaires pour effectuer le voyage de 500 milles en charrette de Red River, spécialement pour un couple âgé comme Joseph (78) et Marie (65). Le déplacement se faisait très lentement, 10 milles par jour, la plupart des charrettes étaient tirées par des bœufs. Il est possible que Joseph et ses fils eurent des chevaux, à la place des bœufs, parce qu'ils étaient des experts avec les chevaux. En général, les gens voyageaient dans la charrette, marchaient aux côtés de la charrette ou étaient à cheval. Le repas se faisait dans des feux de camp et chacun dormait à l'extérieur près des charrettes et des animaux. Il en prit trois mois pour faire le trajet avec le bruit incessant du crissement des charrettes et de la poussière qui levait après toutes ces traces de pas.

À l'hiver, des maisons, en pièce sur pièce de bois, étaient construites sur les terres familiales du canton 47, rang 27, à l'ouest du second méridien. Chaque parcelle était le quart d'une section et était de 160 acres. Joseph et Marie s'établirent à deux milles du cimetière actuel Lindsay de Saint-Paul.

Leurs enfants adultes les entouraient sur les quarts de section adjacents ce qui faisait que tous se trouvaient à moins de 3 milles de leurs vieux parents. Vers 1882, la plupart des familles Adams avaient rejoint les Pocha dans le secteur connu comme étant « the Ridge ».

¹⁷⁸ The Pocha families moved west in 1878, 1880, and 1882. The births of Joseph's grandchildren were used to estimate when each family moved. In the case of Joseph and Marie, the marriage of their youngest daughter in Prince Albert in 1879 was an indication that they likely moved the year before.

¹⁷⁹ Jean Paquin (1832-1905), son of Paul Paquin and Thérèse Larue, arrived in St. Norbert about 1880. Census 1881, 1891, 1901.

¹⁸⁰ William Paquin testified at the trial of Thomas Scott on September 10, 1885, that he had moved to the Ridge in 1879 from the Red River. The births of his children indicate that the family lived at the Victoria Settlement (Edmonton) for about five years before moving to Prince Albert.

¹⁸¹ In addition to the births of their children, the location of the homesteads suggests when each family moved. 1880 - Joseph (Matilda and seven children); Charles (Mari Ann and three children) ; Fanny (Thomas & six children). 1882 — Ann (Robert Adams and six children); Henry (unmarried); George (Eliza & two children).

La ferme Pocha étaient située sur une terre fertile entre les deux bras de la rivière Saskatchewan avec une prairie au sud et une forêt-parc au nord. La rivière Saskatchewan Nord coule à travers Edmonton et Battleford ; la Saskatchewan Sud passe à travers Saskatoon d'aujourd'hui et les deux se rencontrent à 25 milles de Prince Albert. Les petites communautés rurales se rappelaient des paroisses originales de Red River. Les Anglais vivaient à Prince Albert, Red Deer Hill, Halcro and the Ridge ¹⁸²; les Métis francophones vivaient à Duck Lake, Batoche, Saint-Laurent et Saint-Louis.

Prince Albert, situé 28 milles au nord de la famille de Joseph était la plus grosse ville avec une population d'approximativement 800 personnes. Même si la ville n'était pas encore incorporée comme ville, c'était le centre commercial pour la production du bois d'œuvre et de la farine. Vers 1882, Prince Albert avait sept magasins généraux, deux quincailleries, trois banques, deux bijouteries, six avocats, un dentiste, un pharmacien et quatre églises. Il y avait aussi un bureau pour l'immobilier qui avait ouvert ses portes pour répondre aux besoins des ventes de terres qui étaient en plein essor, et les dirigeants locaux étaient confiants qu'une ligne chemin de fer serait construite bientôt. En comparaison, Régina, Saskatoon et Battleford étaient des endroits petits et sous-développés.¹⁸³

THE RED RIVER CART



No iron was used. The frame was held together with wooden pegs. The tires were bound round with strips of "Shaganhappi," raw fresh skin of buffalo or cattle, which, as it dried, shrank & held them tightly, forming a hard & durable rim. These carts followed the Métis hunting parties & carried the meat of the slain buffalo. They were also employed in transporting freight. Sometimes they were fitted with a round-topped hood of hide or canvas.

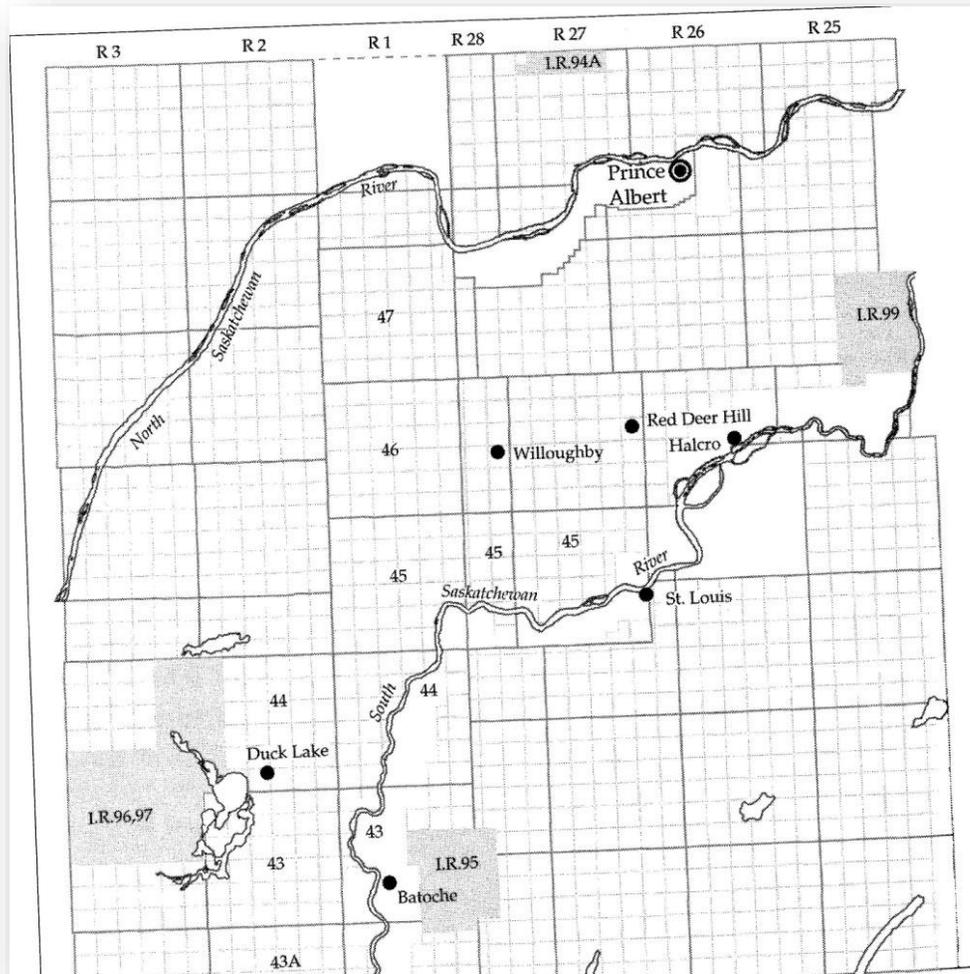
La structure, n'avait pas de métal. Le châssis était relié avec des chevilles en bois. Les roues étaient formées de bandes de Shaganhappi (peaux fraîches de bisons ou de bovins) qui en séchant se fusionnaient de façon serrées et formaient une roue endurcie de longue durée. Ces charrettes suivaient les parties de chasse des Métis et transportaient la viande des bisons tués. Elles servaient aussi de moyen de transport pour la marchandise. Quelquefois elles étaient munies d'une toile arrondie en cuir qui servait de toit.

Le sentier Carlton 1878 – 1882

La famille Pocha a suivi la route de Portage la Prairie et Fort Ellice, et au-delà jusqu'à Touch Hills et de nos jours Humboldt. Ils traversèrent au sud de la rivière Saskatchewan en traversier à Batoche, en passant par Duck Lake et ils quittèrent le sentier à Fort Carlton pour se diriger vers le nord à Fort Albert. (image — C.W.Jefferys)

¹⁸² The Ridge is an area north of present-day Macdowall, Saskatchewan, where most of the Adams and Pocha homesteads were located. St. Paul's Lindsay Anglican Church sat at the top of a sandy hill. The area had several local names, including 'Lindsay' and the 'Pocha Settlement'.

¹⁸³ Gary W. D. Abrams, Prince Albert: The First Century 1866-1966 (Saskatoon: Modern Press, 1966), p. 35



Carte de Prince Albert à la fin de 1880

La colonie Pocha était dans le canton 47, rang 27 à l'ouest du 2^e méridien. Les Anglais vivaient à Prince Albert, Red Deer Hill, Halcro and Lindsay (Willoughby sur la carte). Il y avait quatre colonies Métis le long de la rivière Saskatchewan sud : Duck Lake, Batoche, Saint-Laurent et St-Louis. Les quatre réserves indiennes indiquées sont ; Wahpeton Dakota (Prince Albert nord) ; Muskoday Prince Albert sud-est) : One Arrow (près de Batoche ; et Beardy's et Okemasis (près de Duck Lake)

(Source : Douaud, The Western Métis, adapted from LAC National Map Collection, v1/502 1903)

En 1883, les familles Pocha et Adams étaient établies sur « The Ridge » au sud de Prince Albert et il y avait des signes de prospérité dans le secteur. Un bureau des terres de la Dominion avait ouvert ses portes en 1881 ce qui avait incité des hausses de prix et des ventes, même si personne ne possédait encore les titres sur leurs terres, car ils devaient demeurer sur celles-ci au moins trois ans à partir du moment où l'ouverture du bureau se ferait.¹⁸⁴ Le premier journal avait commencé sa publication en 1882¹⁸⁵ ; et cette même année la HBC déménageait son siège social du nord de Fort Carlton à Prince Albert. En 1883, les fermiers ont formé la Lorne Agricultural & Industrial Society (maintenant Prince Albert Exhibition) qui produisait une foire pour exposer les produits locaux et l'artisanat. Le collège Emmanuel qui avait ouvert ses portes en 1899 pour former le clergé anglican est devenu l'Université de la Saskatchewan.¹⁸⁶ La population de la colonie était d'environ 700, mais un nombre équivalent de personnes vivaient sur des fermes avoisinantes.

Les Pocha et les voisins s'inquiétaient. Les plans pour un chemin de fer avaient changé et finalement il ne passerait pas à travers Prince Albert comme prévu, donc les récoltes ne pourraient pas être exportées. La lenteur du gouvernement du Canada, les préoccupations locales comme les routes, les écoles, les services de police et d'incendie n'étaient pas pris en considération. Même si la première élection avait été tenue pour le Conseil Nord-Ouest qui devait gouverner le vaste territoire, la ville n'était pas encore incorporée donc il n'y avait pas règlements locaux. Une dépression à grandeur du pays commença au milieu de 1883 et les commerces étaient vacants. Le printemps suivant, il ne pleuvait pas et les récoltes de 1884 ont échoué. En plus, ça faisait trois ans que le dernier troupeau de bisons avait été vu.

1885 Prince Albert, Territoires du Nord-Ouest

Une autre petite-fille est née en janvier 1885, il s'agit de Florence May, fille de George Pocha et d'Eliza Work.¹⁸⁷ À travers la paroisse de St-Paul Lindsay (l'église a été construite en 1884), les familles grandissaient et les besoins d'une école se faisaient pressants. Trois hommes ont formé la première commission scolaire — James Adams, William Pocha, et William Miller — et ont construit l'école Lindsay à distance de marche de leurs fermes.¹⁸⁸ Avant d'utiliser cet emplacement comme école, il a servi pour plusieurs rencontres au moment des troubles de 1885.

La rébellion du Nord-Ouest de 1885 a impliqué trois groupes locaux opposés au gouvernement national pour différentes raisons. Les Métis francophones, qui vivaient à l'est de la branche sud de la rivière Saskatchewan, étaient contrariées parce que les arpenteurs cartographiaient les terres en forme de carré en ignorant les lots longs et étroits au bord de la rivière qu'ils réclamaient. Les fermiers anglais, qui vivaient à l'ouest de la rivière souffraient du prix inférieur des grains sur les marchés mondiaux quand la voie ferrée était retardée par une économie médiocre. Les fermiers ne pouvaient pas amener les récoltes sur les marchés et la valeur mobilière a chuté. Les autochtones étaient affamés avec la disparition des bisons et les agents autochtones refusaient les demandes pour de la nourriture. Du point de vue d'Ottawa, les autochtones étaient hors contrôle et l'ouest était devenu son seul ennemi.

¹⁸⁴ Abrams, p. 41

¹⁸⁵ Abrams, p. 38. The Prince Albert Times and Saskatchewan Review

¹⁸⁶ Canadian Encyclopedia—University of Saskatchewan by Belinda A. Beaton (2012)

¹⁸⁷ Redhead, Descendants of George Adams & Ann Heywood, p.224

¹⁸⁸ Ed Adams, unpublished history of Lindsay Schools



La maison en bois de George Pocha

George et Eliza Work ont construit une maison en bois sur la « Ridge » en 1882 au NE 36-46-01 à l'ouest du 3e méridien. Les toutes premières maisons du temps étaient semblables. (Photo- B. Krack)



Maison de Ann Pocha et Robert Adams

Ann et Robert sont arrivés à « The Ridge » en 1882 avec six enfants et la mère de Robert, Ann Heywood Adams. Robbie acheta un moulin à scie et très rapidement, la famille avait une maison à deux étages assez grande pour accueillir des danses locales.

(Photo - B. Krack)



L'église anglicane St.Paul Lindsay

Construite en 1884. St-Paul a été démolie en 1987, mais le cimetière est toujours utilisé. Il est situé sur une route rurale de sable en haut d'une petite côte quelques milles au nord de Macdowall, SK. En regardant vers l'est on peut voir le mont Red Deer. La plupart des Pocha, Adams et autres familles dont les fermes étaient à « The Ridge » y sont enterrés.

(Photo : V. Redhead)



L'école Lindsay

L'école de Lindsay était construite en bois rond et avait un toit en chaume. Le premier professeur fut le révérend R. W. Atwater, qui commença à faire la classe à 65 élèves. Cette école avait aussi servi de lieu de rencontre pendant les premiers jours de la rébellion de 1885.

(Photo : B. Krack, 1979)

Au début, les communautés françaises et anglaises travaillaient ensemble en tant que membres d'une association de défense des droits des colons pour faire pression sur Ottawa afin de répondre à leurs griefs. Les fermiers anglais, du district de Lindsay, étaient à l'avant plan de l'action politique pendant ces temps de tension.¹⁸⁹ Andrew Spence était le président, Charles Adams était un officier et William Pocha était un des nombreux bénévoles. « Ils avaient connu le fait de demeurer en marge et vu ce qui avait été fait au Manitoba », un historien a conclu, « et ils avaient la détermination, cette fois-ci, de jouer un rôle actif pour garantir leurs droits.¹⁹⁰

Spence avait recommandé à l'association des colons de s'assurer d'avoir un chef charismatique et il avait proposé d'inviter Louis Riel afin qu'il revienne du Montana. Quand il est revenu, une série de rencontres furent tenues pour acquérir du soutien de la pétition pour Ottawa. Riel a aussi rencontré Mistahimaskwa (Big Bear), un chef Cree important du secteur du Fort Pitt (au nord de Lloydminster) qui parlait aux autres chefs sur la meilleure façon d'établir des réserves. Toutefois, aucune des deux personnes ne reçoit le soutien de l'autre pour sa cause. Andrew Spence envoya la pétition à Ottawa, mais il est demeuré sans réponse. Ce fut un des derniers gestes de collaboration entre les communautés de Métis anglophones et francophones.¹⁹¹

Le 18 mars, Riel a mis en branle à Batoche un conseil de douze personnes parmi ses supporteurs et a fait l'annonce d'un gouvernement provisoire. Gabriel Dumont commença l'organisation d'une milice le long du tracé de chasse aux bisons et deux jours suivants, ils ont pillé un magasin à Duck Lake, coupé les lignes de télégraphe et fait cinq prisonniers. Les Anglais du Ridge furent alarmés. Ils ont fait une rencontre à l'école de Lindsay et ont décidé d'envoyer une délégation à Batoche pour évaluer la situation — Thomas Scott, Hugh Ross et William Pocha.

William « Billy » Pocha (41), le troisième fils de Joseph et Marie, avait pris de grands risques auparavant et il n'est pas surprenant de le voir être un volontaire pour aller à Batoche ce jour-là. Il avait été un membre du Parti Portage en 1870, emprisonné par Riel pour avoir fait de l'opposition à ses forces. Il avait été le premier de la famille à quitter High Bluff pour aller demeurer à la colonie de Victoria (près d'Edmonton avant de déménager à Prince Albert. Ses frères et lui étaient connus pour leur courage et leur disponibilité dans tous les coins des prairies, selon un des vieux du temps. Ils étaient, selon les fermiers anglais, des chefs dans la communauté avec les Hallet, Gaddy et MacKay.¹⁹² Les sept frères Pocha étaient parmi les chefs de la chasse aux bisons, en premier à High Bluff et au tout début à « The Ridge » avant que le bison disparaisse. Comme le faisait son homologue à Batoche, Gabriel Dumont, ils pouvaient organiser, deux cents personnes en petits groupes avec chacun un capitaine de chasse. William aurait été un de ceux qui auraient été soutenus par la communauté des tissés serrés, s'il avait eu des ennus.

La délégation de « The Ridge » a été détenue pendant des heures jusqu'à ce que ses éclaireurs soient de retour. Pendant ce temps, Riel envoya un ultimatum au Major Crozier de la PMNO (Police Montée du Nord-Ouest) à Fort Carlton, de se rendre ou de subir une attaque dans une guerre qui les exterminerait.¹⁹³ Quand les délégués furent libérés, ils ramenèrent une lettre de Riel, aux autres Métis, c'est la façon qu'ils appelaient les Anglais de Ridge, demandant leur collaboration. Le gouvernement d'Ottawa avait méchamment ignoré les droits des Métis d'origine, il a écrit « Les pétitions ne sont pas écoutées, de plus, le Dominion a pris la manière autoritaire de répondre aux plaintes pacifiques en

¹⁸⁹ P.J. Code, *Les Autres Metis : The English Metis of the Prince Albert Settlement 1862-86*, p. 85

¹⁹⁰ Code, p.85

¹⁹¹ Bill Waiser, *A World We Have Lost*, p.526

¹⁹² Code, p. 43. *Memoir of W. C. McKay*

¹⁹³ *Sessional papers*, vol. 12, 43-6.

envoyant et en renforçant leur police montée, menaçant notre liberté et nos vies. Les Métis autochtones sont déterminés à sauvegarder leurs droits ou à périr. La justice ordonne de prendre les armes. »

Les Pocha et leurs voisins étaient coincés entre deux opposants. Riel d'une part voulait qu'ils se joignent à la bataille, alors que Crozier à Carlton espérait qu'ils demeurent neutres, ce qui réduisait les forces de Riel. Crozier embaucha le Révérend Matheson, un ministre anglican de Prince Albert, pour tenir des rencontres les jours suivants dans trois communautés — St. Catherine (Prince Albert), St. Andrew Halcro (Red Deer Hill) et l'école de Lindsay (the Ridge). Charles Adams et Andrew Spence étaient de ceux qui signèrent une résolution lors de ces rencontres. Quoique nous sympathisons avec les Métis francophones, nous ne pouvons pas supporter le recours aux armes ou au soulèvement des autochtones et nous voulons être neutres.¹⁹⁴ Pendant que James Isbister et George Sanderson se rendaient à Batoche avec des copies des résolutions, Charles Adams et William Miller commencèrent la randonnée vers Fort Carlton sur un sentier recouvert de neige. Leur copie ne s'est jamais rendue à Crozier dans le fort, toutefois, comme ils s'approchaient, ils ont entendu parler de problèmes tout près à Duck Lake, donc ils ont pris le chemin du retour.

Il y eut deux autres rencontres à l'école, le 23 et le 24 mars, avant que le conflit devienne une bataille et que des hommes perdent la vie. À la dernière minute, Riel a essayé encore une fois, sans succès, de recruter les hommes de Ridge. Ils voulaient à tout prix demeurer neutres.

La première d'une série d'escarmouches que le gouvernement canadien a nommée plus tard « La rébellion du Nord-Ouest »¹⁹⁵ ne dura que 30 minutes le 26 mars 1885. Plus tôt en cette journée, dix-neuf hommes de Fort Carlton allaient vers Duck Lake pour des provisions, ils rencontrèrent la milice de Riel. Ils retournèrent au fort, alors que Crozier a organisé un groupe de cinquante-trois PMNO et quarante et un volontaires. Par le temps qu'ils ont atteint les Métis, Gabriel Dumont avaient placé ses trente hommes parmi les arbres et dans une maison le long du sentier. Des hommes de chaque côté sont allés pour parlementer, quelqu'un a tiré et une courte bataille s'engagea. Les Métis ont perdu cinq hommes, y compris le frère de Dumont, Isidore, et une personne âgée Cree, Assiwyin¹⁹⁶ douze hommes de Crozier sont morts et 12 furent blessés (neuf parmi les morts étaient des volontaires de Fort Carlton). Crozier a battu en retraite vers le fort, il a fait ses bagages rapidement et quitta en amenant ses hommes à Prince Albert. Au moment du départ, le fort a pris feu (Il n'a pas été reconstruit avant 1976 alors qu'il devenait un site historique.¹⁹⁷)

Le jour précédant la bataille de Duck Lake, le gouvernement fédéral avait dépêché des troupes en réponse à la demande de Riel de se rendre. Cinq mille hommes firent le voyage à Qu'Appelle en seulement cinq jours sur le chemin de fer national partiellement complété, en marchant dans certaines sections et en voyageant dans des wagons dans d'autres.

Le jour suivant la bataille, les familles Pocha abandonnèrent leurs fermes pour trouver refuge à Prince Albert, où une palissade avait été érigée à la hâte autour de la grande église presbytérienne. Les

¹⁹⁴ Sessional Papers, vol 12, 43–47 Supplementary Return

¹⁹⁵ John A. Macdonald's government discussed whether to elevate the "domestic trouble" to the "rank of rebellion", rather than speaking of it as "a common riot". It suited their purposes to convince the public that harsh measures were needed to prevent an "Indian war". Waiser, p. 558

¹⁹⁶ A. Blair Stonechild, *The Indian View of the 1885 Uprising, 1885 and After—Native Society in Transition* (Regina: U. of Regina, 1986), pp.155-170

¹⁹⁷ Some accounts claim that the NWMP deliberately set Fort Carlton on fire as they left. Others describe it as an accident during the flurry of activity as they left.

fermes se trouvaient dans un endroit précaire, situées où les sentiers de Duck Lake, Fort Carlton et Batoche convergeaient tous à la Ridge, donc si les Métis et leurs alliés autochtones attaquaient Prince Albert, c'était la route à prendre. Peut-être qu'ils étaient réticents à partir comme Sanderson l'a écrit plus tard dans ses mémoires en disant qu'il ne voulait pas laisser son stock et mourir de faim, car il ne craignait pas les quelques autochtones français de Duck Lake.¹⁹⁸ En peu de temps, il a été forcé de partir ou bien être arrêté comme rebelle.

La plupart des familles autour de Prince Albert abandonnèrent leurs fermes à ce moment et restèrent en ville pour les prochains cinquante-trois jours. Mille personnes étaient cantonnées dans toute la ville et dans les casernes de la PMNO à qui on disait de se retrouver à l'abri dans l'église si l'alarme sonnait. Chacune des maisons dans la partie principale de la ville étaient occupées, a dit Sanderson, donc ils sont restés à l'ouest à l'extérieur de la palissade, là, ils étaient parmi les Pocha, Adams et les autres gens de la campagne qui comme nous avaient été forcés de déménager en ville.¹⁹⁹

Il y eut trois incidents différents dans les six semaines après qui ont grandement contribué à la peur des gens à travers les Territoires du Nord-Ouest. Les guerriers de Big Bear, choqués contre le gouvernement et de ses agents à cause de la réduction des rations qui leur avaient été promises dans le « Treaty Six » et incarner par le mot de la victoire à Duck Lake. Ils ont tué la plupart des personnes qui assistaient à un service religieux à Frog Lake (50 milles au nord de Lloydminster). Le vieux chef essaya d'arrêter ses hommes, et le 2 avril 1885, ils ont tiré l'agent autochtone, l'instructeur des fermes, deux prêtres et cinq autres personnes.²⁰⁰ Un mois plus tard, les forces des PMNO en provenance de Battleford sont arrivées sur la réserve du chef Poundmaker près de Cut Knife Hill (à 25 milles à l'ouest de Battleford) avec l'intention de punir la bande pour le pillage de la ville pendant que les résidents se cachaient dans les casernes de la police. Même si le nombre de Cree était inférieur, les Crees avaient l'avantage stratégique du terrain élevé et les PMNO durent battre en retraite.²⁰¹ La dernière bataille des Métis de Riel prit fin le 9 mai quand les huit cents hommes du capitaine Middleton ont écrasé les deux cents Métis à Batoche.²⁰² Riel se rendit et Dumont s'envola vers les États-Unis. Dix jours après, les troupes de Middleton entrèrent à Prince Albert et le siège se terminait.

Les fermiers de Ridge retournèrent pour constater que la milice des Métis avait pris leurs animaux et qu'il était trop tard pour ensemercer des cultures.

Le gouvernement a agi promptement pour juger les rebelles en cour, afin de démontrer aux autochtones et aux élus canadiens que tout était sous contrôle. Louis Riel a été trouvé coupable de haute trahison et il a été pendu en novembre. Vingt-six soldats Métis ont été jugés pour crimes et trahison et de ceux-là, onze ont reçu une sentence de sept ans de prison. Les chefs One Arrow, Big Bear et Poundmaker ont passé du temps au pénitencier de Stony Mountain et tous sont morts peu de temps après leurs libérations..²⁰³ Des guerriers de Big Bear, quatorze ont reçu des peines de deux ans de

¹⁹⁸ Sanderson, p. 5

¹⁹⁹ Ibid

²⁰⁰ F. Laurie Barron, *Indian Agents and the North-West Rebellion, 1885 and After—Native Society in Transition*, pp.139-154. Thomas Quinn, Indian agent, and John Delaney, farm instructor, were killed at the Frog Lake Massacre. Quinn was known as a bully with an explosive temper who was contemptuous of Indian society and stubbornly refused to give rations without work (which was government policy at the time).

²⁰¹ At the Battle of Cut Knife Hill, fourteen soldiers were wounded and eight killed. Three native men were wounded and five killed.

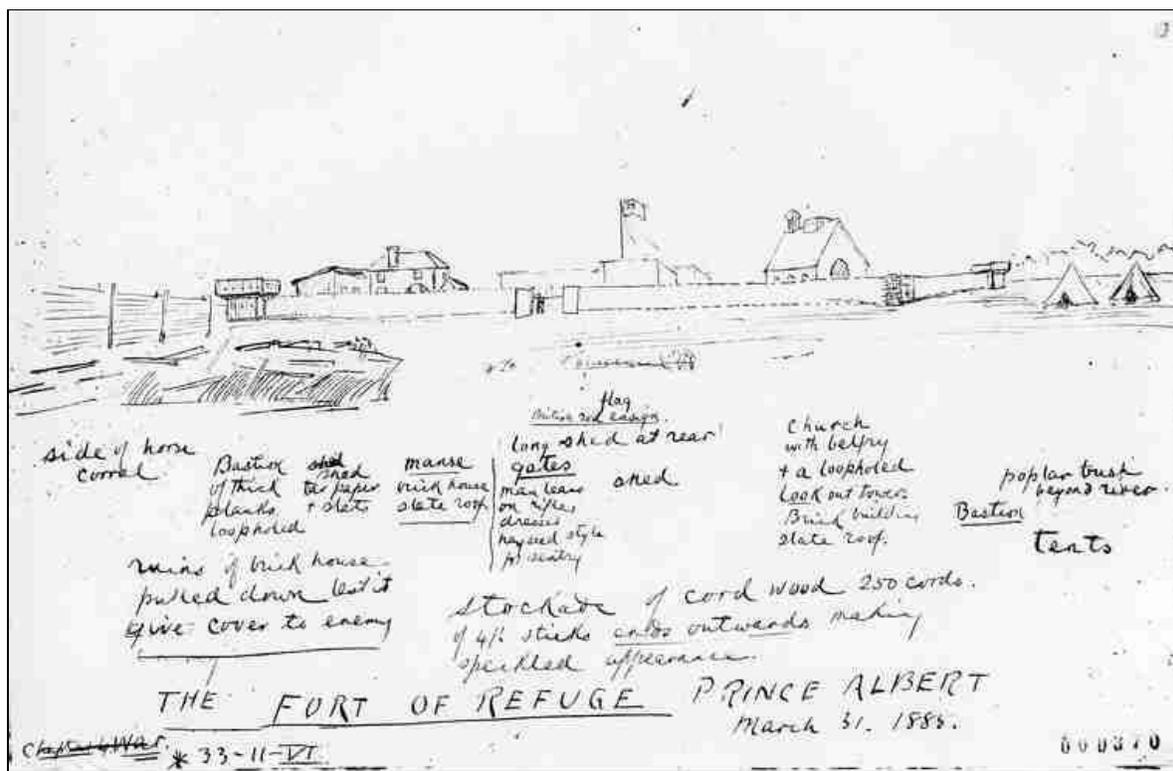
²⁰² Eight of Middleton's men died and forty-six were wounded. Sixteen Metis were killed and 20–30 wounded.

²⁰³ In 2018, Poundmaker was pardoned by the Canadian government for his peace-keeping efforts in 1885.

prison. Les derniers procès furent tenus à Battleford où soixante autochtones étaient emprisonnés. Huit hommes furent pendus à cet endroit le 27 novembre et enterrés dans une fosse commune.

Deux personnes furent innocentées. Le chef Sioux Dakota, Whitecap, était membre du gouvernement en conseil de Riel, mais un témoin a confirmé qu'il avait été à Batoche contre son gré.²⁰⁴ Le deuxième fut Thomas Scott de Ridge, qui avait assisté à une rencontre de fermiers anglais, mais qui n'était pas aux batailles de Duck Lake et Batoche.²⁰⁵ William Pocha a témoigné au procès de Scott qu'ils avaient entendu dire qu'il y avait du trouble et ils voulaient savoir ce qui arrivait. D'autant plus que les femmes avaient peur des autochtones.²⁰⁶

Le ministère des Affaires indiennes a identifié 28 bandes déloyales et a suspendu les paiements de l'allocation promise dans les traités. Pour quitter la réserve, les résidents devront demander à leur agent autochtone afin d'avoir la permission, ceci s'appliquera à toutes les bandes loyales ou non.



Prince Albert 1885

Quand la violence fit irruption à Duck Lake le 26 mars, environ mille personnes quittèrent leurs fermes pour se réfugier à Prince Albert. Une palissade fut rapidement érigée autour de l'église presbytérienne et les gens se sont cantonnés dans les maisons et les casernes de la PMNO. Il n'y a pas eu d'attaque sur Prince Albert. Après 53 jours, les fermiers pouvaient retourner à leurs fermes.

(Photo - PA Historical Society)

²⁰⁴ Dictionary of Canadian Biography—Whitecap. Gerald Willoughby of Saskatoon was the witness in Whitecap's defence.

²⁰⁵ Sessional Papers, No. 52—Trial of Thomas Scott

²⁰⁶ Sessional Papers, No. 52, Trial of Thomas Scott

Les Pocha, les Adams et les autres familles à The Ridge ont dû se sentir vulnérables à la suite des troubles de 1885. Le Prince Albert Times a châtié les Anglais Métis et les colons canadiens qui avaient délibérément aidé et encouragé Riel, ce qui comprenait tout ceux qui vivaient sur The Ridge. C'est probablement à ce moment qu'ils ont gardé le silence sur leur implication et aussi pourquoi des générations plus tard plusieurs personnes ne connaissent pas leurs racines métisses.²⁰⁷

Les enfants de Joseph et Marie sont devenus des agriculteurs prospères. Un annuaire des entreprises locales a décrit les secteurs de Red Deer Hill et de Ridge de la façon suivante : « C'est le plus peuplé et la majorité des agriculteurs sont dans des conditions confortables avec de nombreux chevaux, bovins et moutons. »²⁰⁸

1896 Prince Albert, Territoires du Nord-Ouest

Joseph Paquin-dit-Pocha décéda le 30 janvier 1896 et fut inhumé à côté de Marie Lapointe, sa femme depuis 36 ans, décédée en mars de l'année précédente. Il a vécu près de 100 ans dans un siècle qui a transformé le Nord-Ouest.²⁰⁹ Il a connu la vie de commerçant libre avec son père canadien-français les années pendant lesquelles les Crees et les Blackfoot se faisaient la guerre. Il avait perdu ses deux parents quand il était encore très jeune — sa mère Cree tuée dans une attaque par les Sarcee — son père suite à ses aventures à travers les montagnes Rocheuses et puis à son retour dans la vallée du Saint-Laurent. Il avait bien vécu dans la colonie de Red River à titre d'agriculteur et de chasseur de bison. Il a offert de la résistance à Riel en 1870 et a fait un mois de prison avec ses deux fils. Il déménagea dans le secteur de Prince Albert avec ses enfants, devenus adultes. Il observa ses enfants s'impliquer de nouveau avec Riel en 1885.

Il commença sa vie en montant des chevaux et en avironnant dans les canots sur les routes bien connues entre Pembina et Edmonton. Il est décédé quelques années après que le train ait fait son arrivée à Prince Albert et que les sentiers et les charrettes de Red River furent abandonnés.

Son identité changeait graduellement au fur et à mesure du choix de l'endroit où il vivait et du choix de ceux avec qui il s'associait. Ses parents l'ont élevé dans les deux cultures Cree et canadienne-française, mais ses parents ne faisaient plus partie de sa vie à l'âge adulte. La colonie de Red River comprenait deux communautés, les catholiques francophones et les protestants anglophones et quand il a déménagé à High Bluff il a subi l'influence de cette dernière. Sa famille s'est établie parmi les agriculteurs anglophones à Prince Albert et même si Marie et lui parlaient le français et le cree couramment, ils ont vu leurs petits-enfants adopter l'anglais comme langue. Ses descendants ont éventuellement laissé tomber le nom Paquin et ont utilisé « Pocha » à la place, bien que même de nos jours ils reconnaissent qu'ils étaient des « Paquin ».

²⁰⁷ Code, Les Autres Metis, p.72

²⁰⁸ McPhillips, Henry Thomas. McPhillips' Alphabetical and Business Directory of the District of Saskatchewan, NWT 1888. Prince Albert: The Author, 1888.

²⁰⁹ His headstone claimed he was 100, but the date of his birth was most likely 1800.

Annexe A — Arbre généalogique des ancêtres communs

La première génération débute avec la première famille de la lignée Paquin qui arrive de France en Amérique du Nord. Chacune des générations porte le nom de famille du père, parce que les enfants portaient le nom de celui-ci, ce qui ne suggérait nullement que la mère et ses ancêtres n'avaient pas d'importance. En fait, la lignée des Paquin a commencé avec deux filles provenant des » familles fondatrices de Québec ».

Seulement les ancêtres directs de Joseph Paquin (1778-1828) de Berthierville sont compris dans les générations #1-6. Pour obtenir de l'information au sujet des frères et sœurs dans chacune des générations qui n'apparaissent pas sur le diagramme primaire, veuillez consulter les données des Familles Paquin. (<https://afpaquin.org/dic>)

Reconstitution de l'ascendance de Joseph Paquin-dit-Pocha

Comment s'assurer que la ligne ascendante de Joseph Paquin-dit-Pocha est précise ? Il a identifié ses parents dans le recensement du Manitoba (1870) et dans son affidavit de certificats Métis (1875). Son père, Joseph Paquin, a signé au moins deux contrats comme voyageurs et son nom a paru dans les journaux écrits par James Bird, David Thompson and Alexander Henry, the Younger. Ces détails nous apprennent la date approximative de naissance de son père et qu'il y avait deux de ses frères dans l'Ouest avec lui à certains moments et qu'il est disparu de l'Ouest vers 1812. Un seul enregistrement dans la base de données des Familles Paquin ²¹⁰ correspond à tous ces faits. (La base de données date des années 1970 d'après les registres paroissiaux et est tenue à jour depuis ce temps par un responsable (Jean-Marie Paquin).

Afin de confirmer que le Joseph Paquin est bien le bon, j'ai recherché des correspondances ADN avec les descendants de sa seconde famille. (Selon les registres trouvés, il aurait eu sept enfants avec une femme canadienne-française après 1812.) J'ai trouvé deux correspondances sur Ancestry.ca et d'autres depuis, ce qui prouve qu'il est notre ancêtre commun.

C'est à partir des données des Familles Paquin que les générations précédentes ont pu être connues.

²¹⁰ Ancêtres famille Paquin (<https://afpaquin.org/dic/>)

Première génération — Marin Boucher

Marin BOUCHER (1587–1671)
m₁Julienne BARIS (1591-1627)

François BOUCHER (1617-1672)
m. Marie — Françoise GARMAN (1629-1689)

m₂ Perrine MALLET (1604–1687)

Louis Marin BOUCHER (1630–1700)

Jean-Galeran BOUCHER (1633-1714)
m. Marie LECLERC (1640 — ?)

Marie-Françoise BOUCHER (1636-1711)
m. Jean PLANTE (1621-1706)

Pierre BOUCHER-DIT-PETOCHÉ (1639-1707)
m. Maria-Anne ST. DENIS (1650-1686)

Marie-Madeleine BOUCHER (1641 — ?)
m. Louis HOUDE (1617 — ?)

Marie BOUCHER (1644-1730)
m. Charles GAUDIN (1631 — ?)

Guilleaume BOUCHER (1647-1729)
m. Jeanne-Marguerite THIBAUT (1657 — ?)

Deuxième génération — Jean Plante

Jean PLANTE (1621–1706)

m. Marie-Françoise BOUCHER (1636-1711)

Claude PLANTE (1653-1729)

m. Marie PATENAUDE (1660-1699)

Marie — Françoise PLANTE (1655-1726)

m. Nicolas PAQUIN (1648-1708)

Jacques PLANTE (1657-1737)

m₁ Françoise TURCOTTE (1668-ca1697)

m₂ Geneviève DUCHESNE (1675-1742)

Georges PLANTE (1659-1718)

m. Marguerite CREPEAU (1669-1745)

Jean PLANTE (1662-1711)

m₁ Mathurine DELUGRE (1670-1698)

m₂ Suzanne LEFEBVRE (1680 — ?)

Thomas PLANTE (1664-1730)

m. Marie-Marthe PALLEREAU (?)

Pierre PLANTE (1666-1737)

m. Marguerite Patenaude PATINOSTRE (1669-99)

François PLANTE (1668-1742)

m₁ Marie-Louise Bérard LÉPINE (1674-1699)

m₂ Marie-Anne COIGNAC (1678-1749)

Geneviève PLANTE (1671-1703)

m. Jacques J. B. COCHON (1663 — ?)

Angélique PLANTE (1673-1745)

m. Michel CHABOT (1662 — ?)

Joseph PLANTE (1674-1730)

Anonyme PLANTE (1676-1676)

Louise-Marie PLANTE (1678-1733)

m. Pierre COIGNAC (1675-1741)

Troisième génération — Nicolas Paquin

Nicolas PAQUIN (1648–1708)

m. Marie-Françoise PLANTE (1655-1726)

Nicolas PAQUIN (1677-1731)

m₁ Marie-Anne Perrault LAGORCE (1682-1720)

m₂ Marie-Thérèse GROLEAU (?)

Geneviève-Marie PAQUIN (1678-1678)

Marie PAQUIN (1679-1679)

Marie PAQUIN (1680-1756)

m. Jean-Baptiste MARCOTTE (1676-1731)

Gentien PAQUIN (1683-1683)

Antoine PAQUIN (1684-1704)

Jean PAQUIN (1686-1688)

Geneviève Marie PAQUIN (1688-1726)

m. François Jean Baptiste Jos. NAUD (1686-1758)

Madeleine Marie PAQUIN (1690-aft 1735)

m. Jacques Perrault LAGORCE (1690–1750)

Louis PAQUIN (1693-1703)

Marie-Anne PAQUIN (1695-aft 1734)

m. Pierre GROLEAU (1692-1769)

Marguerite PAQUIN (1698-1699)

Jean-Baptiste PAQUIN (1701-1743)

m. Marguerite Marie CHAPELAIN (1708-1790)

Quatrième génération — Nicolas Paquin II

Nicolas PAQUIN (1677–1731) m ₁ Marie-Anne Perrault LAGORCE (1682-1720)	Joseph PAQUIN (1707-1776) m ₁ Marie-Anne MARCOTTE (1709-1748) m ₂ Marie-Angélique GAUTHIER (1719-1789) Nicolas PAQUIN (1708-1791) m. Marie-Josephe ARCAND (1719-1788) Paul PAQUIN (1709-before 1771) m. Marie-Josephe Bordelais ARCAND (1717-1784) Marie-Josephte PAQUIN (1711-before 1750) m. Jean Baptiste CASAUBON (1682-1755) Jean-François PAQUIN (1714-1715) Jean-Baptiste PAQUIN (1716-1787) m ₁ Marie-Elisabeth Isabelle DOUCET (1728-1770) m ₂ Marie-Marguerite Ricard RIVARD (1739-1816) Louis Joseph PAQUIN (1718-1790) m ₁ Marie-Josephte LESIEUR (1722-1762) m ₂ Marie-Josephe MARTINEAU (1726-1768) m ₃ Marie-Marg. Dubord FONTAINE (1751-1820) Marie-Anne PAQUIN (1719 — ?) m. Étienne COTTENOIR (1707 — ?)
m ₂ Marie-Thérèse GROLEAU (?)	Joseph Marie PAQUIN (ca 1721-1805) m. Marguerite Marie CLOUTIER (1721-1790) Pierre PAQUIN (1723-1768) m. Cécile Marie MARTINEAU (1729-1803) François PAQUIN (1724-1806) m. Marie-Anne GRÉGOIRE (1729-after 1771)

Cinquième génération — Louis Joseph Paquin

<p>Louis Joseph PAQUIN (1718–1790) m₁ Marie Josephthe LESIEUR (1722-1762)</p>	<p>Louis PAQUIN (1747-1812) m. Geneviève Marie LESIÈGE (1752–1814)</p> <p>Marie-Anne-Louise PAQUIN (1749-1812) m. J. LESIEUR-dit-DUCHAINE (1747-1822)</p> <p>Marie Josèphe PAQUIN (1749-1782) m. Théodore BEANDET-dit-DUCHAINE</p> <p>Marie Anne PAQUIN (1751 — ?) m. J. FAFARD-dit-LONVAL</p> <p>Joseph Toussaint PAQUIN (1752-1824) m. Marie V. ENOUILLE LANOIX (1761-1813)</p> <p>Marie-Louise PAQUIN (1754-1844) m. Pierre SAVOIE (1752 — ?)</p> <p>Marie Geneviève PAQUIN (1756-1812) m. J. LESIEUR DUCHESNE</p> <p>Jean-Baptiste PAQUIN (1758-1842) m₁ Marguerite LANDRY m₂ Marguerite PÉPIN (1762-1834) m₃ Charlotte LESIEUR (1793-1871)</p>
<p>m₂ Marie Josephthe MARTINEAU (1726–1768)</p>	<p>Pierre PAQUIN (1768–1768)</p>
<p>m₃ Marie M. DUBORD FONTAINE (1751–1820) <i>Note : not included 6 children who died young</i></p>	<p>Josette Marie Josèphe PAQUIN (1771–1821) m. Pierre Collin LALIBERTÉ</p> <p>Joseph Cuthbert PAQUIN (1773 — ?) m. Pélagie MOREAU</p> <p>Marie Anne PAQUIN (1774 — ?) m. Joseph PLANTE</p> <p>Louis Jean Baptiste PAQUIN (1778-1867) m. Catherine DUFRESNE (1777 — ?)</p> <p>Jean-Baptiste PAQUIN (1779-1849) m. Hélène LIGNE-LENIER (1802 — ?)</p> <p>Charlotte Marie Charles PAQUIN (1784 — ?) m. Jacques LEDAIN BELLEVILLE</p>

Sixième génération — Louis Paquin

Louis PAQUIN (1747–1812)
m. Geneviève Marie LESIÈGE (1752–1814)

Pierre PAQUIN (1773-1848)
m. Marie Archange LARIVIÈRE

Geneviève Marie PAQUIN (1774-1849)
m. François Gilbert CONTOIS

Madeleine Marie PAQUIN (1776-1845)
m. Louis CHEVRETTE

Toussaint PAQUIN (1777-1843)
m. Marie-Anne BASTIEN (1803-1872)

Joseph PAQUIN (1778–1828)
m₁ a femme Cree, nom inconnu
m₂ Marie-Rose GILBERT (1791—?)

Louis PAQUIN (1780 — ?)

Théotiste PAQUIN (1784-1864)
m. François VALOIS

Étienne PAQUIN (1786-1860)
m. Marie-Pélagie BARIL (1789 — ?)

Louis PAQUIN (1789-1843)
m. Angèle Marie Baril BARRY (1793-1874)

Septième génération — Joseph Paquin

Joseph PAQUIN (1778–1828)
m₁ Marguerite (ca1780 – ca1809)

Joseph PAQUIN-DIT-POCHA (1800–1896)
m₁ Josephite DESCOTEAUX (? — ca1830)
m₂ Marie Lapointe (1813–1895)

m₂ Marie Rose GILBERT-DIT-COMTOIS (1792 — ?)

Norbert PAQUIN (ca1814 — ?)
m. Leocadie DUBORD

Pierre PAQUIN (ca1816 — ?)
m. Sophie JUSSAUME

Marie-Rosalie PAQUIN (ca1818 — ?)
m. Hercules BRISSETTE

Nazaire-Joseph PAQUIN (1819-1901)
m. Joséphine LEMERISE

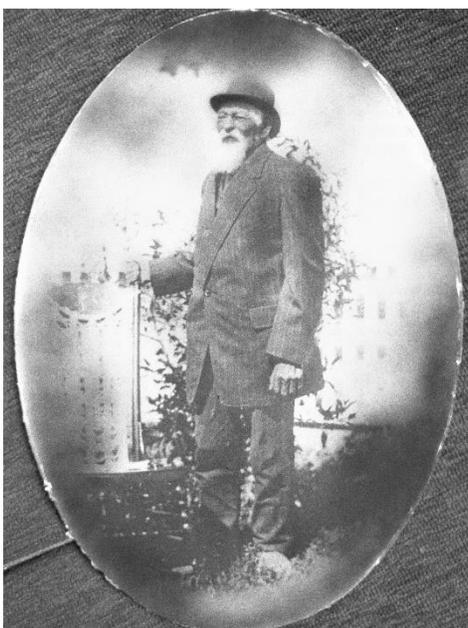
Herméline PAQUIN (1819 — ?)

Prosper Joseph PAQUIN (1824-1896)
m₁ Placide MAILLOUX
m₂ Marie-Desanges-Solange GAGNON

Onésime-Oliver PAQUIN (1826-1909)
m. Sarah J. SMITH

Huitième génération — Joseph Paquin-dit-Pocha

Joseph PAQUIN-dit-POCHA (1800–1896) m ₁ Josephite DESCOLEAUX (? — ca1830)	Marie PAQUIN (1829-aft.1879) m. Michel ALLARY (1829-?)
m ₂ Marie LAPOINTE (1813–1895)	Joseph POCHA (1833–1916) m. Matilda HODGSON (1834-1888) John POCHA (1835-1916) m. Harriet Ann SPENCE (1838–1916) Margaret POCHA (1837-1914) m. James TATE (1831-aft 1901) Fanny POCHA (1840 — ?) m. Thomas ANDERSON Jr. (1833—?) William POCHA (1841-1927) m. Maria ANDERSON (1848-) Charles POCHA (1843-1916) m ₁ Mary Ann TATE (1847-bef 1891) m ₂ Elizabeth Kips (1842–1921) Gilbert POCHA (1845-1918) m. Margaret Alice COOK (1851—?) Ann POCHA (1846-1916) m. Robert ADAMS (1848-1918) Henry/Henri POCHA (1848-aft 1888) Thomas POCHA (1850-1875) m. Rosalie FLAMMAND (1850-?) George POCHA (1852-1931) m. Eliza Ann WORK (1858–1894) Catherine POCHA (1856 — ?) Elizabeth « Betsy » POCHA (1859-1920) m. William FOULDS (1857–1934)



Joseph Pocha (1833-1916)
(photo–Teresa Watne Danzer)



George Pocha (1852–1933), Eliza Work et family
(photo–a member of Ancestry.ca)

Annexe B — Arbre généalogique des familles

Joseph Paquin-dit-Pocha et ses ancêtres sont communs à toutes les familles Pocha des Prairies, mais là où ça change c'est la 9e génération, mon arrière-grand-mère, Florence May Pocha ; les gens dans l'annexe sont des oncles, des tantes, des cousins et des cousines. De l'information supplémentaire pour chacune des personnes et des descendants plus récents est disponible sur Ancestry.ca (Paquin-dit-Pocha family tree).

Marie PAQUIN (1829-aft.1879) m. Michel ALLARY (1829 — ?)	Daniel ALLARY (1847 — ?) m. Marguerite Houle Susanne ALLARY (1850 — ?) m. Moyse DELORME Magdeleine ALLARY (ca 1854 — ?) m. Amable ST. GERMAIN Pierre ALLARY (1856 — ?)
---	--

Mary Paquin est née dans la colonie de Red River en 1829, elle est la fille de Joseph et de sa première femme, Josephte Descoleaux.²¹¹ Sa mère est décédée quand elle avait trois ans et son père se remaria avec Marie Lapointe.

Vers 1846, Marie épousa Michel Allary (Allaire) et déménagea à Grantown (Saint-François-Xavier). Michel Allary était le petit-fils d'un homme du même nom à Trois-Rivières qui accompagnait David Thompson sur la rivière Columbia en même temps que le grand-père de Marie.²¹² Marie a fait une demande pour son certificat de Métis, mais ses déplacements par la suite ne sont pas connus.

²¹¹ Metis Scrip—Marie Paquin

²¹² Coues, p. 776, footnote 42

Joseph POCHA (1833–1916) m. Matilda HODGSON (1834-1888)	John James POCHA (1860–1941) m. Marie PRIMEAU
	Joseph Herman POCHA (1862-1948) m. Elizabeth Ann ADAMS (1867-1947)
	Charlotte POCHA (1864 — ?) m. George FINLAY
	William Charles POCHA (1866-1953) m. Sarah Elizabeth LOGAN (1871-1948)
	Maria POCHA (1867 — ?)
	Charles Thomas POCHA (1869-1929) m. Eliza Paul (1879–1968)
	Marguerite POCHA (1872 — ?)
	Mary M. POCHA (1876 — ?)

Joseph Pocha est né le 9 mars 1833 dans la colonie de Red River et il fut baptisé le 14 avril à l'église catholique de Saint-Boniface.²¹³

Joseph s'est marié à Matilda Hodgson, la fille de John Hodgson et de Charlotte Yorkton.²¹⁴ Hodgson, fils d'un officier de la HBC qui portait le même nom à Londres (et d'une femme Cree inconnue) avait grandi à Fort Albany à la Baie James. Lorsque Hodgson sr est déménagé avec sa famille au Bas-Canada, John jr est resté à Albany où il travailla à la fabrication de barils pour Cooper. À l'âge de 33 ans, la HBC l'envoya avec l'équipage pour assister John Franklin lors de sa seconde expédition en Arctique (1825-1827), mais il quitta après la première étape du voyage. John s'est marié avec Charlotte à son retour dans la colonie.²¹⁵

John et Matilda ont vécu à High Bluff pendant la résistance de 1870 à Red River, mais il ne s'est pas impliqué comme l'ont fait son père et ses frères. Ces derniers furent emprisonnés par Louis Riel pendant un mois. La famille déménagea dans les environs de Prince Albert vers 1880 et cinq ans après une autre rébellion eut lieu, ils durent se réfugier à Prince Albert pour près de deux mois.

Son fils, Charles Thomas, déménagea au Montana en 1886 et a fondé une famille à cet endroit.²¹⁶ Matilda est décédée en 1888 et Joseph en 1916.

²¹³ Baptismal record, St. Boniface

²¹⁴ Metis Scrip Affidavit 1876—John Hodgson

²¹⁵ HBCA Biographical Sheets—Hodgson, John

²¹⁶ US Immigration Records

John POCHA (1835-1916) m. Harriet Ann SPENCE (1838–1916)	Harriet POCHA (1857-1947) m. Alexander WHITFORD (1841-1906) Mary POCHA (1862 — ?) William POCHA (1864 — ?) John POCHA (1869 — ?) m. Harriet ANDERSON (1867–1934)
---	---

John Pocha est né en 1835 dans la colonie de Red River. Vers 1856, il se maria à Harriet Spence, la fille de John et Charlotte Spence qui étaient des agriculteurs à Portage la Prairie.²¹⁷

John et Harriet ont vécu à High Bluff avec leurs quatre enfants pendant la Résistance de 1870. Il a été emprisonné par Louis Riel avec son père, son frère William et son beau-frère Robert Adams parce qu'ils s'étaient joints à la milice de Portage la Prairie qui s'opposait au gouvernement provisoire.

La famille déménagea à Red Deer Hill/Lindsay en 1878 au même moment que son père et ses deux frères. Pendant la Rébellion du Nord-Ouest en 1885, ils sont demeurés neutres et ils sont déménagés à Prince Albert où la plupart des fermiers se sont réfugiés. John a vécu dans le secteur jusqu'à sa mort le 16 janvier 1916.

²¹⁷ Le recensement de 1870 au Manitoba — Ils étaient trois qui portaient le même nom, mais un seul John Spence vivait près de la famille Pocha à High Bluff. Les parents de Charlotte furent sans doute John et Charlotte dont le grand-père était Magnus Spence. Ce dernier venait de Birsay dans les îles Orkney et il travaillait à la HBC comme journalier, canotier et interprète pendant 38 ans (1783-1821). Même s'il n'a pas atteint un poste supérieur, il a été décrit comme étant un bon travailleur qui pour la compagnie n'est pas nécessairement dans le poste qui lui convient. Alors qu'il était affecté au poste du secteur d'Edmonton, il apprit la langue des Blackfoots et la langue des Crees, cette dernière, il la maîtrisait depuis qu'il avait travaillé dans des petits postes près de York Factory. Sa femme n'est pas citée dans les registres, mais il semblerait qu'elle était Cree.

<p>Margaret POCHA (1837-1914) m. James TATE (1831-Aft. 1901)</p>	<p>Joseph William TATE (1861-1916)</p> <p>Mary M. TATE (1864-Bef. 1881)</p> <p>James TATE (1865-1922)</p> <p>Fanny TATE (1867–1919) m₁ John CUSITOR (1857–1927) m₂ Allan MCDONALD (1873—?)</p> <p>Gilbert TATE (1869-?)</p> <p>John TATE (1870-?)</p> <p>Caroline “Carrie” TATE (1872–1924) m. Archie WALKER (1874–1948)</p>
--	--

Margaret Pocha est née le premier novembre 1837 dans la colonie de Red River. Elle s’est mariée avec James Tate (Tait)²¹⁸ le 24 septembre 1857 en l’église anglicane de St-John. Son mari était le fils de William Tate et Mary Bear, des agriculteurs de Kildonan et c’est à cet endroit qu’ils eurent à peu près dix enfants.²¹⁹ Le grand-père de James qui avait le même nom était un employé de la HBC, qui faisait la traite, et il était en plus un interprète venant de Orphir, une petite paroisse de Orkney. Il a travaillé à York Factory et dans les terres pendant 34 ans (1778-1812), pour revenir à Stromness où il demeura jusqu’à sa mort. « On ne pouvait pas avoir un meilleur employé », a écrit un commis de la HBC.²²⁰ James et Margaret travaillaient la ferme dans Poplar Point (à l’est de High Bluff) où quatre personnes de sa parenté vivaient.

Même si ses parents et ses frères et sœurs sont déménagés à Prince Albert entre 1878-1882), James et sa femme sont restés à Portage la Prairie. Elle est décédée le 21 février 1914.

²¹⁸ 1870 Manitoba Census—James Tait (69), Margaret (65), Gilbert (32), John (30)

²¹⁹ Metis Scrip Affidavit. Mary Bear was from the Bear tribe of Cumberland House, whose chief was White Bear.

²²⁰ HBCA Biographical Sheets—Tate, James

<p>Fanny POCHA (1840-Aft. 1891) m. Thomas ANDERSON Jr. (1833—Bef.1891)</p>	<p>Henry ANDERSON (1857 — ?) (<i>beau-fils</i>)</p> <p>Caleb ANDERSON (1860—?)</p> <p>Charles ANDERSON (1861 — ?) m. Flora ROSSETT (1864-?)</p> <p>Joshua ANDERSON (1863-?)</p> <p>Elizabeth “Betsy” ANDERSON (1867—?) m. Archie AMIOTTE (1858—?)</p> <p>Mary Ann ANDERSON (1868—?) m. William PARENTEAU (1870—?)</p> <p>Walter James ANDERSON (1875 -?)</p> <p>Rachel ANDERSON (1878-?)</p> <p>John George ANDERSON (1880—?)</p>
--	---

Fanny Pocha est née le 28 novembre 1840 dans la colonie de Red River. Elle s'est mariée à un veuf, Thomas Anderson jr²²¹, qui avait un fils de sa première femme. Ils eurent huit enfants, Thomas est né le 18 février 1833 à St-Andrew et il était le fils de Thomas Anderson sr et de Catherine Landry.

Fanny, Thomas et les six enfants ont vécu à Portage la Prairie au cours de la résistance de Red River et de la commission Métis Scrip.²²² En 1881, ils vivaient dans le secteur de Prince Albert où leurs parents respectifs avaient des fermes.²²³

En 1891, Fanny était inscrite sur le recensement comme veuve et vivant avec ses trois plus jeunes enfants.²²⁴

²²¹ Thomas Anderson Jr. was the grandson of James Anderson, an HBC tailor from the Orkney Islands and Mary Demoran, a Cree or Saulteaux.

²²² 1870 Manitoba Census; 1879 Metis Scrip

²²³ 1881 Census—Thomas Anderson (75) & Catherine (70) are listed along with Fanny, Thomas, and the children.

²²⁴ 1891 Census

<p>William « Billy » POCHA (1842-1927) m. Maria ANDERSON (1848 — ?)</p>	<p>Harriet POCHA (1868-1870)</p> <p>Jane Mary POCHA (1869 — ?)</p> <p>Edwin POCHA (1872-1929) m. Isabel « Belle » VANESS (1878-1949)</p> <p>Matilda « Dollie » POCHA (1874-1921) m. Charles VIVIER (1869-1900)</p> <p>Marguerite POCHA (1876-1876)</p> <p>George POCHA (1877-1877)</p> <p>Eliza Ann POCHA (1879-1936) m. George TAYLOR (1864-1940)</p> <p>Henry Lawrence « Harry » POCHA (1881-1974)</p> <p>John Michael POCHA (1883-1883)</p> <p>Laura Madelaine POCHA (1885-1909) m. Nathan TAYLOR (1871–1968)</p>
---	--

William Pocha est né le 30 décembre 1842 dans la colonie de Red River. La famille a déménagé à High Bluff quand il avait 17 ans. En 1867, il épousa Maria Anderson, la sœur de Thomas Anderson jr qui lui avait épousé la sœur de William, Fanny. Maria était la petite-fille de James Anderson, un tailleur de la HBC venant des Îles Orkney.²²⁵

Pendant la Résistance de Red River de 1870, William a été emprisonné par Louis Riel avec son père, son frère John et son beau-frère.

Il quitta High Bluff vers 1873 avec sa famille pour aller vivre dans la colonie de Victoria en Alberta jusqu'en 1878 alors qu'ils s'installèrent dans le secteur de Lindsay. Il cultivait sur SO6-47-27-W2, à quelques milles au nord de Macdowall, SK. En 1885, il était membre de la première commission scolaire pour l'école de Lindsay.

William s'est impliqué dans la Rébellion du Nord-Ouest en 1885, raconté en détail au début de ce livre. Par 1889, il avait déménagé la famille sur une nouvelle ferme à Rimbey, Alberta (Red Deer), SO2-40-27-W4 près de son fils Edward. Il a demandé son certificat de Métis à Calgary en 1900. William est décédé le 3 avril 1927 à Pendryl, Alberta (Buck Lake) quelques 50 km au nord-est de Rimbey.

²²⁵ HBCA Biographical Sheets—Anderson, James

Charles POCHA (1843-1916) m ₁ Mari Ann TATE (1847— Bef. 1891)	Maria POCHA (1868 — ?) George Brandon POCHA (1869-1916) m. Florence HODGSON (1887— ?) Robert James POCHA (1875-1911) m. Alice BANNERMAN (1873—1941)
m ₂ Elizabeth Kips ANDERSON (1842—1921)	Sarah POCHA (1897 — ?) et 5 enfants par son premier mari

Charles Pocha est né le 27 août 1843 dans la colonie de Red River.²²⁶ La famille déménagea à High Bluff vers 1860. Il s'est marié avec Mari Ann Tate, la fille de Joseph Tate.²²⁷ Ils avaient deux jeunes enfants lors de Résistance de 1870 à Red River alors que le père de Charles, deux frères et un beau-frère furent emprisonnés par Louis Riel pour leur implication dans la milice de Portage la Prairie qui s'était opposée à Riel.

En 1880, Charles, Mari Ann et leurs trois enfants sont allés retrouver les autres membres de leur famille qui s'étaient déjà installés dans le secteur de Lindsay/Red Deer Hill (maintenant Macdowall, SK). En 1888, ses parents et sept frères et sœurs vivaient à cet endroit.²²⁸

Mari Ann est décédée avant 1891 parce que le recensement indiquait qu'elle s'était remariée. Sa deuxième femme, Elizabeth Kips, était la veuve de Robert Anderson avec qui elle avait eu cinq enfants.²²⁹ Charles et Elizabeth eurent une fille, Sarah.²³⁰

En 1906, Charles (63), Elizabeth (64), et Sarah (9) demeuraient avec leur fils George. Charles est décédé en 1916 à l'âge de 72 ans, prédécédé pas ses deux fils.²³¹

²²⁶ Canada, Find a Grave Index

²²⁷ 1870 Manitoba Census. The Tate/Tait families of the Northwest originated in Orkney, but the parentage of Joseph Tate could not be confirmed.

²²⁸ 1888 McPhillips Directory, p. 78

²²⁹ Robert Anderson was the son of John, and grandson of James Anderson. He was a cousin of siblings Maria and Thomas Anderson Jr, who also married into the Pocha family.

²³⁰ 1906 Census

²³¹ Canada, Find a Grave Index

<p>Gilbert POCHA (1845-1918) m. Margaret Alice COOK (1851 — ?)</p>	<p>Gilbert Jr. POCHA (1872-1945) m. Martha Ellen FOULDS (1883–1919)</p> <p>Lydia POCHA (1874-1931) m. Robert PEEBLES (1862-1938)</p> <p>Roderick James POCHA (1876-1916)</p> <p>Samuel I. POCHA (1877 — ?)</p> <p>John George POCHA (1879-1912) m. Mary — (1885 — ?)</p> <p>Richard Duncan POCHA (1881-1883)</p> <p>Joseph Duncan POCHA (1883-1883)</p> <p>Mary Alice POCHA (1885 — ?)</p> <p>Augustus Adolphus POCHA (1887–1943) m. Ellen ADAMS (1888-1945)</p> <p>Ann E. POCHA (1889 — ?)</p> <p>Susan Margaret POCHA (1891-1962) m. Charles Herbert BIRD (1888–1945)</p>
--	---

Gilbert Pocha est né en mars 1845 dans la colonie de Red River. La famille a déménagé à High Bluff vers 1860. Il vivait à la maison au cours de la Résistance de Red River en 1870 avec ses quatre frères et sœurs.²³²

Vers 1873, Gilbert s'est marié avec Margaret Cook, petite-fille de William Hemmings Cook²³³. Le père de Margaret, Samuel, s'est marié à Isabelle Gaddy avec laquelle il eut un enfant et par la suite avec Susannah Short qui elle lui donna neuf enfants.²³⁴

Gilbert, Margaret et quatre enfants et aussi leurs parents ont déménagé dans le secteur de Lindsay/Red Deer Hill en 1878 en même temps que le premier groupe de familles Pocha. Par 1888, il appartenait une ferme SR7-47-27-W2.²³⁵ La famille demeurait au même endroit lors des recensements de 1891 et 1901. Gilbert décéda le 27 novembre 1918 et fut enterré dans le cimetière anglican de l'église Saint-Paul.

²³² 1870 Manitoba Census

²³³ Dictionary of Canadian Biography—Cook, Wm Hemmings. He was the chief factor at York Factory between 1809–1815 when the first settlers arrived for Selkirk's colony at Red River. After 33 years with the HBC, he retired to the Red River Settlement with his large family – ten children by 3-4 indigenous wives.

²³⁴ Gibson, Law, Life and Government at Red River. Samuel Cook sat on six juries between 1847–1854, the most prominent being the trial of Foss vs Pelly.

²³⁵ 1888 McPhillips Directory, p. 78

<p>Ann POCHA (1846-1916) m. Robert ADAMS (1848-1918)</p>	<p>Catherine ADAMS (1869-1898) m. Henry KIRKNESS (1863-1940)</p> <p>Robert William ADAMS (1872-1958) m. Mabel J. CORRIGAL (1883-1956)</p> <p>Albert George ADAMS (1874-1875)</p> <p>Agnes ADAMS (1876-1899) m. Henry Charles POCHA (1878-1923)</p> <p>Charles Thomas ADAMS (1878-1935) m. Mary Margaret FIDLER (1878-1970)</p> <p>James George ADAMS (1881-1965) m. Alice (Bannerman) POCHA (1873-1941)</p> <p>Joseph Alexander ADAMS (1883-1941) m. Emma Jesse POCHA (1892-1925)</p> <p>Horace Lawrence ADAMS (1885-1948) m. Aglentine O. HODGSON (1889-1936)</p> <p>Flora Mabel ADAMS (1887-1939) m. Alexander Peter FIDLER (1880-1965)</p> <p>Jemima ADAMS (1890-1954) m. John William TANNER (1885-1951)</p> <p>Edith Ann ADAMS (1891-1978) m. Stanley MCAULEY (1885-1971)</p>
--	--

Ann Pocha est née vers 1846 dans la colonie de Red River. Sa famille a déménagé à High Bluff où elle rencontra et se maria avec Robert Adams, le fils de George Adams et Ann Heywood. George Adams est le fils d'un fabricant de cordages sur les quais de Londres et il fut un des premiers colons de Selkirk qui fondèrent la colonie de Red River.

En 1870, Robert a été emprisonné par Louis Riel avec le père de Ann et deux de ses frères. Le couple a eu un bébé, une petite fille à ce moment-là. En 1882, ils déménagèrent dans le secteur de Prince Albert avec la mère veuve de Robert qui vivait avec eux. Il était propriétaire d'un moulin à scie qui a servi à faire le bois pour la construction de l'église de St-Paul Lindsay. Le premier bureau de poste de Kirkparick était dans sa maison. Cette dernière était assez spacieuse pour en faire une salle de danse.

Ann est décédée en 1916 à l'âge de 64 ans, Robert en 1918 à l'âge de 69 ans.²³⁶

²³⁶ Redhead at all, The Descendants of George Adams & Ann Heywood, p. 277

Thomas POCHA (1850-1875) m. Rosalie FLAMMAND (1850 — ?)	Henry George POCHA (1869 — ?) Thomas William POCHA (1869 — ?) Flora POCHA (1872 — ?) m. Albert SMITH
--	---

Thomas Pocha est né en 1850 dans la colonie de Red River. Il avait autour de 10 ans quand la famille déménagea à High Bluff.

Thomas se maria avec Rosalie Flammand, la fille de Joseph Flammand et Nanette Bousquet²³⁷. Ses frères étaient des compagnons de voyage pour la HBC qui apportaient des cargaisons en canots de Red River à York Factory à temps pour le navire de ravitaillement annuel et qui retournaient avec des importations en provenance de la Grande-Bretagne. En 1867, les niveaux d'eau étaient bas en raison d'une sécheresse et certaines parties des rivières étaient plus dangereuses que d'habitude. Les compagnons de voyage ont refusé de terminer le voyage cette année-là de Norway House à York Factory, alors ils ont été traduits en justice et ont dû rembourser une partie de leur salaire.²³⁸

Thomas est décédé le 7 février 1875 à High Bluff à l'âge de 23 ans.

²³⁷ Sprague & Frye, table 1, #1572; Glenbow Archives—Joseph Flammand (1770-ca1792) and a Cree native (fl.1792). These were her grandparents.

²³⁸ Gibson, Law, Life and Government at Red River

<p>George POCHA (1852-1931) m. Eliza Ann WORK (1858–1894)</p>	<p>Barbara Ann « Maud » POCHA (1875-1932) m₁ James Franklin CORRIGAL (1878 — ?) m₂ Hugh BANNERMAN (1867–1948)</p> <p>Henry Charles POCHA (1878–1923) m₁ Agnes ADAMS (1876–1899) m₂ Louisa Rosina FOULDS (1879–1919)</p> <p>Frances Jane POCHA (1882-1977) m. James George ADAMS (1870–1956)</p> <p>Florence May POCHA (1885–1964) m. Thomas Henry ADAMS (1880–1967)</p> <p>Sarah Eveline POCHA (1889 — ?)</p> <p>Emma J. POCHA (1892-1925) m. Joseph Alexander ADAMS (1883-1941)</p>
---	--

George Pocha est né le 13 octobre 1852 dans la colonie de Red River, le plus jeune d'une famille de huit garçons. La famille déménagea à High Bluff lorsqu'il avait six ans.

En 1875, il maria Eliza Ann Work, fille de William Work et Barbara Halcro, les deux de descendance Cree-Orcadian²³⁹. Le père de Barbara était le forgeron Thomas Halcro (1781-1844) de Stromness, Orkney.

En 1882, George et Eliza déménagèrent dans le secteur de Lindsay à l'endroit où ses parents et ses frères et sœurs s'étaient relocalisés. Au cours de la Rébellion du Nord-Ouest de 1885, sa famille a trouvé refuge à Prince Albert parce qu'elle voulait demeurer neutre. En 1888, il avait une ferme au NE 36-46-01-W3.²⁴⁰ Eliza et lui eurent six enfants. Elle est décédée à l'âge de 41 ans quand son plus jeune avait deux ans. George vécut dans le secteur de Lindsay jusqu'à sa mort en 1931 à l'âge de 79 ans.

²³⁹ William's parents were Alexander Work (1785–1850) and Isabella (1786–1846), a Cree woman. Work was born on Rousay, a small hilly island off the north coast of the main Orkney Island. He was described in various HBC journals as 5'9" with 'fair hair and smooth, fair complexion' and was 'a steady good servant'.²³⁹ By 1814, he was a steersman in canoes at Fort Severn on Hudson Bay. When the HBC and NWC merged in 1821, he moved to the Red River colony.

²⁴⁰ 1888 McPhillips Directory, p. 78

<p>Elizabeth « Betsy » POCHA (1859-1920) m. William FOULDS (1857-1934)</p>	<p>Mary Ann FOULDS (1881-1956) m. Timothy MCCARTHY (1865-1927)</p> <p>Martha Ellen FOULDS (1883–1919) m. Gilbert Jr. POCHA (1872-1945)</p> <p>George William FOULDS (1885–1916)</p>
--	---

Betsy Pocha est née en juillet 1859 et elle était un bébé quand la famille déménagea à High Bluff. Elle avait onze ans lors de la Résistance à Red River en 1870 alors que son père et deux de ses frères furent emprisonnés par Louis Riel.

Elle déménagea dans le secteur de Lindsay en 1878 avec ses parents. Le 27 août 1879, elle se maria avec William Foulds, le fils de John Foulds et de Ann Nancy Adams. Le grand-père de William, John Sr de Mansfield, Nottingham, England, s'était fait embaucher à la HBC comme journalier en 1821 avec son frère, Samuel. Après seulement quatre ans, John Sr quitta la HBC et déménagea dans la colonie de Red River.²⁴¹ Il s'est marié avec Mary Fidler, la fille d'un arpenteur de la HBC dont la carrière de trente-quatre ans comprenait une période de plus de vingt ans responsable de plusieurs postes de traite.²⁴²

Pendant la Rébellion de 1885 dans le Nord-Ouest, Betsy et sa famille se réfugièrent à Prince Albert parce que le couple voulait demeurer neutre. En 1888, Betsy et William vivaient sur une ferme à Red Deer Hill près de ses parents et de ses deux frères. Chacun avait sa propre ferme.²⁴³

Betsy meurt à la maison d'une pneumonie le 22 mai 1920.

²⁴¹ HBC Biographical Sheets – Foulds, John (Folds, Foldes)

²⁴² Dictionary of Canadian Biography—Fidler, Peter; HBCA Biographical Sheets—Fidler, Peter

²⁴³ McPhillips Directory 1888—Red Deer Hill

Annexe C - Fermes en 1888

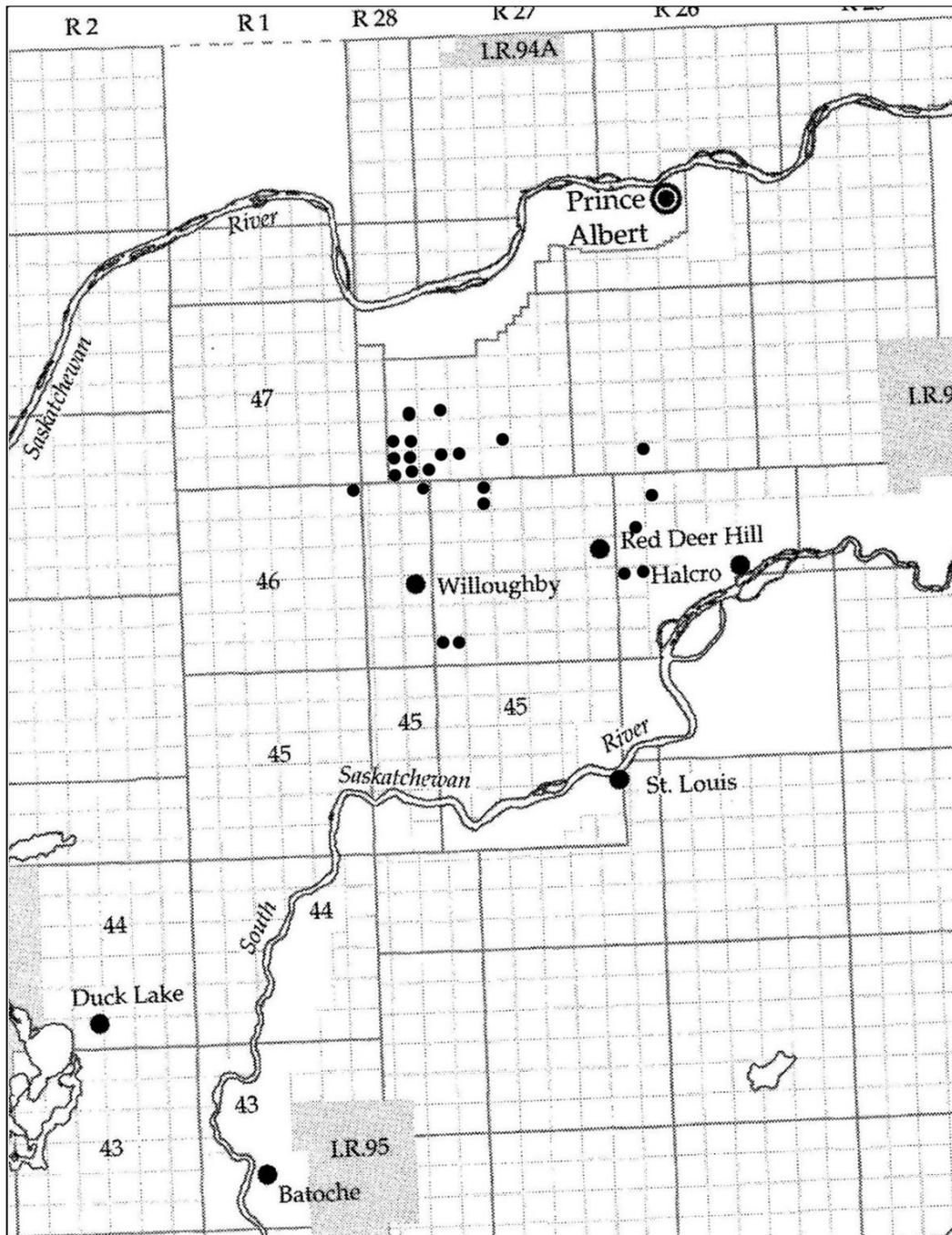
31	32	33	34	35	36
30	School Land.	28	27	H. B. Co.'s Land.	25
19	20	21	22	23	24
18	17	16	15	14	13
7	H. B. Co.'s Land.	9	10	School Land.	12
6	5	4	3	2	1

Plan du Canton

La composante de base de l'enquête sur le réseau agricole était un canton de six milles carrés, défini par les limites du canton (N-S) et les lignes de répartition (E-W). Dans chaque canton, il y avait 36 sections, chacune divisée en quartiers (160 acres) qui étaient la taille de base d'une seule propriété. Par exemple, Joseph Pocha-dit-Paquin et Marie Lapointe vivaient sur le NW-6-47-27-W2, le quart nord-ouest du 6e tronçon du canton 47-27, à l'ouest du deuxième méridien. (Carte—Bibliothèque et Archives Canada, Concession de terres de l'Ouest canadien)

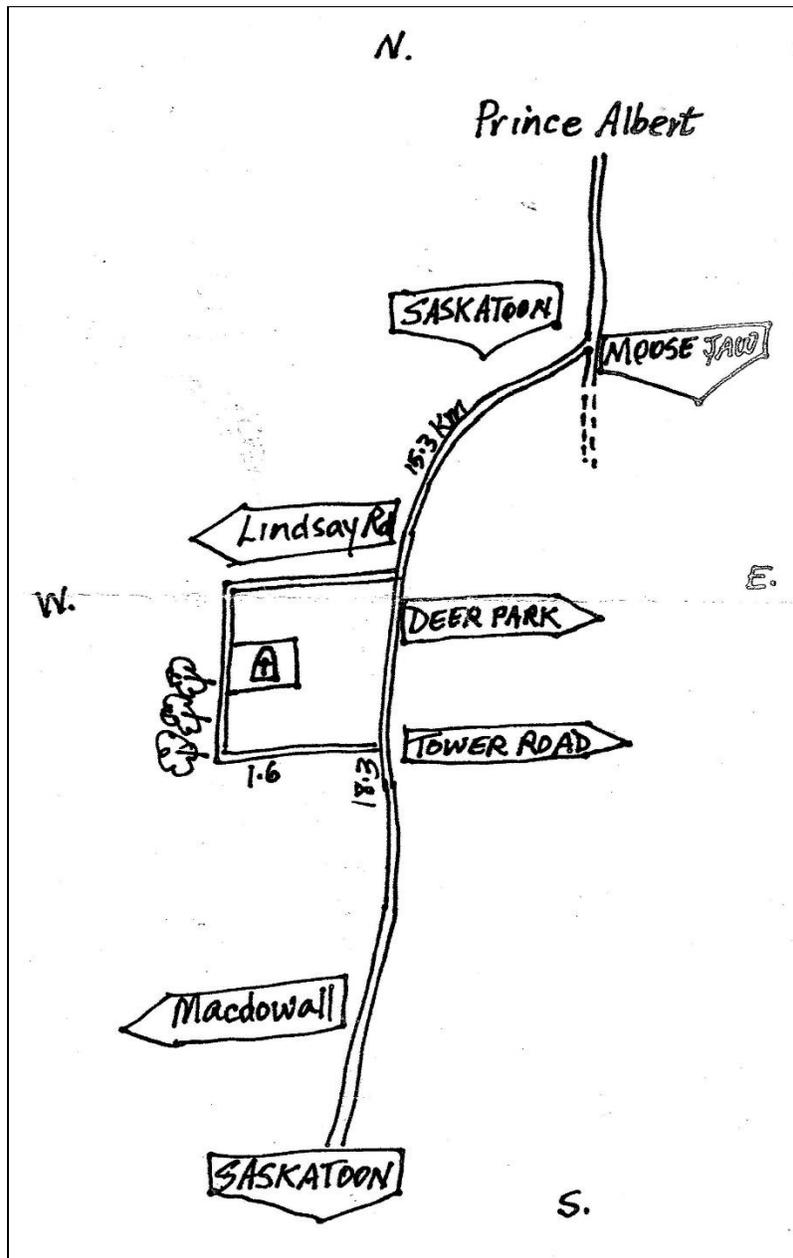
Le bureau des Terres Dominion a ouvert ses portes en 1881 à Prince Albert. Une fois qu'une personne a choisi un quart de section et a demandé un brevet, il a fallu encore trois ans d'améliorations au terrain avant qu'un permis soit délivré. Toutes les terres n'étaient pas à la disposition des colons. Les terres des réserves indiennes, les lots fluviaux des premiers colons et les terres entourant les postes existants de la CBH ont été exclus des relevés qui ont créé le réseau de grilles des Prairies. Dans un canton, les sections à nombre pair étaient pour les fermes. Les sections impaires, à l'exception des 11 et 29, étaient des terrains de chemin de fer, donnés aux compagnies à titre de paiement partiel pour la construction de chemins de fer. La section 8 de chaque canton, ainsi que les trois quarts de la section 26, appartenait à la Hudson's Bay Company dans le cadre de « Deed of Surrender » de 1870. Deux sections (11, 29) étaient destinées aux écoles. À partir de 1881, les emprises routières avaient une largeur de vingt mètres, circulant en N-S entre tous les tronçons, mais seulement trois circulant en E-W dans chaque canton. Au fil des décennies, les terres de la Hudson's Bay Company et les terres ferroviaires ont été vendues à des colons.²⁴⁴

²⁴⁴ Provincial Archives of Saskatchewan. History and Background: The Administration of Land in Saskatchewan. Accessed April 23, 2017; <https://www.saskarchives.com/collections/land-records/history-and-background-administration-land-saskatchewan>



Map: 1888 Homesteads of Pocha/Paquin and Adams Families

Chacun des petits points représente une terre. La plus grande communauté est dans le canton 47 rang 27 du 2e méridien. Willoughby s'appelle maintenant Macdowall SK (Map adapted from Patrick Douand, *The Western Métis—Profile of a People*, p. 150; Library et Archives Canada V1/502)



Pour se rendre au cimetière St-Paul Lindsay à partir de Saskatoon, il faut prendre la route 11 vers Prince Albert entre Saskatoon et Macdowall une distance de 112 km et de Macdowall à Tower Rd, il y a 15 km.

(map—hand drawn by Verna Redhead)

Bibliography

PRIMARY SOURCES

Archival Collections

Archives of Manitoba/Hudson's Bay Company Archives (HBCA)
—HBCA Biographical Sheets

Library and Archives Canada
—Manitoba and Red River Census Returns c-2170, 142,096, RG31C1
—Métis and Original White Settlers affidavits: R190

Centre du Patrimoine, Winnipeg
– B.578 Joseph Paquin (baptismal record), Société Historique de Saint-Boniface
— Voyageur Contracts Database

Published Primary Sources

- Honouring the Truth, Reconciling for the Future: Final Report of the Truth and Reconciliation Commission, 2015.
- Sessional papers, vol. 13, Fourth Session of the Fifth Parliament of the Dominion of Canada, Session 1886, p. 52–60 to 52–172.
- Statutes of Manitoba 1871*. Winnipeg: Coldwell and Cunningham, 1871.
- Begg, Alexander. *The Creation of Manitoba; or, A History of the Red River Troubles*. Toronto: Hunter, Rose et Co., 1871.
- Belyea, Barbara (ed). *Columbia Journals—David Thompson*. Montreal: McGill-Queen's University Press, 2007.
- Binnema, Ted and Gerhard J. Ens (editors). *Edmonton House Journals, Correspondence et Reports 1806–1821*. Calgary: Historical Society of Alberta, 2012.
- Boulton, Charles Arkoll. *Reminiscences of the North-West Rebellions*. Toronto: Grip Printing and Publishing Co., 1886.
- Bumsted, J. M. *Reporting the Resistance: Alexander Begg and Joseph Hargrave on the Red River Resistance*. Winnipeg: University of Manitoba Press, 2003
- Coues, Elliott (ed). *New Light on the Early History of the Greater Northwest: The Manuscript Journals of Alexander Henry and David Thompson 1799–1814*. New York: Francis P. Harper, 1897.
- Davis, Richard C. *Sir John Franklin's Journals et Correspondence : The Second Arctic Land Expedition, 1825–1827*. The Champlain Society, 1998/2013
- Hargrave, Joseph James. *Red River*. Montreal: Printed for the author by John Lovell, 1871.
- Gibson, Dale. *Law, Life, and Government at Red River, Volume 1 et 2*, Montreal: McGill-Queen's University Press, 2015.
- Healey, W. J. *Women of Red River: Being a Book Written from the Recollections of Women Surviving from the Red River Era*. Winnipeg: Women's Canadian Club, 1923.

- Hind, Henry Youle. *Narrative of the Canadian Red River Exploring Expedition of 1857, and of the Assiniboine and Saskatchewan Exploring Expedition of 1858, Vol. 1 et 2*. London: Longman, Green, Longman, and Roberts, 1860.
- Lamontagne, Manon et al (editors). *The Voice of the People: Reminiscences of the Prince Albert Settlement's Early Citizens 1866–1895*. Prince Albert: Prince Albert Historical Society, 1985.
- Ross, Alexander. *The Red River Settlement: Its Rise, Progress, and Present State (1856)*, London: Smith, Elder, and Co.
- Sanderson, George William; as told to Mary Sophia Desmaris Campbell, *Through Memory's Windows, 1934-36*
- Tyrell, Joseph Burr. *David Thompson's Narrative*

SECONDARY SOURCES

General Works

- Abrams, Gary W. D. *Prince Albert: The First Century 1866–1966*. Saskatoon: Modern Press, 1966.
- Adams, Christopher et al (ed.) *Métis in Canada: History, Identity, Law et Politics*. Edmonton: U. of Alberta Press, 2013.
- Andersen, Chris. *Metis: Race, Recognition, and the Struggle for Indigenous Peoplehood*. Vancouver: UBC Press, 2014.
- Barman, Jean. *Taking everyday people seriously: How French Canadians saved British Columbia for Canada*. The Grace MacInnis Visiting Scholar Lecture, Simon Fraser University, Oct. 16, 2009.
- Barron, F. Laurie and James B. Waldram (ed.) *1885 and After: Native Society in Transition*. Regina: U. of Regina, 1986.
- Bell, Charles N. *The Old Forts of Winnipeg, 1738–1927*. Manitoba Historical Society Transactions, Series 2, No. 3, 1927.
- Binnema, Ted and Susan Neylan. *New Histories for Old: Changing Perspectives on Canada's Native Pasts*. Vancouver: UBC Press, 2007.
- Binnema, Theodore. *Common and Contested Ground*, Toronto: University of Toronto Press, 2004.
- Binnema, Theodore et al (ed.) *From Rupert's Land to Canada*. Edmonton: U. of Alberta Press, 2001.
- Brown, Alice E. 'A Brief Chronology of Events Relative to Lord Selkirk's Settlement at Red River—1811 to 1815'. Manitoba Pageant vol. 7, no. 3, April 1962.
- Brown, Alice E. 'Chronology of Events in the History of the Red River Settlement—1815 to 1836'. Manitoba Pageant vol. 8, no. 1, Sept 1962.
- Brown, Jennifer S.H. *An Ethnohistorian in Rupert's Land: Unfinished Conversations*. Edmonton: AU Press, 2017.
- Brown, Jennifer S. H. "Woman as Centre and Symbol in the Emergence of Métis Communities". The Canadian Journal of Native Studies III, 1983: 39–46.
- Brown, Jennifer S. H. *Strangers in Blood: Fur Trade Families in Indian Country*. Vancouver: University of British Columbia Press, 1980.
- Bryce, George. "The Old Settlers of Red River". MHS Transactions, series 1, no. 19, 1885.
- Bryce, George. *The Remarkable History of the Hudson's Bay Company*. London: Sampson Low, Marston et Co., 1910.
- Bryce, George. *The Romantic Settlement of Lord Selkirk's Colonists*. Toronto: The Musson Book Company, 1909.
- Bumsted, J. M. *Fur Trade Wars: The Founding of Western Canada*. Winnipeg: Great Plains Publications, 1999.
- Bumsted, J. M. *Thomas Scott's Body: and other Essays on Early Manitoba History*. Winnipeg: U. of Manitoba Press, 2000.

- Campbell, Maria. *Half-Breed*. Toronto: McClelland and Stewart, 1973.
- Cardinal, Tantoo et al. *Our Story: Aboriginal Voices on Canada's Past*. Anchor Canada, 2004.
- Carter, Sarah. *Aboriginal People and Colonizers of Western Canada to 1900*. Toronto: University of Toronto Press, 1999.
- Chamberlin, J. Edward. *If This is Your Land, Where are your Stories? Finding Common Ground*. Toronto: Random House, 2004.
- Christensen, Deanna et Menno Fieguth. *Historic Saskatchewan*. Toronto: Oxford University Press, 1986.
- Craig, Gerald M. *Upper Canada: The Formative Years, 1784–1841*. Don Mills: Oxford University Press, 1963.
- Daschuk, James. *Clearing the Plains: Disease, Politics of Starvation, and the Loss of Aboriginal Life*. Regina: U. of Regina Press, 2013.
- Devine, Heather. *The People who Own Themselves: Aboriginal Ethnogenesis in a Canadian Family, 1660–1900*. Calgary: U. of Calgary Press, 2004.
- Douad, Patrick C. *The Western Métis: Profile of a People*. Regina: U. of Regina Press, 2007.
- Dugas, M. L'Abbe George. *The First Canadian Woman in the Northwest: The Story of Marie Anne Gaboury*. Winnipeg: Manitoba Historical Society, 1901.
- Eccles, William John. *Canada under Louis XIV 1663–1701*. McClelland et Stewart, 1964.
- Ens, Gerhard J. and Joe Sawchuk. *From New Peoples to New Nations: Aspects of Métis History and Identity from the Eighteenth to Twenty-First Centuries*. Toronto: U. of Toronto Press, 2016.
- Ens, Gerhard J. *Homeland to Hinterland: The Changing Worlds of the Red River Metis in the Nineteenth Century* (1996) Toronto: University of Toronto Press
- Foxcurran, Robert; Michel Bouchard and Sébastien Malette. *Songs Upon the Rivers: The Buried History of the French-Speaking Canadiens and Métis from the Great Lakes and the Mississippi across to the Pacific*. Montreal: Baraka Books, 2016.
- Francis, R. Douglas and Howard Palmer (ed.) *The Prairie West: Historical Readings*. Edmonton: U. of Alberta Press, 1992.
- Freeman, Victoria. *Distant Relations: How My Ancestors Colonized North America*. Toronto: McClelland et Stewart, 2000.
- Fuchs, Denise. *Embattled Notions: Constructions of Rupert's Land's Native Sons, 1760 to 1860*. Manitoba History: No. 44, Autumn/Winter 2002–2003
- Glenn, Lorri Neilsen. *Following the River: Traces of Red River Women*. Hamilton: Wolsak and Wynn, 2017.
- Greer, Allan. *The People of New France*. Toronto: U. of Toronto Press, 1997.
- Greer, Allan. *Peasant, Lord, and Merchant: Rural Society in Three Quebec Parishes 1740–1840*. Toronto: U. of Toronto Press, 1985.
- Hall, Norma Jean. *A Casualty of Colonialism: Red River Farming, 1810–1870*. Accessed online October 14, 2018, <https://casualtyofcolonialism.wordpress.com>.
- Hall, Norma Jean. *The Red River Resistance and the Creation of Manitoba*. Accessed online October 21, 2018; <https://hallnjean.wordpress.com/sailors-worlds/the-red-river-resistance-and-the-creation-of-manitoba/>
- Harris, R. Cole (ed.) *Historical Atlas of Canada v. 1: From the Beginning to 1800*. Toronto: U. of Toronto Press, 1987.
- Harrison, Julia D. *Metis: People Between Two Worlds*. Vancouver: Douglas et McIntyre, 1985.
- Healy, W. J. and G. A. Stovel. *Winnipeg's Early Days*. Winnipeg: Stovel Company Ltd., 1927.
- Henderson, Anne Matheson. "From Fort Douglas to the Forks". MHS Transactions, series 3, no. 23, 1966-67.
- Huck, Barbara (ed.) *Crossroads of the Continent: A History of the Forks of the Red and Assiniboine Rivers*. Winnipeg: Heartland Associates, 2003.

- Huck, Barbara et al. *Exploring the Fur Trade Routes of North America: Discover the highways that opened a continent*. Winnipeg: Heartland, 2012.
- Innis, Harold A. *The Fur Trade in Canada*. Toronto: University of Toronto Press, 1930, 1956, 1999.
- Joseph, Bob. *21 Things You May Not Know about the Indian Act: Helping Canadians make Reconciliation with Indigenous Peoples a Reality*. Port Coquitlam : Indigenous Relations Press, 2018.
- Kauffman, Wilhelm (illustrator). *City of the Rivers*. Winnipeg: Department of Industry et Commerce, 1956.
- Kemp, H. S. M. *Northern Trader: The Last Days of the Fur Trade*. Regina: University of Regina Press, 1956, 2014.
- King, Thomas. *The Inconvenient Indian: A Curious Account of Native People in North America*. Anchor Canada, 2013.
- King, Thomas. *The Truth about Stories: A Native Narrative*. (CBC Massey Lecture Series) Toronto: House of Anansi Press Inc., 2003.
- Lahey, D.T. *George Simpson: Blaze of Glory*. Toronto: Dundurn Press, 2011.
- Lebel, Gérard. *Nos Ancêtres #1*. Quebec: Fondation François-Lamy.
- Leslie, John F. *The Indian Act: An Historical Perspective*, Canadian Parliamentary Review, Summer 2002.
- Losey, Elizabeth Browne. *Let them be Remembered: The Story of the Fur Trade Forts*. New York: Vantage Press, 1999.
- Lunn, Janet and Christopher Moore. *The Story of Canada*. Toronto: Lester Publishing et Key Porter Books, 1992.
- MacBeth, John. *Social Customs and Amusements of the Early Days in Red River Settlement and Rupert's Land*. MHS Transactions, series 1, no. 44, 1893.
- MacDonald, Graham. *A Good Solid Comfortable Establishment: An Illustrated History of Lower Fort Garry*. Winnipeg: Watson et Dwyer Publishing, 1992.
- MacLeod, Margaret Arnett. "Red River New Year". *The Beaver*, December 1953.
- Martin, Archer. *The Hudson's Bay Company's Land Tenures and the Occupation of Assiniboia by Lord Selkirk's Settlers: with a list of grantees under the Earl and the Company*, London: William Clowes and Sons, 1898.
- Martin, Joseph E. "The 150th Anniversary of Seven Oaks", MHS Transactions, Series 3, Number 22, 1965-66.
- McGrady, David G. *Living with Strangers: The Nineteenth-Century Sioux and the Canadian-American Borderlands*. Toronto: U. of Toronto Press, 2010.
- Meyer, Roy W. *The Canadian Sioux—Refugees from Minnesota*. *Minnesota History*, Spring 1968, pp. 13–28.
- Milloy, John S. *The Plains Cree: Trade, Diplomacy, and War 1790 to 1870*. Winnipeg: University of Manitoba Press, 1988.
- Moogk. Peter N. *The Making of French Canada—A Cultural History*. East Lansing: Michigan State University Press, 2000.
- Morin, Gail. *Métis Families: a genealogical compendium*. Madison: U. of Wisconsin, 2001.
- Morse, Eric W. *Fur Trade Canoe Routes of Canada / Then and Now*. Ottawa: Queen's Printer, 1969.
- Morton, Arthur S. *A History of the Canadian West to 1870-71*. Toronto et Buffalo : University of Toronto Press, 1939, 1973.
- Neatby, Hilda. *Quebec: The Revolutionary Age 1760–1791*. McClelland et Stewart, 1966.
- Neatby, Hilda. *Quebec 1760–1791*. McClelland et Stewart, 1966.
- Ouellet, Fernand et Patricia Claxton. *Lower Canada 1791–1840*. McClelland et Stewart, 1980.
- Pannekoek, F. *Some Comments on the Social Origins of the Riel Protest of 1869*. MHS Transactions, series 3, no. 34, 1977-78.
- Paget, Amelia M. *The People of the Plains*. Toronto: Ryerson Press, 1909.

- Paquin, Brother Pasteur. *Little History of the Paquin Families in America 1672–1976*. Quebec: Paquin Genealogical Service
- Payne, Michael. *The Fur Trade in Canada: An Illustrated History*. Toronto: James Lorimer et Company Ltd., 2004.
- Peers, Laura. *The Ojibwa of Western Canada 1780 to 1870*. Winnipeg: U. of Manitoba Press, 1994.
- Peterson, Jacqueline et Jennifer S.H. Brown. *The New Peoples: Being and Becoming Métis in North America*. Winnipeg: U. of Manitoba press, 1985.
- Podruchny, Carolyn and Brenda Macdougall. *Contours of a People: Metis Family, Mobility, and History*. Norman: U. of Oklahoma Press, 2012.
- Podruchny, Carolyn et Laura Peers. *Gathering Places: Aboriginal and Fur Trade Histories*. Vancouver: UBC Press, 2010.
- Podruchny, Carolyn. *Making the Voyageur World: Travelers and Traders in the North American Fur Trade*. Toronto: U. of Toronto Press, 2006.
- Raffan, James. *Emperor of the North: Sir George Simpson and the Remarkable Story of the Hudson's Bay Company*. Toronto: HarperCollins, 2007.
- Ray, Arthur J. *An Illustrated History of Canada's Native People: I have lived here since the world began*. Montreal: McGill-Queen's University Press, 2011.
- Ray, Arthur J. *Indians in the Fur Trade*. Toronto: University of Toronto Press, 1974, 2005.
- Redhead, Verna and June Kelly, Jackie Hobbs. *The Descendants of George Adams and Ann Heywood*. Prince Albert: self-published, 1994.
- Rich, E. E. *The Fur Trade and the Northwest to 1857*. Toronto: McClelland and Stewart Limited, 1967.
- Saul, John Ralston. *A Fair Country: Telling Truths about Canada*. Toronto: Viking Canada, 2008.
- Saul, John Ralston. *The Comeback*. Toronto: Viking Canada, 2014.
- Siggins, Maggie. *Marie-Anne: The Extraordinary Life of Louis Riel's Grandmother*. Toronto: McClelland et Stewart, 2008.
- Simmons, Deidre. *Keepers of the Record: The History of the Hudson's Bay Company Archives*. Montreal: McGill-Queen's University Press, 2007.
- Sprague, D. N. And R. P. Frye. *The Genealogy of the First Métis Nation: The Development and Dispersal of the Red River Settlement 1820–1900*. Winnipeg: Pemmican Publications Inc., 1983.
- St—Onge, Nicole. *Uncertain Margins: Métis and Saulteaux Identities in St-Paul des Saulteaux, Red River 1821–1870*. Manitoba History, no. 53 October 2006.
- Sutherland, Donna G. *Peguis — A Noble Friend*. St. Andrews: Chief Peguis Heritage Park Inc., 2003.
- Thistle, Paul C. *Indian-European Trade Relations in the Lower Saskatchewan River Region to 1840*. Winnipeg: U. of Manitoba Press, 1986.
- Van Kirk, Sylvia. *Many Tender Ties: Women in Fur Trade Society, 1670–1870*. Winnipeg: J. Gordon Shillingford Publishing, 1980, 2011.
- Waiser, Bill. *A World We Have Lost: Saskatchewan Before 1905*. Markham, On: Fifth House, 2016.
- Williamson, Norman J. *Some Settlement Patterns in the Area of Portage la Prairie*. Manitoba Pageant, Spring 1977, Vol. 22, No. 3.

Online References

- Canadian Encyclopedia (<http://www.thecanadianencyclopedia.ca>)
- Dictionary of Canadian Biography, vol. 6, University of Toronto/Université Laval (<http://www.biographi.ca>)
- Library and Archives Canada. (<http://www.collectionscanada.gc.ca>)
- MHS Transactions, Manitoba Historical Society (<http://www.mhs.mb.ca>)

Theses

- Code, P. J. « *Les Autres Métis : The English Métis of the Prince Albert Settlement 1862-86* Thesis (Masters), U. of Saskatchewan, 2008.
- Foster, John Elgin. '*The country-born in the Red River Settlement, 1820–1850*'. Thesis (Ph. D), U. of Alberta, 1973.
- Froman, Karen Elaine. '*The undercover Indian: explorations in urban, mixed-ancestry Aboriginal identity and culture*'. Thesis (Masters), U. of Manitoba, 2007.
- Fuchs, Denise. '*Native Sons of Rupert's Land 1760 to the 1860s*' Thesis (Ph.D.) U. of Manitoba, 2000.
- Hall, Norma Jean. '*A 'Perfect Freedom': Red River as a Settler Society, 1810–1870*'. Thesis (Masters), U. of Manitoba, 2003.
- Larivière, Peter. '*Metis Identity in Canada*'. Thesis (Masters), Carleton University, 2015.
- Lee, Linda E. '*The Myth of Female Equality in Pioneer Society: The Red River Colony as a Test Case*'. Thesis (Master), U. of Manitoba, 1978.
- McConkey, Jillian. '*Native Judgements: John Bunn and the General Quarterly Court in Red River*'. Thesis (Masters), U. of Manitoba/U. of Winnipeg, 2009.
- Paci, Andrea M. '*Picture This: Hudson's Bay Company Calendar Images and their Documentary Legacy*', 1913–1970.
- Palmater, Pamela D. '*Beyond Blood: Rethinking Aboriginal Identity and Belonging*.' Thesis (Ph. D), Dalhousie University, 2009.
- Remis, Leonard. '*James Ross 1835–1871: The Life and Times of an English-Speaking Half-breed in the Old Red River Settlement*'. Thesis (Masters), U. of Manitoba, 1981
- Ridd, John Elwood. '*The River Insurrection, 1869–1870*'. Thesis (Masters), U. of Manitoba, (no date)
- Ronaghan, N. E. Allen "*The Archibald Administration in Manitoba—1870–1872*". Thesis (Ph. D), U. of Manitoba, 1987.
- Swan, Ruth. "*The crucible: Pembina and the origins of the Red River Valley Métis*". Thesis (Ph. D), U. of Manitoba, 2003.

Index

- Acadians, 27, 28
Adams, Charles 65, 80, 81, 109
Adams, George 64
Adams, Robert 65, 68, 69, 74, 78, 97, 103, 109
Algonquians, 11, 12, 13
American Revolution, 30
Archibald, Adams G. 72
Arnold, Benedict 30
Assiniboine, 25, 38, 39, 40, 41, 44, 45, 46, 48, 49, 56, 58, 59, 60, 64, 67, 72
Batoche, 7, 46, 75, 76, 80, 81, 82, 83
Battle of Seven Oaks, 56
Bellegarde, Charles 41, 42, 43, 44, 49, 59
Berthierville, 26, 30, 32, 43, 55, 56, 85
Big Bear, 80, 82
Bird, James 7, 48, 50, 55, 56, 85
Blackfoot, 47, 48, 52, 59, 84, 97
Boucher, Marie-Françoise 15
Boucher, Marin 11, 12, 13, 15, 16, 17, 20, 86
Boulton, Major Charles 68, 69, 70, 71
Carleton, Guy 29
Chalifoux, Michel 44, 49, 59
Champlain, Samuel de 12
Château-Richer, 11, 12, 13, 32
Chief Peguis, 44, 60
Chinook, 53
Colbert, Jean-Baptiste 16, 17, 19
Columbia, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 59, 62, 63, 95
Coureur de bois, 15, 39
Cree, 7, 8, 25, 38, 39, 40, 41, 42, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 59, 61, 62, 66, 67, 72, 73, 80, 81, 82, 84, 91, 96, 97, 99, 104, 105
Cumberland House, 44, 45, 46, 98
Denonville, Marquis of 20
Deschambault, 23, 24, 26, 32
Descoleaux, Joseph 60, 61, 95
Duck Lake, 75, 76, 80, 81, 82, 83
Dumont, Gabriel 80, 81
Fontaine, Marie Marguerite Dubord 29
Fort Astoria, 53, 55
Fort Carlton, 46, 74, 75, 77, 80, 81
Fort Garry, 39, 60, 61, 67, 68, 69, 70, 71, 73
Fort George, 53, 55
Fort Vermillion, 47
Franco-Dutch War, 18
Freemen, 40, 41, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 59
French and Indian War, 27
French Revolution, 30
Frontenac, Louis de Baude, Comte de 19, 20, 21, 23
Gaboury, Marie-Anne 42, 59
Gilbert-dit-Contois, Marie-Rose 55
Grand Portage, 35, 37, 38
Great Peace of Montreal, 23
Groleau, Marie-Thérèse 24
Haldimand, Frederick 30
Half-breed, 8, 62, 67, 72, 73
Henry, Alexander 7, 38, 40, 41, 42, 44, 45, 47, 48, 49, 51, 55, 62, 85
Heywood, Ann 64
High Bluff, 64, 65, 67, 68, 70, 71, 72, 73, 80, 84, 96, 97, 98, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106
Hind, Henry Youle 66
Howse, Joseph 50, 55, 59
Hudson Bay Company (HBC), 15, 34, 35, 38, 39, 40, 41, 42, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 55, 56, 58, 59, 60, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 71, 72, 77, 96, 97, 98, 99, 100, 102, 104, 105, 106, 107
Hurons, 12, 13, 15
Ile d'Orléans, 11, 20, 21, 22, 23, 24, 27, 29, 32
Iroquois, 12, 15, 16, 19, 20, 21, 23, 25
Jesuits, 13
la Vérendrye, Pierre Gaultier de Varenne 25, 39
Lagimonière, Jean-Baptiste 41, 42, 43, 44, 45, 48, 49, 59, 62
Lagorce, Marie-Anne Perrault 23, 24
Lapointe, Antoine 40
Lapointe, Marie 7, 61, 63, 66, 72, 84, 92, 95, 107
Lesieur, Marie Joseph 26, 28
Lindsay schoolhouse, 77, 79, 80, 81
Louis XIV, 16, 18, 20, 21, 23, 24
Lower Canada, 30
Mallet, Perrine 11, 13
Mandan, 25, 42, 67
Manitoba Act, 72
McDougall, William 68

Métis Scrip, 60, 72, 73, 85, 95, 99, 100
 Métis, 8, 39, 60, 68, 71, 75, 76, 77, 80, 81, 82, 84, 85, 95, 99, 100, 108
 Montcalm, Louis-Joseph de 27, 28
 Montgomery, Richard 30
 Murray, James 29
 Norquay, John 70
 Northwest Rebellion of 1885, 77
 NWC, 34, 35, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 53, 55, 56, 59, 61, 62, 105
 Palliser, John 66
 Pacific Fur Company, 53
 Paint River House, 46, 47, 48, 49, 55
 Paquin, Joseph 7, 32, 34, 35, 37, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 47, 49, 55, 56, 59, 85, 92
 Paquin, Louis 27, 28, 29, 30, 31
 Paquin, Louis 51, 53, 55, 91
 Paquin, Louis Joseph 25, 27, 28, 90
 Paquin, Nicolas 7, 11, 14, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 88, 89
 Paquin, Nicolas II, 20, 21, 22, 23, 24
 Paquin, Toussaint 55, 56
 Paquin-dit-Pocha, Joseph 7, 37, 39, 56, 59, 60, 62, 64, 65, 66, 69, 70, 72, 73, 84, 85, 93, 95
 Parisien, Norbert 69
 Pembina, 38, 39, 40, 42, 44, 45, 47, 48, 49, 60, 61, 63, 64, 68, 84
 Plante, Jean 15, 87
 Plante, Marie-Françoise 14, 18, 20, 24
 Pocha, William 65, 77, 80, 83, 100
 Portage la Prairie, 40, 62, 65, 67, 68, 69, 72, 75, 97, 98, 99, 101
 Poundmaker, 82
 Prince Albert, 45, 46, 56, 66, 74, 75, 76, 77, 80, 81, 82, 83, 84, 96, 97, 98, 99, 103, 105, 106, 107, 109, 110
 Quebec Act of 1774, 29
 Queen Anne's War, 23
 Radisson, Pierre-Esprit 15
 Red River colony, 56, 60, 62, 105
 Riel, Louis 7, 42, 64, 68, 70, 80, 82, 96, 97, 100, 101, 103, 106
 Ross, Alexander 53
 Royal Proclamation of 1763, 28
 Sanderson, George William 60
 Sarcee, 49, 59, 84
 Saulteaux, 38, 40, 41, 44, 60, 66, 67, 72, 99
 Scott, Thomas 70
 Seigneurie, 11, 12, 18, 23, 32, 60
 Seneca campaign, 21
 Seven Years War, 28
 Simpson, George 56, 62, 64
 Sioux, 38, 42, 67, 72, 83
 Spence, Andrew 73, 80, 81, 109
 St. Paul's Lindsay, 74, 75, 77, 79, 102, 103, 110
 Talon, Jean 16, 17, 19
 Thompson, David 7, 44, 50, 51, 52, 55, 59, 62, 63, 85, 95
 Upper Canada, 30
 Vaudreuil, Pierre de Rigaud, Marquis 27
 War of 1812, 31
 War of Austrian Succession, 25
 Washington, George 26
 Wolfe, General James 27, 28
 Yamachiche, 26, 30, 32